

Peut-être de me raconter ton histoire je voudrais que nous l'ayons l'un pour l'autre

tu dis Yaw

L'Amour ? dit-elle

Ken Bugul

Moi oui l'Amour ! répéta-t-elle

Tu veux ? dit Yaw et il ajouta

Comme si tu ne savais que quand tu finiras de me raconter ta histoire tu ne seras

plus même en vie

C'est la dernière fois que tu pourras me raconter ta vie

Théâtre qu'elle allait lui raconter allait les séparer ou les réunir pour

toujours comme si lui Yaw devait être fort comme Mont Djoon aussi qui

était qu'une illusion dans sa vie

Il avait vu tous les deux devant lui

l'acte d'Amour sceller leurs deux illusions de vie à jamais

Qu'il vire tout de suite souffla-t-elle

Il se leva et alla vers la morgue

pour aller chercher de la poudre

L'Amour c'est de ce qu'il fallait pour anesthésier la mort

L'Amour tuait la mort

L'Amour tuait la folie

Dans cette morgue où il y avait quelques corps recouverts d'un drap

noir. Yaw et Mont Djoon trouvèrent leur coin

Mont Djoon était sur le sol glacé de la morgue, son corps auquel elle

tenait le plus au monde depuis celle fameuse nuit noire

Là, la fin de l'Amour pour la première fois et comme pour la dernière fois

Ces actes d'Amour désespérés, intenses, froids, beaux, grandioses

impassibles

la se donnaient les mots les plus desolés, les plus importants

PRÉSENCE



AFRICAIN

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

La Folie et la Mort

DU MÊME AUTEUR

***Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1983.**

***Cendres et Braises*, L'Harmattan, 1994.**

***Riwan ou Le Chemin de sable*, Paris, Présence Africaine, 1999.
(Grand Prix de littérature d'Afrique noire 1999 de l'ADELF.)**

*A Tous les Fous du Monde
A Tous Les Morts pour Rien
A Patrice Lumumba
A Che Guevara
Aux victimes du Génocide du Rwanda
A Williams Sassine
A Djibril Diop Mambety
A Piùs, le Pape Noir
A Jo Ouakam
A Douta Seck
A Ousmane William Mbaye
A Ould Mbaye et Boris Diop
A Hamidou Dia
A Bassirou Lô
A Aminata Sophie Dièye
A Khady Sylla
A Abdou Bâ Ndongo
A Tacco et Erwan
A Bintou Touré
A Almamy Wane
A Deborah Ainger
A Babacar Traoré et Mahawa Ndiaye
A Nocky et Maimouna
A Abdi et Florence
A Laurence Gavron et Monique Phoba
A Théogène Karabayinga et la Princesse Esther Kamatari
A Ben Diogaye Bèye et Khalil Guèye
A Alougbine Dine et Camille Amouro
A nous tous*

*Tout est fiction et imaginaire
Nous faisons les fous seulement
Pour nous amuser
Avec ou sans raison*

Il fait nuit.

Une nuit noire.

Une nuit terriblement noire.

Dans ce pays sans nom, sans identité, enfin un pays fantôme, absurde, ridicule et maudit comme il y en avait un bon nombre sur ce Continent, la décision était prise :

– Il faut les tuer.

Et la radio se mit en marche :

« Mesdames et Messieurs, chers compatriotes, bonsoir.

Nous commençons les programmes de la soirée par quelques nouvelles avant le grand journal de vingt heures.

La nouvelle guerre civile et fratricide qui sévit à côté de nous a déjà fait dix mille morts et cent mille personnes sont sur les routes en direction de L, M, N, O, P, Q, les pays limitrophes, dont nous faisons partie. Ce qui va encore grossir le nombre, déjà le plus important du monde, de personnes déplacées sur le Continent.

Sur le plan national, notre Timonier, notre grand Timonier, le plus grand de tous les temps, a inauguré aujourd'hui le centre de recherche sur les langues et dialectes de sa région.

Des invités de marque comme le représentant des Nations désunies, les chefs de missions diplomatiques et les autres qui n'avaient pas le choix, étaient tous là ce matin, malgré une pluie torrentielle qui s'abat sur notre pays depuis deux jours, ayant fait déjà des dizaines de morts, des centaines de disparus, et des milliers de sans-abri dans les mêmes quartiers, comme d'habitude, à chaque saison des pluies et ceci depuis toujours.

C'est la volonté de Dieu.

Ceci prouve qu'Il Pense à nous.

Qu'Il Soit Sanctifié à tout jamais !

Quant au Timor Oriental, d'après les dépêches de l'étranger que nous avons interceptées grâce à notre puissante parabole, un génocide est en train de s'y commettre et il faut faire quelque chose pour l'arrêter.

Nous savons aussi que tout le monde était au courant du génocide qui se préparait au Rwanda, mais il ne fallait rien faire pour l'arrêter.

Le développement de toutes ces informations ainsi que d'autres nouvelles, à vingt heures.

Merci.

Prêt pour la démocratie !

Démocratie !

Le mot !

Le fameux mot !

Le Timonier a exigé qu'il soit prononcé à chaque programme, dans sa nouvelle politique d'ajustement contemporain, bien sûr, après qu'il a été glorifié, lui, le Grand Timonier.

Longue vie à notre Timonier, à la tête de notre cher et beau pays. N'oubliez pas, Mesdames et Messieurs, mes chers compatriotes, sans oublier Mesdemoiselles évidemment, le décret qui décrète que tous les fous qui raisonnent, et tous les fous qui ne raisonnent pas, donc tous les fous, doivent être tués sur toute l'étendue du territoire national.

Aidez le Timonier à nous aider pour une meilleure salubrité mentale, intellectuelle, spirituelle de notre cher et beau pays, nous ne le dirons jamais assez. »

– Mais, et la Tchétchénie ?

– C'est quoi ce mot ?

– Ce n'est pas un mot, c'est un pays.

– Ah ! Oui, vers Caucase, vers Daghestan, les djan, zan, tan et consorts.

– Ce sont des pays musulmans, islamiques, fondamentalistes, islamistes, intégristes, terroristes, rétrogrades, non ?

– Pour Sam et ses complices, ces pays, et les gens de ces pays ne comptent pas.

– Et l'Albanie alors ?

– Et le Kosovo ?

« *Ecoutez, je suis ici pour parler des affaires de notre cher Timonier.*

Bonsoir chez vous. »

– Éteignez-moi cette radio de merde et mettez-moi Inter, nom de Dieu !

– C'est qui, celui-là ?

– C'est un fou ?

– Non, pas encore !

– Un opposant ?

– Non !

– Quel opposant oserait parler de la sorte ?

– Un dissident alors ?

– C'est quoi dissident ?

– Ce ne sont que des mots tout cela !

– Des mots inventés.

– Il n'y a que des ennemis du peuple, des ennemis du progrès, des ennemis de notre démocratie, des ennemis de la liberté, des ennemis du développement.

– Des ennemis de notre Timonier.

– Des jaloux.

– Des envieux.

– Des traîtres.

– Tout le monde ne peut pas avoir le même destin que le Timonier.

– Il a été choisi par Dieu, a-t-il dit lui-même.

– Pas par le peuple.

– C'est différent.

– Ah !

La décision était prise.

– Mais les fous qui raisonnaient, s'étaient enfuis.

– Que faire ?

- Il faut les chercher.
- Où ?
- Il faut consulter le Timonier.
- Il a déjà été consulté.
- Et alors ?
- Mais tu n'as rien compris au décret ?
- Il faut tuer tous les fous, ceux qui raisonnent et ceux qui ne raisonnent pas.
- Pour combien de fous qui raisonnent ?
- Tu t'opposes au décret ?
- Moi ? Jamais !
- Je ne suis pas fou. Pas encore.
- Tu as intérêt.
- Fais attention à toi.

Il fait toujours nuit.

Une nuit noire.

Une nuit terriblement noire.

Une nuit étrangement noire.

La lune, apeurée, s'était cachée de l'autre côté de la terre.

Dans un village du Diéri, cette nuit terriblement noire avait fait taire la raison, fait étouffer les éclats de rire, les contes chantés et dansés, au cours desquels les liens se tissaient dans les jeux d'allusion et d'illusion, de la vie et de la mort.

Par cette nuit terriblement noire, dans ce village du Diéri, une jeune fille nommée Fatou Ngouye se trouvait assise dans la cour de la maison familiale, à côté de la chambre de sa mère quand une ombre noire se glissa subrepticement vers elle :

– Qui est là ? chuchota-t-elle, en frissonnant.

– C'est moi, c'est moi, dit une voix dans un souffle.

Fatou Ngouye crut reconnaître la voix :

– C'est toi Mom Dioum ?

– Oui, c'est moi, chuchota à nouveau la voix.

Diatou Sène, la mère de Fatou Ngouye, qui se trouvait non loin de là, demanda, elle aussi, avec inquiétude :

– Qui est là ?

– C'est moi, c'est moi Mom Dioum, répondit plus clairement la voix qui tout à l'heure avait parlé presque dans un souffle.

– Ah ! Bonsoir Mom, tu as marché la nuit, dit Fatou Ngouye.

– Comment va ta mère ? Et ton père ? enchaîna Diatou Sène, la mère de Fatou Ngouye, quand elle reconnut Mom Dioum la fille de leur voisin et allié depuis tant de générations.

La mère disait :

- Ton parent le plus proche c'est ton voisin.
- Dans n'importe quel pays où tu arrives, salue d'abord tes voisins, tisse des liens avec tes voisins, ce sont des parents.
- Le jour où il t'arrivera quelque chose, ce sont tes voisins qui seront les premiers à être informés, et les premiers à arriver ou les premiers à venir à ton secours.

De cette conception du voisinage, les liens tissés furent plus que denses.

Des mariages, des querelles, des haines, des amours impossibles, liaient des voisins pendant toute une vie. C'était par rapport à ses voisins qu'on voulait réussir, c'était par rapport à ses voisins qu'on voulait que son enfant devienne « quelqu'un ».

Dans les villages du Diéri surtout, dès que le fils du voisin d'en face avait pu passer de l'autre côté des montagnes vers Naples, Florence, Milano, il fallait que le fils du voisin d'à côté aussi, prépare le grand voyage. Et si le fils d'un voisin revenait avec des habits différents, un poste radio pour sa mère, un poste téléviseur pour la maison, de l'argent pour construire ou pour se marier, tout était mis en œuvre pour que le fils de l'autre voisin aussi, en fasse de même.

Cela ne marchait pas toujours et que n'entendait-on pas ?

- Quoi, tu ne peux pas faire comme lui ?
- Tu n'as pas vu ce qu'il a ramené ?
- Tu n'as pas vu la chambre de sa mère ?
- Il lui a acheté un lit en nickel, une armoire à triple battant.
- Et toi, tu es là à dire que ce n'est pas facile d'obtenir le visa !
- Tu es un incapable.
- Tu ne vaux rien.
- Si tu valais quelque chose, tu serais en train de tout faire pour partir.

On pouvait ainsi imaginer et comprendre le nombre de jeunes gens qui avaient bravé les refoulements à l'aéroport, les expulsions et autres traumatismes, à cause du voisin.

Le problème des immigrés n'était pas aussi simple.

Ce n'était pas seulement pour le travail au noir, les frustrations, le racisme violent et bête, le fromage, le pain et les filles de là-bas.

Il y avait aussi un problème de voisins.

Le pire était dans les pays devenus musulmans où la confusion entre la tradition, les coutumes et la religion importée n'était pas encore démêlée. Surtout à la période où chaque père de famille, de plus en plus chaque mère de famille, se démenait pour trouver un mouton à sacrifier le jour de la Tabaski, l'Aïd el Kébir.

Ce sacrifice symbolique en commémoration du sacrifice qu'Abraham voulait faire de son fils Ismaël en témoignage de sa foi en Dieu, était devenu dans certains pays musulmans du Continent, l'occasion de compétition qui pouvait parfois mener à des catastrophes. Dès que le fils du voisin promenait exprès le mouton déjà acheté on ne savait comment parfois, ou le lavait devant le portail de leur maison si ce n'était pratiquement dans la rue, les enfants de la maison d'à côté exigeaient de leurs parents un mouton tout aussi gros, tout aussi beau, sinon plus beau et plus gros. Et ainsi le mouton pour la Tabaski pouvait mener des gens à la faillite, au vol, au crime même.

Abraham en avait-il fait autant ?

Mais de nos jours, cette conception du voisinage avait presque disparu.

Surtout dans les villes.

Les gens pouvaient habiter ensemble pendant des dizaines d'années sans se fréquenter, sans même se saluer.

Les architectures y étaient pour beaucoup.

Les maisons étaient entourées de murs hauts.

Il y avait des portails lourds fermés à clé.

Pour entrer il fallait sonner, parler à travers un parlophone ou passer par un gardien en uniforme.

À l'intérieur, un chien venu d'ailleurs était là pour la dissuasion. Il portait souvent des noms bizarres : Gaïndé-Lion, Tueur.

Les pièces étaient toujours closes.

Les climatiseurs, les splits, n'aimaient pas les déperditions d'énergie. Il n'était pas possible d'entendre ce qui se passait dans la pièce à côté, encore moins, ce qui se passait dans la cour, s'il y en avait.

Alors ne parlons pas de voisins.

Personne ne savait, ici, ce que cela voulait encore dire.
La télévision à écran géant, les paraboles, la vidéo, les jeux électroniques, tout cela avait remplacé le voisin.
Et s'il y avait un problème ?
Le téléphone.
Le cellulaire.
Appeler.
Le médecin, son médecin personnel.
Les pompiers, ses pompiers personnels.
La police, sa police personnelle.
La gendarmerie, sa gendarmerie personnelle.
Sinon qu'on ne se fasse pas d'illusions avec le service national. Personne ne répondait en cas d'urgence.
Car il n'y avait personne.
Tout le monde partait chercher de quoi arrondir ses fins de mois, en prenant soin de laisser, sur un bureau un chapeau, sous une table une paire de chaussures élimées depuis longtemps.
Mais quand on avait les moyens d'avoir ses services personnels, c'était bien, c'était mieux.
Police privée.
Milice privée.
Sécurité privée.
Hommes de main.
C'était mieux non ?
Avec des dérapages terribles parfois.
Mais qui avait les moyens ?
Les mêmes, comme toujours.
Mais le plus terrible, ce n'était pas tout cela.
Le plus terrible était que les voisins étaient de plus en plus utilisés pour les dénonciations, les recensements de fous, les génocides, les crimes, les assassinats.
Alors là, le voisin commençait à sentir mauvais.
Depuis l'avènement du règne du Timonier.
Et depuis le nouveau décret.
Histoire de voisins.
Revenons à la nuit terriblement noire et à Mom Dioum.

– Pourquoi as-tu marché la nuit, par cette nuit affreusement noire ? demanda Diatou Sène, la mère de Fatou Ngouye, d'une voix teintée de reproche.

Mom Dioum ne répondit pas et s'assit à côté de Fatou Ngouye, silencieuse.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Fatou Ngouye.

Mom Dioum soupira, mais ne dit rien.

– Qu'as-tu comme nouvelle à m'annoncer ? insista Fatou Ngouye.

– Fatou Ngouye, il fait nuit. Parlez moins fort, dit encore Diatou Sène, la mère de Fatou Ngouye, en se levant avec sa natte pour aller s'installer plus loin vers la chaise pliante où son mari, Amar Diène, se détendait en profitant des rares élans de brise de cette nuit terriblement noire.

– Fatou Ngouye, j'ai besoin de te parler tout de suite, dit Mom Dioum après un moment.

– Que se passe-t-il ? Parle ! dit Fatou Ngouye en se rapprochant de son amie, attentive et anxieuse.

Mom Dioum ne répondait toujours pas.

– C'est grave ? lui demanda Fatou Ngouye qui s'inquiétait de plus en plus à présent.

– Oui, très grave, répondit Mom Dioum.

– Je t'écoute, parle ! dit Fatou Ngouye d'un ton grave et prête à entendre tout ce que son amie allait lui dire.

Elle s'attendait à tout.

Son imagination allait et venait, galopant dans tous les sens.

Peut-être quelqu'un avait-il essayé de les dénoncer comme des fous qui raisonnaient.

Elle avait aussi un frère qui n'allait pas bien, enfin on le susurrerait.

Bref ne parlons pas de cela.

Par les temps qui couraient, il fallait des muets actifs plutôt que des actifs bavards.

Quel que soit ce qu'elle voulait dire, il fallait qu'elle parle.

Fatou Ngouye ne craignait pas ce que Mom Dioum pouvait lui dire.

Mais elle n'en pouvait plus d'attendre.

– Qu'y a-t-il ? poursuivit Fatou Ngouye, avec une pointe d'exaspération à présent dans la voix.

– Les agents recenseurs sont-ils annoncés dans les environs ? demanda-t-elle.

Non, rien de tout cela, dirait-on.

Mom Dioum dégageait autre chose.

Une chose qui devait être aussi terrible que cette terrible nuit noire, aussi terrible que les bruits qui couraient sur les dérapages, depuis une semaine, des agents recenseurs de fous qui raisonnaient et de fous qui ne raisonnaient pas.

Les recenseurs, disait-on, profitaient de leurs nouvelles missions pour faire des règlements de comptes avec des ennemis, rackettaient des gens qui semblaient normaux, sinon ils les faisaient passer pour des fous qui raisonnaient ou qui ne raisonnaient pas. Et c'était le couperet, la machette, le fusil kalachnikov, la mitraillette, dont savaient si bien se servir aussi, les enfants soldats du Continent.

– Bon viens, nous allons marcher, je sais qu'il fait nuit, nous n'irons pas loin, proposa Mom Dioum en prenant Fatou Ngouye par la main, ce qui rassura un peu cette dernière.

Fatou Ngouye se leva et dit à ses parents :

– Je raccompagne Mom Dioum.

– Il fait nuit, ne traînez pas, dit Diatou Sène, la mère de Fatou Ngouye.

– Mom Dioum, salue tes parents de notre part et dis à ton père que demain nous irons à la préfecture pour la viande, ajouta Amar Diène, le père de Fatou Ngouye.

– Oncle Amar, vous comptez encore sur cette viande ? Cette viande est distribuée à ceux qui ont une carte d'identité du parti, dit Mom Dioum.

– Qu'est-ce que tu racontes ? lui demanda Amar Diène.

Cette viande est un don, et tu dis que c'est pour ceux qui ont une carte d'identité du parti. Cette viande provient des carcasses de moutons sacrifiés pendant le pèlerinage en Arabie et qui sont par la suite envoyées aux musulmans pauvres du Continent, et toi tu parles de parti.

Quel parti ?

Quelle identité ?

Moi, je ne fais pas de politique, ajouta Amar Diène le père de Fatou Ngouye en s'énervant presque.

– Tu verras, Oncle Amar, cette viande est pour les partisans, pour les militants. Pas de carte d'identité du parti unique au pouvoir depuis plus de trente ans, pas de viande aujourd'hui. Si tu veux un conseil, fais de la politique, active-toi, inscris-toi sur la liste des « applaudisseurs » pour les discours du Timonier à vie ou pour les visites des hôtes de marque, sinon tu es suspect aux yeux du parti unique.

Tout le monde doit faire de la politique, dans le parti unique. Sinon tu es considéré comme un opposant, ce qui est encore négociable, ou alors comme un fou et là c'est grave, ajouta Mom Dioum.

Amar Diène le père de Fatou Ngouye maugréait sur sa chaise pliante.

– Il y a des choses avec lesquelles on ne doit pas plaisanter, par les temps qui courent, dit la mère de Fatou Ngouye.

– Oh ! Tante Diatou, je ne plaisante pas, dit Mom Dioum.

– J'espère que les villages ne sont pas devenus aussi dangereux que la ville et que nous pouvons nous dire certaines vérités entre nous, ajouta-t-elle.

– Tu te trompes, tu ne sais pas que tout a changé, c'est encore pire dans les villages, lui répondit Diatou. Sène la mère de Fatou Ngouye.

Les deux jeunes filles sortirent de la concession.

Il faisait toujours nuit.

Une nuit noire.

Une nuit terriblement noire.

Une nuit étrangement noire.

La rue était déserte.

Par les temps qui couraient, il n'y avait que les fous qui ne raisonnaient plus, pour marcher dans une telle nuit.

Gare à eux !

Pauvres fous qui ne raisonnaient plus !

Il semblait difficile de distinguer même une forme quelconque.

Cette nuit noire était magique.

Les étoiles brillaient de leurs milliers de feux, tremblotant comme des billes argentées dans le ciel.

Comme des morceaux de diamant au fond d'une eau limpide, aurait dit Cheikhou Bâ de Maka Koulibantan, en parlant des yeux de sa jeune et frêle épouse Aïssata.

Les deux jeunes filles continuaient à marcher, en silence.

Fatou Ngouye qui d'habitude aimait parler, respectait ce silence.

Mom Dioum était son amie.

Elles se connaissaient depuis toujours.

Elles étaient nées dans ce même village, avaient commencé l'école ensemble.

Fatou Ngouye n'avait pas pu terminer son cycle primaire, car elle avait été mariée très vite à un jeune homme du village qui était parti chercher fortune en Italie. Les parents avaient jugé que ce n'était plus nécessaire qu'elle continue ses études, puisque ceux qui étaient partis chercher la fortune, revenaient avec toutes les richesses possibles et imaginables. Le mariage avait été célébré en l'absence du jeune homme. Les deux familles avaient tout arrangé. Le jeune homme avait vu Fatou Ngouye sur une photo de groupe envoyée par quelqu'un du village à un frère qui se trouvait en Italie. Et là-bas, dès que le jeune homme, Mor Lô, avait vu ce visage doux et souriant, il avait jeté son dévolu sur elle et avait demandé aux parents de faire le nécessaire. De cette union non consommée, Fatou Ngouye avait reçu une radio envoyée depuis l'Italie. Elle s'était habituée très vite à elle. Elle la mettait en marche tout le temps et écoutait toutes les émissions. A la longue avec la radio, elle perfectionna son français, et commença même à comprendre quelques bribes d'anglais et d'espéranto.

Le mari parti ne revenait toujours pas quand on l'attendait. Il envoyait des lettres annonçant son arrivée et à chaque fois c'était la même chose. Il ne venait pas et ceci durait depuis plusieurs années.

Maintenant à l'annonce d'une arrivée Fatou Ngouye ne s'apprêtait plus. Avant elle se faisait faire de beaux habits, changeait les draps de lit, se faisait coiffer, se tatouait les gencives, apprêtait du linge intime pour les nuits fiévreuses et au bout du compte le mari attendu et désiré ne venait pas. Les familles respectives commençaient à s'inquiéter. Fatou Ngouye, quant à elle, savait depuis bien longtemps que le jeune homme ne viendrait pas de sitôt. Il n'envoyait plus régulièrement ni argent, ni chaussures. Plus personne ne venait non plus donner de ses nouvelles, à part qu'il allait bien.

Et que disait-il ?

Ne venait-il donc pas ?

Les réponses étaient évasives et même douteuses.

Comment dire à Fatou Ngouye et aux deux familles respectives que Mor Lô qui avait épousé Fatou Ngouye par correspondance ne viendrait plus, du moins pas de sitôt.

Comment leur dire la vérité ?

C'était quoi cette vérité ?

C'était quoi la vérité ?

Dites toujours.

C'était mieux.

Non, il y avait des choses qu'on ne pouvait pas dire.

C'était trop pénible.

Mais c'était déjà pénible.

Alors dites toujours.

Bon, voilà, Mor Lô était marié à une autre femme, une femme de là-bas. Bien sûr, il ne lui avait pas dit qu'il était marié au pays. Il l'avait rencontrée dans ces moments de détresse terrible que rencontraient les candidats à l'aventure. La faim, le froid, l'épée de Damoclès du contrôle des papiers, les expulsions sauvages. Cette femme lui avait d'abord proposé soupe chaude, gîte amélioré, et plus tard des papiers en lui demandant de l'épouser.

Et voilà, Mor Lô était piégé comme la plupart d'entre eux.

Avant on parlait de mariage blanc pour avoir des papiers et cela était facile quand on avait des amis au parti communiste. Maintenant les mariages blancs se négociaient.

Il y avait un tarif par pays.

Parfois il y avait un chantage ignoble et le faux mari était obligé de payer une pension à une femme qu'il n'avait pas « consommée ».

Non, on ne pouvait pas dire cela aux parents de Mor Lô et aux parents de Fatou Ngouye ni à Fatou Ngouye elle-même. Mais Fatou Ngouye, sans connaître tous ces détails, savait, sentait que Mor Lô ne serait pas son mari. On susurrail dans le village qu'il fallait annuler le mariage et qu'elle se marie avec quelqu'un d'autre.

Et pourtant que de jeunes filles de nos jours, surtout dans les régions, n'attendaient que celui qui était en Italie, aux États-Unis, en France, pour se marier !

Mais Fatou Ngouye avait sa radio qui marchait tout le temps et lui tenait compagnie. Par elle, elle avait appris qu'en Italie, pays où se trouvait Mor Lô le mari fantôme, il y avait eu un refoulement de bateaux transportant des centaines d'Albanais et que dans cette même Italie habitait le pape des catholiques. Il était vieux, souvent malade, mais aimait les voyages. Il priait aussi matin et soir pour assister au jubilé de l'an 2000.

Il pouvait aussi prier pour les femmes, les enfants et les vieux de la Tchétchénie bombardée devant le reste du monde entier s'appêtant à célébrer avec faste l'entrée dans le nouveau millénaire.

Qu'avait fait Sam de sa grande gueule et de ses dictats ?

Par sa radio elle avait aussi entendu le nouveau décret qui décrétrait que les fous qui raisonnaient soient tous tués sur l'étendue du territoire, ainsi que les fous qui ne raisonnaient pas.

Ce décret était différent des autres.

C'était la première fois qu'un décret prescrivait qu'on tuât des gens même si on les prenait pour des fous qui raisonnaient ou qui ne raisonnaient pas.

Pitié au moins pour les pauvres fous qui avaient cessé de raisonner !

Chacun avait un fou dans sa famille, qu'il raisonne ou pas.

N'étions-nous pas nous-mêmes pris parfois pour des fous avec raison ou sans raison ?

Le peuple de ce pays avait été tellement malmené par des décrets, des décisions, des dispositions, que les cerveaux ramollis ne réagissaient pas, donc ne fonctionnaient plus.

Mais dans ce pays c'était admis depuis longtemps que seul le Timonier avait un cerveau qui fonctionnait et lui seul pouvait et devait prendre les décisions. Il disait qu'il était inspiré par un ange qui descendait du ciel la nuit quand il dormait et l'ange le réveillait pour lui faire des révélations et lui donner des instructions.

De la part du Bon Dieu ?

Ce n'était pas possible !

Le Bon Dieu Ne Pouvait Pas Inspirer le Timonier !

Sinon le Timonier ne serait pas aussi...

– Pardon, vous voulez dire quelque chose au sujet du Timonier ?

– Il est trop beau.

– Ah ! C'est bien.

Pourtant cette fois-ci le Timonier était acculé dans la décision relative au décret.

Il n'avait pas le choix.

Il cherchait des fous qui raisonnaient.

Ou c'était lui ou c'était eux.

Alors qui était fou ?

Eliminez ces fous qui raisonnaient.

Mais ces fous qui raisonnaient s'étaient enfuis, disait-on.

Alors tuez tous les fous, ceux qui raisonnaient et ceux qui ne raisonnaient pas. Ils seraient sûrement parmi eux.

Mais qui pouvait nous parler de cette histoire de fous qui raisonnaient qui avait poussé le Timonier à cette décision ?

Silence, on tue d'abord, on parle après !

L'idée que Mom Dioum allait lui parler du décret, du nouveau décret sur les fous, effleura la pensée de Fatou Ngouye quelques secondes mais elle pensait qu'il ne devait pas s'agir de cela.

Mom Dioum, quant à elle, avait pu continuer ses études et avait eu la chance de les poursuivre jusqu'à l'université, à la ville.

Personne n'avait compris pourquoi elle était brusquement revenue au village, il y avait un peu plus d'une semaine.

Elle s'était absentée une fois, et les gens avaient pensé qu'elle était retournée à la ville.

Le même soir elle était revenue.

Pourquoi ?

Mom Dioum était au village pour une raison sûrement importante.

Avait-elle eu des problèmes à la ville ?

Qui savait exactement ce qu'elle faisait en ville ?

Pourtant Mom Dioum pouvait leur résumer une partie de son histoire, une petite partie seulement de son histoire qui était celle de milliers et de milliers de jeunes gens comme elle.

Elle avait obtenu une maîtrise en Sciences Économiques avec même une mention. Mais après cela il n'y avait pas d'espoir ni de trouver une bourse pour se spécialiser, ni de trouver un emploi. L'État ne recrutait plus depuis longtemps les diplômés en Sciences Économiques ni n'importe quel autre diplômé.

C'étaient les Institutions financières qui l'imposaient au pays. S'il fallait nécessairement recruter, c'était parmi ceux qui avaient une carte d'identité du parti et ils n'avaient pas besoin de diplômes, la plupart du temps.

C'était le Timonier qui l'imposait au pays.

Maîtrisarde* sans emploi, Mom Dioum avait été ballottée de quartier en quartier à la ville.

Elle avait cherché du travail en vain.

Quand elle passait dans un service, on lui demandait de déposer un dossier.

C'étaient des tracasseries à la chaîne.

Il fallait fournir un bulletin de naissance datant de moins de trois mois.

Il fallait se lever tôt pour l'avoir.

Il fallait, tout d'abord, du temps pour retrouver le numéro du bulletin ou du jugement dans des piles de dossiers épais, crasseux, dans des bureaux de la circonscription urbaine ou de n'importe quel autre service approprié.

Il fallait revenir, vous disait une employée de bureau qui ne

* Maîtrisard(e) : titulaire d'une maîtrise et sans emploi.

voulait pas chercher, soit parce qu'il faisait chaud, soit elle avait faim, soit elle était fatiguée, soit elle n'avait pas envie, ce qui souvent était le cas.

Il fallait allonger quelque chose pour faire accélérer les choses comme d'habitude.

Ce n'était pas ce qu'on voulait ou ce qu'on pouvait donner qui était accepté.

Pour une carte d'identité à établir rapidement, il y avait un tarif. Si par ignorance on ne connaissait pas le tarif en vigueur, la somme appêtée vous était retournée avec mépris et c'était impossible de récupérer les pièces déjà déposées.

Souvent dans ces contrées une grande tranche de la population trouvait douloureusement le montant requis.

Et au bout de multiples tracasseries au ministère ou dans le service concerné on vous demandait de repasser à la fin du mois.

Ces fins du mois dans ce pays, c'étaient les calendes grecques. Elle avait voulu travailler comme domestique chez des expatriés, mais une expérience malheureuse avec un employeur qui avait mis le partage de sa couche dans ses tâches, l'obligea à abandonner.

Elle avait même pensé que chez des nationaux ce serait différent, mais c'était pareil. Les nationaux de la ville étaient comme les autres.

Lisez *Lemona's Tale*, de Ken Saro Wiwa ! *A masterpiece !*

Elle avait essayé de travailler dans des manifestations ponctuelles telles que la dernière conférence de la Francophonie, comme hôtesse. Là aussi, ses charmes devaient être échangés contre ce petit emploi temporaire.

Elle fut tentée alors d'aller vendre des objets en faisant du « porte-à-porte », de bureau en bureau.

Là aussi, entre les avances intempestives des agents en uniformes qui menaçaient de ramasser sa marchandise et de la mener directement au commissariat, il fallait faire un choix. Allonger quelque chose ou passer une bonne heure avec eux à boire de la bière avec des rires ivres quelque part.

Elle découvrit la pollution des âmes et de l'atmosphère, l'existence des honorables dix pour cent au plus haut niveau des

institutions, des financements à quatre-vingts pour cent ingurgités par les « experts », des réfugiés qui servaient de boucliers et de moyens de négociations. Jusque-là elle pouvait raconter son histoire, une partie de son histoire. Son retour au village sans avoir trouvé un travail au ministère, était salué par les uns comme un échec et par les autres comme une bonne chose, car elle ne devait pas quitter son milieu pour aller s'aliéner dans un monde qui n'était pas le sien.

Un monde pour tous mais certains se l'étaient approprié et pour les autres, il fallait faire le service.

En fait au village personne ne pouvait dire pourquoi Mom Dioum était là depuis un peu plus d'une semaine. Elle n'avait rien dit et personne ne lui avait posé de questions.

Ainsi cette partie de son histoire, elle pouvait la raconter à qui voulait l'entendre, mais son histoire, sa vraie histoire, elle ne pouvait la raconter à personne.

Même pas à son amie Fatou Ngouye.

À personne.

Même pas à Dieu.

Terrible histoire que son histoire.

Les deux amies continuaient à marcher doucement dans cette nuit terriblement noire quand tout d'un coup Mom Dioum s'immobilisa et dit solennellement :

– Fatou Ngouye, je veux me tuer pour renaître.

Fatou Ngouye faillit s'étrangler et s'écria :

– Que me racontes-tu là, Mom Dioum ? Qu'est-ce qui te prend ? Est-ce la paix ?

– J'ai déjà pris ma décision avant de t'en parler. Je ne reviendrai plus là-dessus. Un jour tu comprendras pourquoi, lui dit calmement Mom Dioum.

– Mais tu vas te tuer comment, qu'entends-tu par te tuer ?

– Ne t'en fais pas, je reviendrai.

– Mais où vas-tu ? demanda Fatou Ngouye.

Elle ne reçut pas de réponse.

Mom Dioum disparut brutalement dans la nuit terriblement noire.

– Mom, Mom, Mom Dioum ?

– Où vas-tu ?

– Mom Dioum ?

Fatou Ngouye voulut la suivre, mais y renonça car Mom Dioum s'était comme évaporée dans la nuit terriblement noire, comme happée, absorbée, par l'obscurité totale. Fatou Ngouye avait remarqué qu'elle tenait quelque chose à la main, qui ressemblait à un pagne.

Que fallait-il faire ?

Avertir les parents de Mom Dioum ?

Avertir ses parents à elle ?

Que voulait dire « se tuer pour renaître » ?

Elle se rasséra et pensa, comme il y avait le mot « renaître » cela pouvait signifier qu'elle n'allait pas mourir réellement.

Ne trahirait-elle pas son amie en parlant aux autres, aux parents en l'occurrence ?

Que devait-elle faire ?

Attendre qu'il fasse jour pour aller voir Mom Dioum et lui demander de lui expliquer ce qu'elle entendait par se tuer pour renaître.

Cette pensée la consola et elle retourna chez elle, soucieuse et inquiète.

– Mom Dioum est partie ? questionna la mère de Fatou Ngouye

– Oui, répondit Fatou Ngouye.

– Il faut lui dire que par des nuits comme celle-ci, il ne faut pas mettre le pied dehors, poursuivit la mère de Fatou Ngouye.

– La nuit va être longue, soupira Amar Diène, le père de Fatou Ngouye, toujours sur sa chaise pliante.

– Que Dieu nous Apporte la paix ! ajouta-t-il en faisant claquer les perles de son chapelet dont il ne se séparait pratiquement jamais.

Mom Dioum n'était pas rentrée chez elle, quand elle avait quitté son amie Fatou Ngouye.

Elle s'était éloignée du village et suivait un petit chemin à travers les champs.

Elle avait marché toute cette nuit-là.

Par cette nuit terriblement noire.

Elle s'arrêtait, mettait ses mains sur ses genoux et soufflait bien fort. Dès qu'elle avait un peu récupéré, elle reprenait son chemin.

Elle marchait sur des sentiers parfois dégagés, parfois clairsemés, devenant de minces filets, serpentant à travers une broussaille avec des herbes épineuses qui lui déchiraient les jambes.

Elle avait la gorge sèche.

Elle avait peut-être soif.

Mais où trouver à boire dans cette terrible nuit noire ?

Non, elle n'avait pas soif.

Elle avait sur ses épaules un pagne tissé à la main dans lequel elle avait noué de l'argent. Elle était habillée d'un ensemble taille basse et pagne et sur la tête elle avait attaché un foulard, imprimé, en couleurs.

Le pagne tissé à la main représentait une certaine valeur pour elle.

Ce pagne appartenait à sa grand-mère qui l'avait teint à l'indigo elle-même. Sa mère l'avait hérité à la mort de cette dernière.

Bien des années plus tard, Mom Dioum avait pris ce pagne à l'insu de sa mère quand elle avait commencé ses études à l'université.

Jusqu'à ce qu'un jour une nommée Fatou Diarra passe par là...

Elle ne le lui pardonnera jamais.

Enfin, c'est une autre histoire.

Les sandales plates en cuir souple qu'elle avait aux pieds la faisaient glisser vite à travers cette nuit terriblement noire.

Elle avait marché toute cette nuit.

Aux heures fraîches qui annonçaient l'aube, elle aperçut les premières toitures des cases d'un village qui dessinaient des formes sombres dans la pénombre.

Elle pressa un peu plus le pas.

Elle était presque arrivée.

Oui, elle devait arriver ici.

Elle devait.

Elle pressa encore un peu plus le pas et se faufila entre les autres ombres.

Arrivée dans une cour déserte, elle se dirigea sans hésiter vers une case et frappa doucement des deux mains.

– Qui est là ? demanda une voix de femme.

– C'est moi, répondit Mom Dioum.

Elle entendait quelqu'un s'affairer à l'intérieur et la porte s'ouvrit en silence.

Il faisait encore sombre.

Cette nuit voulait-elle se confondre avec le jour et le prolonger ?

Cette nuit voulait-elle annoncer quelque chose ?

Une femme grosse, géante, se présenta à l'entrée de la case et sans la saluer, la fit entrer et lui demanda de s'asseoir sur un lit que Mom distinguait à peine. Cette grosse femme, c'était la célèbre Tatoueuse qu'elle avait rencontrée quelque temps auparavant.

Tout était dans le noir.

La célèbre Tatoueuse augmenta la flamme bleuâtre de sa lampe tempête, se dirigea vers une malle et sortit un gros bagage qu'elle défit en prononçant des paroles inaudibles. Les paroles et les mots prirent du rythme et devinrent comme des chants et elle continuait à déballer son gros bagage. Elle en sortit des cornes entourées de tissu dont on pouvait presque deviner la couleur rouge, des pots en fer fermés, des petits sacs en tissu, deux morceaux d'étoffe, l'un de couleur rouge foncé presque brun et l'autre, de couleur noire. Elle se dirigea ensuite vers une autre malle, l'ouvrit et en sortit un grand pagne teint, un pagne tissé à la main, qui ressemblait un peu à celui de Mom Dioum. Elle sortait les choses une à une en psalmodiant.

On aurait dit une magicienne.

Mom Dioum la regardait en silence, assise sur le rebord d'un lit en bois.

Tout à coup, quelqu'un frappa à la porte.

La célèbre Tatoueuse invita à entrer.

Une autre femme, tout aussi géante, entra et salua sans regarder Mom Dioum. Cette autre femme c'était celle qui était chargée, entre autres, de détourner le mauvais sort, de neutra-

liser les mauvais esprits, de détourner les sorciers mangeurs d'âmes. C'était la gardienne des « tuur » et des « xamb », les esprits protecteurs de leurs ancêtres et de leur profession de tatoueuses.

– C'est elle, va avec elle, tout est prêt, tout est dans l'enclos. La femme qui venait d'entrer, sortit avec Mom Dioum en lui tenant la main comme à un enfant.

Mom Dioum avait laissé son pagne tissé sur le rebord du lit où elle était assise.

Elle suivit la femme comme un enfant.

Dès qu'elles disparurent, une autre personne frappa et entra sans attendre de réponse. C'était l'assistante Tatoueuse.

– Ah ! Tu es là, sors cette natte, dit la célèbre Tatoueuse en désignant une natte enroulée dans un coin.

– Verse ce liquide dessus et étends-la sous l'arbre dans la cour. Verses-en sous l'arbre aussi avant d'étendre la natte, j'arrive, ajouta-t-elle.

Quand l'assistante Tatoueuse sortit, la célèbre Tatoueuse se leva. Elle s'enduisit le visage, les bras, les mains, les jambes, avec les différentes potions tirées de son gros bagage. Elle en enduisit ensuite sa tête dont les tresses étaient parsemées d'amulettes de toutes sortes. Elle s'attacha des gris-gris aux bras, aux poignets, aux genoux, aux chevilles, s'habilla de deux camisoles amples et mit dessus un pagne enroulé. Elle enfila des sautoirs en cauris, des amulettes cousues dans du cuir véritable. Elle en passa de chaque côté de ses gros bras. Elle recommença à psalmodier et sortit en tenant dans une main une corne de bœuf, noire, dans l'autre une corne de bouc, entourée d'un tissu rouge. Elle était pieds nus et avançait en psalmodiant toujours. Quand elle arriva sous l'arbre, un gros arbre au feuillage dense, la natte était déjà étendue et au même moment sortit de l'enclos Mom Dioum toujours tenue par la main comme un enfant. Cette dernière s'arrêta un moment en regardant dans la direction de la case où elle était rentrée. L'assistante Tatoueuse fit un mouvement de la tête pour lui signifier qu'elle avait compris ce qu'elle voulait. Après avoir installé Mom Dioum, elle se dirigea vers la case et en ressortit.

tit avec son pagne tissé et le lui remit. Mom Dioum était assise sur la natte les jambes tendues. La célèbre Tatoueuse et l'assistante Tatoueuse se tenaient debout au-dessus d'elle et psalmodiaient toutes les deux en chœur, en déversant des gouttes d'un liquide noirâtre sur la tête à présent décoiffée de Mom Dioum. La célèbre Tatoueuse tourna autour d'elle plusieurs fois en tenant la corne entourée de tissu rouge à la main.

Mom Dioum avait la tête baissée.

À quoi pouvait-elle penser ?

Pourquoi avoir choisi le tatouage des lèvres ?

Pour ne pas se faire reconnaître par ceux qui pourraient être à sa recherche ?

Qui était à sa recherche ?

Qui lui avait dit qu'elle était recherchée ?

Un communiqué était passé à la radio et parlait d'une femme sans cicatrice, de teint noir, qui avait commis un crime sur la personne d'un albinos, un albinos proche des membres de la présidence de la république.

Qu'avait-elle fait pour qu'on la recherche, elle, Mom Dioum ?

Qu'avait-elle à voir avec la présidence de la république ?

Qu'avait-elle à voir avec PR/Top Secret ?

Qu'avait-elle à voir avec le meurtre d'un albinos ?

Pour le moment elle savait qu'elle ne pouvait rien dire.

Ah ! Parce qu'il y avait quelque chose à dire ?

Après le tatouage.

Pour le moment elle devait se taire.

Se taire absolument.

Sinon ?

Elle n'avait pas le choix dans ce pays.

Elle devait se taire sinon elle serait prise pour une folle qui raisonnait et le décret était là aussi bien pour les fous qui raisonnaient que les fous qui ne raisonnaient pas.

L'homme du bateau.

Quel homme ?

De quel bateau ?

Quelle était l'histoire de Mom Dioum ?

Elle savait bien qu'ici personne ne pouvait se cacher.

Dans ce pays où le système était si bien rôdé ?
Chercher quelqu'un dans ce pays, c'était un jeu d'enfant !
Alors tu faisais le fou ?
Qui raisonnait ou qui ne raisonnait pas ?
On te faisait arrêter et tuer, par décret.
Le Timonier cherchait ces temps-ci, des fous qui raisonnaient.
Mom Dioum ne pensait pas à l'homme du bateau en ce moment précis.
Mais enfin, quel homme du bateau ?
De quel bateau s'agissait-il ?
Elle pensait que par ce tatouage, elle pourrait se retrouver avec elle-même, et ainsi renaître.
Il le fallait si elle voulait vivre en redevenant elle-même.
Qu'avait-elle obtenu avec ses études ?
Du chômage.
À la ville ?
De la pollution.
Qu'avait-elle obtenu dans ce pays ?
Des slogans.
Des photos du Timonier partout, jusque dans les taxis brousse, jusque dans les toilettes.
Des mensonges.
Des menaces.
Des représailles.
De la torture.
Du crime.
De la terreur.
Et du peuple ?
De la démission.
De la couardise.
De la lâcheté.
De la compromission.
De l'arbitraire.
De la corruption.
Du suicide.
De la folie.
De la mort.

Par-dessus tout, d'autres systèmes venaient compliquer le système existant avec son lot de chômage, de corruption, d'arbitraire, de parti unique à vie, de pouvoir aveugle, de puissance aveugle, de fortune aveugle.

Et les défis ?

Le progrès fictif.

Le développement en poudre.

Le rejet des temps anciens.

La mondialisation.

Le bogue.

L'OMC.

Les cultures de rentes.

Sam avec sa viande hachée aux hormones.

Mais pour des gens qui n'avaient pas suivi la même évolution, tout d'un coup vouloir faire comme les autres avec un décalage de cinq siècles, ce n'était pas évident.

Mom Dioum pensait en ce moment qu'il fallait qu'elle se retrouve et s'appartienne d'abord avant d'appartenir à la mondialisation, à l'uniformisation des idées, des points de vue, des besoins, des loisirs, des désirs, des vœux, des souhaits, des idées encore, des visions, des vues, des fast food, bref à la mondialisation complète et totale.

Donc à la mort.

La folie n'était-elle pas mieux ?

Mais laquelle ?

Avec raison ou sans raison ?

Dans ces pays vendus, torpillés, manipulés avec des serviteurs à la tête, le choix n'était plus possible.

Mais s'appartenir oui, c'était encore possible.

Même à la dernière minute.

Pendant ce temps, la célèbre Tatoueuse, ne pouvant se douter de tout ce qui se passait dans la tête de Mom Dioum, s'était installée sur la natte.

Elle écarta les jambes et s'installa plus confortablement.

Elle avait posé à côté d'elle son gros sac à moitié vidé de son contenu.

Mom Dioum était assise le dos tourné à la célèbre Tatoueuse.

Tout d'un coup celle-ci la saisit brusquement par les épaules et la coucha entre ses jambes en coinçant sa tête entre ses cuisses. Mom Dioum était là allongée, le visage dans le feuillage de l'arbre et ses pensées se bloquèrent dans sa tête.

Son cœur battait très fort.

Il faisait un peu plus clair.

Le jour n'était pas loin.

La célèbre Tatoueuse promenait à présent ses deux mains sur la bouche de Mom Dioum en récitant des prières et en déversant sur le visage de cette dernière des petits crachats.

Le foulard qu'elle portait attaché sur la tête avait des couleurs étranges et lui donnait l'aspect d'un épouvantail.

La célèbre Tatoueuse avait l'air grave.

L'heure aussi était grave.

Il faisait de plus en plus jour.

Des portes de cases s'ouvraient.

Des hommes en sortaient, un petit pagne noué à la taille, le torse nu, s'étirant d'une longue nuit noire, l'une des plus noires connues depuis si longtemps. Une nuit noire pendant laquelle les hommes et les femmes n'avaient pas osé faire l'amour de peur de jouir dans cette terrible noirceur, de peur de procréer des monstres.

C'était peut-être par une telle nuit que le Timonier à vie avait dû être conçu ou enfanté.

– Qui avait parlé ?

– Le vent !

– Était-il devenu fou ?

– Peut-être.

Des femmes s'affairaient autour de feux qu'elles attisaient avec frénésie comme pour chasser de leur mémoire cette terrible nuit noire.

Les flammes s'élevaient avec hardiesse vers le ciel, comme pour aller égarer dans les sphères inconnues, la noirceur de cette terrible nuit.

Des enfants étaient en train de courir après leurs rêves, en chassant dans l'air frais de ce matin les cauchemars de cette nuit terriblement noire. Cette nuit qui les avait contraints à

redevenir des enfants. Ils s'étaient blottis entre les couvertures en se collant l'un à l'autre comme au premier jour.

À cette même heure, à ce même instant, la célèbre Tatoueuse, après avoir appliqué le « pimpi », cette poudre qui donnait la couleur foncée au tatouage, enfonça dans la chair de Mom Dioum, dans la chair de ses lèvres voluptueuses et douces, la première botte d'aiguilles fines liées par des fils.

Mom Dioum avait tressailli et frissonné de tout son corps.

La douleur ressentie l'avait traversée, comme une décharge électrique. Les jambes tendues devant elle, les yeux recouverts d'un bandeau de tissu noir, le reste du corps recouvert de son pagne tissé, elle avait raidi tous ses membres aux premières attaques de la première botte d'aiguilles sur ses lèvres charnues. L'assistante Tatoueuse et la gardienne des « xamb » et des « tuur », étaient assises de chaque côté de Mom Dioum et tapaient doucement sur sa poitrine. Elles étaient les « Apaise-douleurs ».

Mom Dioum était venue seule ici. Ainsi elle n'avait ni cousine, ni sœur, ni amie pour lui « taper doucement sur la poitrine ».

Il faisait encore un peu frais.

Le jour était complètement levé.

Les bottes d'aiguilles s'enfonçaient dans les chairs de la belle jeune femme.

Sa poitrine recevait en cadence les tapes régulières des mains des « Apaise-douleurs » sur sa poitrine.

La radio était en marche :

« Mesdames et Messieurs, sans oublier nos jolies demoiselles, voici quelques nouvelles avant le grand journal :

Les majorettes, vous savez, nos jolies filles que le Timonier aime tant, surtout quand elles sont de teint clair, donc, je disais que nos majorettes ont quitté ce matin notre belle capitale avec l'avion présidentiel, pour Pong. Elles vont suivre un entraînement, encore une fois aux frais de l'Etat, pour le prochain grand défilé de l'énième anniversaire de la fracture de la jambe du Timonier, jambe cassée au cours de l'attaque des compatriotes ennemis contre notre cher pays.

D'autres nouvelles encore :

Un comité "massacres" a été mis sur pied aux Nations mal unies, pour les massacres au Timor Oriental, et où je ne sais plus encore. »

En tout cas là où il y avait un intérêt pour Sam ou alors là où Mahomet et son beau-fils Ali ne se promenaient pas tranquillement, quand cela ne l'arrangeait pas.

Où alors quand c'était trop tard.

Comme dans la plupart des pays du continent !

La radio était toujours en marche :

« D'autres nouvelles :

Le président de ce pays à la démographie si galopante que les gens travaillent, une moitié le jour, l'autre moitié la nuit, candidat unique heureux aux élections présidentielles, a finalement été réélu par référendum à cent pour cent. Notre Timonier a été le premier à lui envoyer ses félicitations, bien avant même la proclamation des résultats.

Prêt pour la démocratie.

Pour la transparence.

La bonne gouvernance.

N'oubliez pas le décret.

Bonsoir chez vous.

Longue vie à notre Timonier.

Immortalité à notre Timonier. »

Le jour continuait à se lever et le soleil commençait à briller dans ce village où Mom Dioum se trouvait la tête coincée entre les grosses cuisses d'une grosse femme qui lui martelait les chairs de la bouche.

Sous cet arbre un peu à l'écart dans cette grande maison, il n'y avait pas encore beaucoup de monde. Pour le moment il n'y avait que Mom Dioum allongée sur le dos, la célèbre Tatoueuse, les deux femmes assises de chaque côté de Mom Dioum, les « Apaise-douleurs » qui tapaient en cadence sur sa poitrine.

Des larmes chaudes coulèrent discrètement des yeux de Mom Dioum, mais ne s'écoulèrent pas sur ses joues, retenues par le bandeau qui lui couvrait les yeux.

À un moment entrèrent dans la grande cour, des batteurs de tam-tam avec leurs tam-tams. Ils avançaient doucement, leurs

pieds engoncés dans des babouches en cuir de couleur jaune. Les cases tout autour se vidaient complètement de leurs occupants de la nuit.

Aujourd'hui, c'était un jour spécial.

Toute la concession le savait.

Le soleil enfin sorti de sa cachette, semblait aussi être de la partie et brillait à présent d'un éclat particulier.

Après la terrible nuit noire écoulée, le soleil de ce jour ne pouvait être qu'aussi éclatant.

Un rendez-vous avait été pris, il y a quelque temps, par une inconnue pour un tatouage des lèvres. Après consultation des oracles, la Tatoueuse, spécialiste du tatouage des lèvres, spécialité héritée de sa mère qui l'avait héritée de sa grand-mère et ainsi de suite, avait accepté.

Le jour, l'heure, avaient été fixés ainsi que les autres modalités. La solliciteuse avait seulement posé une condition : elle venait seule.

Ce qui d'habitude ne se faisait pas.

Surtout quand cela se passait loin de chez soi.

Le tatouage des lèvres était l'une des épreuves les plus dures que les femmes subissaient dans ces contrées. Cette épreuve était d'une douleur épouvantable. Une botte d'une vingtaine d'aiguilles, fines et acérées, était attachée avec du fil et il en fallait plusieurs bottes, deux, trois, quatre, cinq, six, dix.

Avant, à la place des aiguilles, les tatoueuses utilisaient des épines, de grosses épines, longues et acérées.

Le tatouage des lèvres se faisait à vif.

C'était une terrible initiation que beaucoup de femmes avaient subi et ceci pouvait, peut-être, expliquer pourquoi ces femmes-là étaient aguerries devant toute autre forme de souffrance. Car le tatouage des lèvres n'était pas fait seulement pour le côté esthétique, bien que cet aspect-là soit important. C'était une épreuve initiatique fondamentale.

Dans le cas de Mom Dioum, ce qui faisait encore plus honneur à la spécialiste du tatouage, c'était le tatouage d'une personne qui s'était enfuie pour le faire.

C'était pour cela qu'elle était venue seule.

C'était pour cela aussi que la célèbre Tatoueuse avait fait venir les batteurs de tam-tams et les chanteuses, à ses frais.

Pour montrer qu'il ne fallait pas désespérer contre la modernité qui éloignait les jeunes filles de ses grosses cuisses où elles les coinçaient.

Le Continent allait récupérer les siens contre vents et marées.

Contre la Mondialisation.

Contre la Banque Universelle.

Contre le Fonds Argenté.

Contre Sam et l'OMC.

Contre le Crime Désorganisé.

Contre Le Timonier à vie.

Contre les Massacres.

Contre les Génocides.

La célèbre Tatoueuse vivait l'un des plus beaux jours de sa carrière. Mom Dioum lui avait donné cette occasion. Elle lui avait réservé une surprise, une grande surprise.

Quelle fille admirable, cette Mom Dioum !

Ce n'était pas courant qu'une jeune femme vienne faire le tatouage des lèvres à l'insu de sa famille.

C'était là, le signe suprême de la bravoure, du courage.

Bravo ma fille !

Dès que les batteurs avaient commencé à taper de plus en plus fort sur les tam-tams tendus, des femmes âgées, des femmes plus jeunes, des enfants, entraient dans la concession pour assister au spectacle.

À part les batteurs de tam-tam, il n'y avait aucun homme sur le lieu du tatouage.

Mom Dioum était toujours allongée, le corps recouvert de son pagne tissé à la main.

Quand la seconde botte d'aiguilles dirigea ses boutoirs vers la commissure des lèvres, elle laissa échapper un petit cri, que personne n'avait peut-être entendu à cause du battement des tam-tams.

Elle n'avait encore rien ressenti, pensa-t-elle.

Ce n'était que le début du tatouage qui consistait à sonder toutes les chairs autour de sa bouche, jusqu'à la racine du nez.

Mon Dieu quelle horrible souffrance !
Comment allait-elle supporter cette terrible souffrance ?
Ses lèvres étaient ensanglantées.
Elle tremblait imperceptiblement.
De douleur, de souffrance.
Pourquoi avait-elle voulu faire le tatouage des lèvres ?
Quelle étrange idée !
Pourquoi n'avait-elle pas choisi la balafre des joues des
Makpo-Modji ?
Parce que ce n'était pas de son ethnie ?
Elle n'était pas Yorouba ?
Elle ne venait pas d'Ipôkia ?
Mais elle appartenait à un Continent et non à une ethnie.
C'était avec ces notions que le Continent partait en lambeaux.
Ethnie.
Tribu.
Et les mots dérivaienent.
Tribalisme.
Régionalisme.
C'est nous qui devons gouverner.
C'est nous seuls qui devons vivre ici.
Ce ne sont pas vos terres.
Ce sont nos terres.
Nation.
Nationalité.
D'où venez-vous ?
D'où sont originaires vos parents ?
Depuis combien de générations êtes-vous là ?
Montrez vos papiers.
Fournissez la documentation sur cinq générations.
Vos parents avaient-ils des papiers ?
Des papiers de séjour ou des papiers d'identité nationale ?
Les deux.
Mais...
Il n'y a pas de mais.
Depuis combien de temps êtes-vous absent du pays ?
Vous aviez voyagé ?

Vous étiez allé travailler à l'étranger ?

Donc vous n'êtes plus d'ici.

Retournez chez vous.

Où ?

Là d'où venaient vos ancêtres sur dix générations.

Mom Dioum ne pensait plus.

Ni à elle-même, ni à Fatou Ngouye, ni à un communiqué, ni à un décret, ni à des ancêtres.

Sa tête était en feu.

Son cerveau était en feu.

Ses lèvres étaient en feu.

Son corps tout entier était en feu.

Quelle horrible souffrance !

Un groupe de femmes arriva et s'installa un peu à l'écart. Elles entonnèrent aussitôt des chants harmonieusement rythmés par les battements de tam-tams. Ces chants-là aussi étaient typiques des épreuves du tatouage des lèvres. Les chants montaient et descendaient et on avait l'impression qu'ils suivaient les mouvements des bottes d'aiguilles autour de la bouche jadis sensuelle de Mom Dioum.

Le soleil semblait traîner dans le ciel, toujours éclatant.

Ne savait-il donc pas qu'aujourd'hui, c'était un jour spécial ?

Ne savait-il pas qu'il fallait faire vite ?

Ne savait-il pas que tant qu'il serait là, le tatouage ne serait pas fini ?

Le soleil semblait faire du zèle, dirait-on, après la terrible nuit noire qu'il se vantait d'avoir fait fuir vers des cieux inconnus.

Le tatouage des lèvres allait du lever au coucher du soleil.

Personne ne voyait ses yeux recouverts par le bandeau de tissu de couleur foncée.

Ils étaient fermés.

Mom Dioum les serra très fort.

Elle devait tenir absolument.

Mais elle avait terriblement mal.

Comment allait-elle supporter cette terrible épreuve qui n'en était qu'à son début ?

Les vraies douleurs n'avaient pourtant pas encore commencé.

La grosse femme, la célèbre Tatoueuse, n'en était qu'au ramollissement des chairs tout autour de la bouche. C'était après qu'elle allait attaquer le vrai tatouage qui devait écraser les chairs des lèvres et des alentours de la bouche, en extraire tout le sang, toute l'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Jusqu'à ce que, quand la botte d'aiguilles attaquera les chairs meurtries, aucun liquide n'en sortira plus.

En ce moment-là, le soleil sera visible là-bas à l'horizon, rouge, flamboyant comme le sang qui avait coulé des chairs de Mom Dioum au début du tatouage.

Rouge comme les yeux de Mom Dioum.

Des yeux rouges, injectés de sang.

Les tam-tams battaient de plus en plus fort.

Les chants montaient de plus en plus haut et ils étaient comme des dards venimeux dans les oreilles de Mom Dioum.

Les petites tapes sur sa poitrine étaient comme des gourdins qui se fracassaient sur son sternum.

Les boutoirs des bottes d'aiguilles sur ses chairs s'accroissaient de plus en plus et Mom Dioum avait l'impression que c'était des centaines de sagaies effilées qui la transperçaient.

Le temps semblait s'arrêter.

Quelle terrible souffrance !

Quelle terrible douleur !

Quelle terrible épreuve !

Mais Mom Dioum ne pouvait pas comparer ce qu'elle subissait à ce qu'elle avait connu dans sa terrible histoire qu'elle ne pouvait raconter à personne.

Dans sa terrible histoire, elle était condamnée.

Ici elle subissait.

Elle subissait une souffrance physique, l'une des plus terribles qu'on puisse imaginer. D'où venait cette pratique barbare devenue une pratique socioculturelle traditionnelle, essentielle chez des peuples depuis si longtemps ?

Personne n'avait réalisé que c'était une horrible pratique, que c'était plus horrible que tout ce qui se faisait jusqu'alors ?

Personne ne s'était demandé pourquoi les femmes seules devaient subir ce supplice ?

Etait-ce une pratique si sublimée que les femmes en avaient tiré une raison de fierté, de bravoure, de défi des lois de la souffrance physique ?

Mom Dioum était acculée dans son choix.

Elle devait résister.

Elle devait supporter cette terrible épreuve.

Les femmes qui avaient déjà fait ce tatouage des lèvres, et qui passaient par-là, ne s'attardaient pas. Elles parlaient et revenaient. Peut-être que la vue des boudoirs des bottes d'aiguilles sur les chairs de Mom Dioum, leur rappelait des souffrances atroces. Et qu'il était préférable de s'éloigner de ces horribles souvenirs. Les jeunes filles qui n'avaient pas encore subi l'épreuve étaient là, les yeux fixés sur la botte d'aiguilles qui allait et venait. Ces jeunes filles attendaient aussi leur jour de cette terrible épreuve.

Ah si elles savaient ce que Mom Dioum subissait !

Elles avaient l'air de ne pas vouloir savoir.

Pourtant les regards portés sur la botte d'aiguilles étaient chargés de messages étranges.

Que pouvaient-elles penser ?

Fallait-il faire le tatouage des lèvres ?

À quoi cela servait ?

Pourquoi toute cette souffrance ?

Maintenant on avait l'impression d'entendre le bruit des bottes d'aiguilles qui cognaient les gencives de Mom Dioum.

Et il faisait chaud.

La célèbre Tatoueuse, qui semblait devenir de plus en plus grosse s'essuyait parfois le front d'où coulait une sueur ruisselante. Elle était très concentrée.

La tête baissée sur le visage de Mom Dioum, elle n'avait pas une seule fois regardé la foule qui les entourait. De temps à autre elle passait un chiffon sec sur les chairs sanguinolentes de Mom Dioum, appliquait le « pimpi », la poudre noire qui recouvrait toute la bouche en séchant le sang.

Et elle recommençait à nouveau à enfoncer ses bottes d'aiguilles dans les chairs atrocement boursoufflées de Mom Dioum.

Quand la poudre noire était appliquée, pendant quelque temps il n'y avait plus de saignement.

Dès que les boutoirs de bottes d'aiguilles reprenaient leur labeur, ce qu'on pouvait encore appeler des lèvres recommençait à saigner.

La bouche de Mom Dioum ressemblait au sommet d'un volcan noir.

Elle ne pleurait plus. Les larmes coulaient d'elles-mêmes. Des larmes secrètement retenues par le bandeau sombre qui lui couvrait les yeux.

Ses mains étaient fermées en poing et tendues le long de son corps.

Sa tête reposait sur un petit coussinet.

Les tam-tams battaient de plus en plus fort.

Les chanteuses, en chœur, faisaient monter leurs voix vers le ciel comme pour supplier le soleil de faire vite.

La foule tout autour était de plus en plus dense.

Pendant ce temps, au village de Mom Dioum tout le monde commençait à s'inquiéter. Ses parents allèrent chez ceux de Fatou Ngouye son amie pour demander de ses nouvelles.

Où pouvait-elle être, sinon chez Fatou Ngouye sa seule amie au village ?

Quand ils arrivèrent, les parents de Fatou Ngouye les reçurent et aussitôt le problème de la disparition de Mom Dioum fut directement posé.

– Elle était ici hier nuit.

– Elle était restée un peu avec Fatou Ngouye.

– Ensuite elle était repartie.

– Fatou Ngouye l'avait accompagnée, dit Diatou Sène, la mère de Fatou Ngouye, après les salutations d'usage.

– Fatou, Fatou Ngouye, viens ici, dit Amar Diène le père de Fatou Ngouye. Quand tu as accompagné Mom Dioum hier nuit, que t'a-t-elle dit ? questionna à présent Amar Diène le père de Fatou Ngouye.

– Rien, dit Fatou Ngouye.

– Comment rien ? dit Diatou Sène la mère de Fatou Ngouye.

– Elle ne t'a rien dit ? demanda la mère de Mom Dioum.

– Elle ne t’a pas parlé d’un voyage, de quelque chose qu’elle voulait faire, de quelque chose qui la tracassait, de quelque problème qu’elle avait ? questionna cette fois-ci le père de Mom Dioum.

– Est-elle retournée à la ville, déçue du village ?

– Si c’était cela, elle pouvait le dire à ses parents.

– Qu’y a-t-il de mal à retourner à la ville si elle ne se sentait pas bien au village ?

– C’est partout la même chose.

– L’essentiel c’est de s’en sortir.

– C’est tout.

– En tout cas c’est bien étrange.

– Ah ! Oui, c’est bien étrange. Nous sommes vraiment inquiets, dirent les parents de Mom Dioum presque en chœur.

– Elle n’est plus une petite fille. Elle pouvait nous parler s’il y avait un problème, reprirent presque en chœur les parents de Mom Dioum.

– Maintenant où peut-on la chercher ? s’inquiétèrent-ils.

– Où peut-elle être ?

– Si au moins elle avait rencontré quelqu’un avec qui elle se serait enfuie, nous comprendrions, mais à notre connaissance, elle ne fréquentait personne.

Les parents de Mom Dioum monologuaient presque.

– Nous pensions que Fatou Ngouye pouvait savoir où elle se trouvait.

Fatou Ngouye hésitait.

Devait-elle dire ce qu’elle savait ?

Mais que savait-elle ?

Mom Dioum ne lui avait pas dit grand-chose.

Elle lui avait dit qu’elle avait pris une décision.

Qu’elle voulait se tuer pour renaître !

C’est tout ce qu’elle avait dit et elle avait disparu dans cette terrible nuit noire.

Comment allait-elle dire aux parents de Mom Dioum devant ses parents à elle, ce que Mom Dioum lui avait dit ?

« Se tuer pour renaître. »

Comment « se tuer et renaître » ?

Que voulait dire Mom Dioum ?

Les parents regardaient Fatou Ngouye et se disaient qu'elle savait sûrement quelque chose :

– Fatou Ngouye parle, dis-nous ce que tu sais ?

– Tu sais bien que quelqu'un ne peut pas disparaître ainsi ? insistèrent-ils.

Fatou Ngouye parla :

– Voilà, hier soir, quand elle est venue me voir, elle m'a dit qu'elle voulait se tuer pour renaître.

– Quoi ? s'écria le père de Mom Dioum.

– Que dis-tu là ? dit Diatou Sène, la mère de Fatou Ngouye.

– Que veut dire se tuer pour renaître ?

– Se tuer comment ?

– Où ?

– Quand ?

– Qu'a-t-elle dit encore ?

– Rien d'autre, dit Fatou Ngouye.

– Je pensais qu'elle était rentrée chez elle et je me disais qu'aujourd'hui, j'allais lui demander de m'expliquer ce qu'elle entendait par se tuer pour renaître.

Maintenant Fatou Ngouye était inquiète.

Où était son amie Mom Dioum ?

Qu'avait-elle fait ?

Une battue fut organisée dans la brousse environnante. Le crieur public avec son tam-tam avait annoncé sa disparition :

« Écoutez, écoutez, vous les gens d'ici : Mom Dioum la fille de Meissa Dioum et Asta Lam a disparu depuis hier nuit...

Écoutez, écoutez... »

Toute la journée des messagers allèrent dans toutes les concessions et dans les hameaux environnants.

En vain.

Fatou Ngouye se disait que Mom Dioum était sûrement retournée à la ville.

Peut-être qu'elle était retournée là-bas pour encore s'y battre, ce qu'elle entendait peut-être par se tuer.

Mais renaître comment ?

Peut-être qu'elle avait compris maintenant, après ce petit

séjour d'une semaine au village, comment elle allait faire pour s'en sortir en gérant sa vie autrement.

Car au village il n'y avait rien à faire.

Même plus une petite école pour y enseigner.

Les campagnes ne faisaient pas partie des préoccupations des dirigeants.

Les campagnes étaient seulement dans les discours démagogiques et dans les négociations.

D'un commun accord, les deux familles décidèrent d'envoyer Fatou Ngouye et un cousin de Mom Dioum nommé Yoro, à la ville.

Le voyage fut préparé avec toutes les recommandations nécessaires.

– Faites très attention, à cause du décret.

– Comportez-vous normalement.

– Ne faites pas les fous.

– Soyez vigilants.

Les deux jeunes gens partirent le lendemain matin à l'aube.

Pour la ville.

A la recherche de Mom Dioum.

Fatou Ngouye s'était difficilement séparée de sa radio.

– Tu ne vas pas quand même aller à la ville avec ta radio ?

– Laisse-la avec nous, tu la retrouveras à ton retour.

– Nous en avons besoin pour savoir ce qu'il en est du décret.

– Ne t'en fais pas.

– Tu la retrouveras, ta radio.

Ce furent les dernières paroles des parents.

Le voyage en taxi brousse vers la ville se passa sans encombre. Le taxi brousse, une camionnette de marque japonaise avec la photo du Timonier sur le pare-brise, déchirait le paysage. Fatou Ngouye et Yoro arrivèrent à la ville après avoir été balottés dans tous les sens, mais la tête pleine de rêves.

Les deux jeunes gens ne s'étaient pas beaucoup parlé durant le voyage bien qu'ils fussent assis l'un à côté de l'autre.

Les autres voyageurs non plus n'avaient pas beaucoup parlé, comme si ce voyage était redouté à cause de la vitesse folle du taxi-brousse ou de l'accueil que la ville pourrait leur réserver.

Au village, Fatou Ngouye et Yoro ne se fréquentaient pas.

Ils se connaissaient et avaient à peu près le même âge.

Mais dans leurs têtes, durant tout le trajet, ils avaient les mêmes rêves.

Aller à la ville.

La ville où tout devait se trouver.

Tout ce qui était le rêve de tous les jeunes du village.

Les jeunes s'ennuyaient au village.

Ils voulaient vivre autre chose.

Il n'y avait plus rien qui les retenait au village.

Avant il y avait l'école, comme politique de développement.

L'école était l'enjeu des débuts des années d'indépendance.

Il fallait scolariser.

Les livres étaient gratuits, la scolarité était gratuite.

C'était une des priorités ainsi que l'agriculture et la santé.

Il fallait investir en ressources humaines matérielles et financières dans ces trois secteurs. C'était sans compter sur la cupi-

dité et la stupidité des dirigeants des premières années d'indépendance.

Les priorités furent détournées.

Les ingénieurs agronomes formés, finirent dans des bureaux au ministère des Sports.

Les vétérinaires au lieu de s'occuper de troupeaux d'ovins, de bovins, de caprins, de chevaux, furent nommés députés à l'Assemblée. Au moins, si c'était pour y défendre les ovins et les bovins !

Au lieu de construire des écoles, les Chinois construisirent des palais du peuple, des stades grandioses pour les parades et les discours des timoniers.

Les priorités furent détournées au profit de la corruption, de l'enrichissement illicite, du détournement des deniers publics. Le pays sombra rapidement dans l'appauvrissement, dans la misère, dans l'abrutissement.

Les quelques bâtiments d'écoles qui étaient construits à l'époque dans les villages se dégradèrent. Les rats palmistes et autres serpents se lovaient dans de hautes herbes qui occupèrent gratuitement les locaux délabrés.

Les politiques de semences furent catastrophiques.

Les premiers grands détournements impunis de certains pays du Continent furent commis avec les semences, les engrais et autres. Détournement pour la fête.

Femmes, ricqlès*, sublimes voix de Médina Sabah.

Au village tout le monde rêvait d'autre chose.

Et tous voulaient aller à la ville pour faire fortune rapidement. La débrouillardise était la clé de la réussite, de la survie, sans scrupules, sans morale.

S'en sortir.

S'enrichir.

À tout prix.

Pour des millions de personnes de ces pays maudits du Continent.

Pour ceux qui avaient été un peu à l'école, c'était un atout en plus.

* Ricqlès : marque de boisson.

Et puis la ville c'était la porte pour le grand exil, là-bas au loin. L'Italie, les États-Unis ou à défaut la France qui n'était plus la destination de prédilection.

La Thaïlande, le Japon, Singapour, Hong Kong devenaient de plus en plus les pays convoités.

Surtout par ces temps du décret.

La circulation qui devenait de plus en plus dense souhaita la bienvenue à Fatou Ngouye et à Yoro le cousin de Mom Dioum à la ville.

Ils étaient émerveillés.

Par la circulation.

Par les odeurs.

Par le bruit.

Des voitures partout, des gens partout, de la fumée partout, des poubelles partout, des cris partout, du bruit partout, des odeurs partout, des tas d'immondices partout, des carcasses de toutes sortes partout.

Des carcasses de véhicules, de motos, de moutons, de chats.

ils étaient émerveillés.

Ça pétaradait de partout.

Les gens criaient fort.

Les haut-parleurs déversaient des musiques de toutes sortes à qui mieux mieux.

Sans retenue.

Tout était permis donc à la ville.

Le désordre avait affecté le mental des gens et avec la permissivité sur l'ouverture des bars, des maisons closes, des tripots clandestins, sur la prostitution, l'alcool, le bruit, les gens s'abrutissaient de plus en plus et ils n'avaient plus de notion de quoi que ce soit.

Que c'était beau !

Surtout les tas d'immondices.

Il y en avait partout.

Dans les priorités rien n'avait été prévu pour les ordures.

Il n'était question dans les premières priorités et dans les priorités imposées que d'assainissement financier, d'ajustement structurel, de parité, de code de la famille, de loi contre l'excision.

Personne n'avait pensé aux montagnes d'immondices, aux montagnes de déchets, dans les grandes villes du Continent.

Où les décharger ?

La ville qui consommait tant de choses d'ici et d'ailleurs !

Des choses emballées dans des sachets, des paquets, des cartons.

La ville qui grossissait comme le jour du grand rassemblement ne savait pas où mettre ces déchets.

La nuit des décharges pirates se faisaient derrière les immeubles, derrière les maisons.

La radio était en marche :

« Bonsoir. Aujourd'hui nous commençons par vous Mesdemoiselles, ensuite Mesdames et Messieurs. Quelques nouvelles avant le grand journal qui sera entièrement consacré aux vacances du Timonier dans son village.

Une marche a été dispersée par la police aujourd'hui dans les grandes artères de notre belle capitale qui est notre fierté.

Comment pouvait-on marcher dans une ville aussi belle ?

C'est pour cela que la marche a été réprimée avec force.

Des villageois manifestaient contre une décision arbitraire de la circonscription urbaine de la ville de déposer des tonnes de déchets dans leur village.

Heureusement pour eux, il n'y a eu que trois morts.

D'abord pourquoi ces villageois avaient osé venir manifester en ville sans demander la permission au Timonier ?

Il y a un relâchement dans les comportements depuis que le mot démocratie est prononcé à la radio tous les jours et une fois par an par le Timonier lui-même, en personne, en chair et en os.

Le Timonier n'aime pas vraiment ce mot.

Il y en a encore d'autres comme alternance, limite de mandats, limite d'âge, transparence des urnes.

Mais il fallait être de son temps.

Tant que ce ne sont que des mots.

Vive notre grand Timonier.

Bonsoir chez vous.

N'oubliez pas le décret. »

Fatou Ngouye et Yoro étaient émerveillés par les gens de la ville surtout les femmes.

Des femmes vertes, jaunes, rouges, violettes.

Ce n'était même pas la peine d'aller sur Mars, Jupiter, Pluton et Neptune.

Il y avait tout ici.

Même des femmes roses.

Elles portaient des chaussures à talons hauts, courts, gros, superposés. Elles avaient du fil de fer enroulé autour des bras, des avant-bras, des poignets. Leurs jambes étaient peintes de différentes couleurs, parfois des couleurs différentes de celles du visage.

La ville !

Des eaux sales et puantes partout.

Les canalisations n'existaient que dans le dictionnaire pour ceux qui savaient lire.

Rien n'avait été prévu non plus pour les eaux usées.

Alors tout le monde jetait ses eaux sales dans la rue.

Sauf quand le Timonier passait !

Ou quand Sam venait en visite officielle, même en visite officielle, avec une stagiaire.

Fatou Ngouye et Yoro le cousin de Mom Dioum avaient du mal à se frayer un passage parmi les gens qui ne les regardaient même pas.

Les trottoirs étaient surchargés d'étalages, surchargés à leur tour de produits sans origine.

Ils étaient émerveillés.

Ils ne savaient pas où ils allaient.

Ils se sentaient transportés.

Des couleurs partout.

Des lumières partout.

La fumée tenace qui s'échappait des véhicules, des taxis-motos, des gros bus-carcasses, de toutes sortes de voitures d'occasion, des « Venues de France » comme on les appelait, tout cela était si agréable.

Ils étaient émerveillés.

Que c'était beau !

Oh la ville, nous t'aimons !

Ils marchaient ainsi comme des somnambules quand tout d'un coup ils se retrouvèrent devant un policier, un gros policier habillé de la tête aux pieds comme un croque-mort.

Le policier tenait un gourdin d'une main et de l'autre il caressait la crosse d'un revolver accroché à la ceinture de son pantalon.

Ils s'arrêtèrent soudain devant lui, les yeux écarquillés.

– Que voulez-vous ? leur demanda le policier.

Ils le regardèrent avec effroi, crièrent et voulurent s'enfuir quand le policier sortit un sifflet de sa poche et se mit à siffler. Un autre policier surgit de nulle part et tous les deux se mirent à la poursuite des deux jeunes gens dans la ville. Des étalages se renversèrent, des vendeurs et vendeuses riaient, les gens s'arrêtaient pour regarder le spectacle.

A la ville c'était ainsi.

Les gens de la ville aimaient les événements.

Tout événement même le plus banal.

Il suffisait qu'une mouche se dispute avec un moustique pour que les gens s'attroupent en criant à tue-tête et en essayant chacun d'expliquer la cause de la dispute.

Terrible ville !

Autour de Fatou Ngouye et Yoro il y avait déjà un attroupelement très dense.

– Ce sont sûrement des voleurs, dirent quelques-uns.

– Il y a trop de voleurs dans ce pays.

– Il faut vraiment faire quelque chose.

– Trop de voyous, trop de bandits, trop de voleurs !

– C'est à cause de la drogue. Ils sont tous drogués.

– Tout cela c'est la faute au mot démocratie que le Timonier a demandé de prononcer depuis la visite, l'année passée, du secrétaire général de la Francocratie.

Fatou Ngouye était tombée, son pied ayant heurté un pavé, arraché du trottoir. Elle s'était étalée de tout son long. Le policier qui était arrivé à sa hauteur lui avait mis son pied chaussé, sur les fesses.

Elle tremblait, criait, pleurait.

– Fatou Ngouye ne crie pas, ils vont penser que nous sommes fous et il y a le décret, ils vont nous tuer, disait Yoro à Fatou Ngouye.

Celle-ci continuait à crier, à se débattre.

Le pied du policier était toujours posé sur elle. Les gens accouraient de plus en plus et avaient formé un cercle de plus en plus dense autour d'elle.

Le cousin de Mom Dioum était solidement tenu par des gens qui le livrèrent aux deux policiers en le traitant de voleur. Il avait reçu des coups de la foule et avait le visage tuméfié.

Les gens continuaient à lui donner des coups sur la tête, en criant :

« Voleur ! Voleur ! »

Malgré les coups reçus le cousin de Mom Dioum était encore conscient.

Voleur ?

Lui ?

Qu'avait-il volé ?

Il voulut expliquer qu'il venait à peine d'arriver dans cette ville pour la première fois de sa vie, qu'il en rêvait depuis toujours, qu'il était venu à la recherche de sa cousine Mom Dioum qui avait disparu depuis deux jours.

Qui pouvait l'écouter ?

Qui pouvait l'entendre ?

« Voleur ! Voleur ! »

La foule scandait ce mot avec férocity. Une fourgonnette de police arriva et Fatou Ngouye et le cousin de Mom Dioum furent embarqués. Dans la fourgonnette, Fatou Ngouye avait perdu la voix.

Elle était ébahie, stupéfaite.

Non ce n'était pas possible.

Elle devait être en train de rêver.

Oui, elle rêvait et elle ferma les yeux.

Dans son rêve, elle était retournée au village et se promenait dans les champs avec Mom Dioum qui était revenue. En fait Mom Dioum n'était allée nulle part. Elle s'était cachée pour savoir si on tenait vraiment à elle.

– *Tu nous as fait une de ces peurs !*

– *Mom Dioum, s'il te plaît ne recommence plus, dirent les parents et Fatou Ngouye.*

– *Non c'est fini, je sais maintenant que vous m'aimez et que vous allez me protéger s'il devait m'arriver quelque chose, dit-elle*

– *Rien ne va t'arriver, lui dit Fatou Ngouye.*

– *Si on me cherchait, vous me cacheriez ?*

– *Vous ne me livreriez pas ? poursuivit Mom Dioum.*

– *Qu'est-ce que tu racontes ? lui dit Fatou Ngouye.*

Un des policiers poussa brutalement Fatou Ngouye, la tirant de son rêve et lui dit :

– *Nous ne sommes pas dans un hôtel cinq étoiles ici.*

Elle ouvrit les yeux, regarda tout autour d'elle, vit Yoro, baissa à nouveau la tête et s'enferma dans son silence.

Yoro de son côté continuait à parler :

– *Nous ne sommes pas des voleurs.*

– *Elle, dit-il en pointant du doigt Fatou Ngouye, toujours tête baissée, c'est l'amie de ma cousine Mom Dioum que nous sommes venus chercher à la ville. Cette cousine, elle a disparu depuis deux jours. Nous ne sommes pas des voleurs, c'est la première fois que nous arrivons à la ville.*

– *Nous venons d'arriver. Nous ne sommes pas des voleurs.*

– *Tais-toi, espèce de voyou, de drogué, de voleur, tu expliqueras tout cela au poste, tais-toi où je vais te faire taire, martela un des policiers et sa main caressa le crosse de son revolver accroché à la ceinture.*

Le sang coulait de la tête de Yoro.

La foule avait failli le tuer.

Qu'avait-il fait ?

Voler ?

Voler quoi ?

À qui ? se disait-il.

– *Ou bien suis-je devenu fou ?*

Un fou qui raisonnait ou qui ne raisonnait pas

Qui t'avait dit qu'il y avait une différence ?

Et les recenseurs ne faisaient que suivre les instructions : tuer

tous les fous qui raisonnaient et tous les fous qui ne raisonnaient pas.

Ce qu'il vivait à présent était pire que la folie.

Mais voleur aussi ce n'était pas mieux, surtout quand on n'avait rien volé.

Que se passait-il ?

Ce n'était pas possible.

C'était bien lui Yoro venu à la recherche de sa cousine Mom Dioum avec sa meilleure amie au village, Fatou Ngouye ?

Mais que faisait Fatou Ngouye dans cette fourgonnette de la police ? Pourquoi ne disait-elle rien ?

Qu'est-ce qui leur était arrivé ?

Yoro allait s'effondrer.

Il se mit à sangloter, voulut mettre ses mains sur le visage mais ne le put.

Il était menotté.

La fourgonnette passait facilement entre des taxis-motos, des voitures d'occasion qui dégageaient une odeur fétide d'essence frelatée, et des voitures rutilantes aux vitres teintées et fermées. Tout cela au milieu d'un brouhaha terrible, d'odeurs fétides dégagées par des monticules d'ordures où quelques chiens errants et quelques enfants se disputaient des bouts de choses.

La ville !

C'était cela la ville dont rêvait toute cette jeunesse au village.

La ville ! La ville dont il rêvait lui aussi !

Voilà comment, elle, la ville, ce désir, cette obsession, l'avait accueilli. Ce n'était pas possible.

Il ne pouvait pas raconter cela au village quand il y retournerait. Personne ne le croirait.

Il allait être pris pour un fou.

Attention !

Trouver autre chose !

Il serait pris pour un menteur.

C'était mieux.

Non, Fatou Ngouye serait là pour témoigner.

Témoigner qu'il n'était pas un menteur.

Mais bon sang, Fatou Ngouye, pourquoi ne disait-elle rien ? Elle était là assise comme une muette.

Elle était aussi menottée.

Non, ce n'était pas possible.

Lui, Yoro, pouvait dire qui était Fatou Ngouye, qui étaient ses parents, qui il était. Fatou Ngouye n'avait jamais volé de toute sa vie.

Fallait-il le répéter encore ?

Ils étaient arrivés ensemble.

Ils venaient d'arriver à la ville envoyés par les parents à la recherche de Mom Dioum qui avait disparu depuis deux jours.

– Fatou Ngouye ?

Yoro l'avait appelée mais elle n'avait pas répondu.

Elle avait soulevé la tête, avait regardé Yoro dans les yeux et avait à nouveau baissé la tête.

Les deux policiers qui les encadraient dans la voiture parlaient entre eux d'une gargotte où ils avaient l'habitude d'aller manger.

– Ah ! Cet endroit est formidable !

– Tu as remarqué la nièce de la dame ?

– Elle n'est pas mal !

– Oh ! Toi, je te vois venir !

– Donc ce n'est plus le cochon en sauce, que tu apprécies là-bas, c'est la nièce de la patronne.

– Tu sais moi pour tout te dire, c'est la patronne qui m'intéresse.

– Les femmes d'âge mûr, il n'y a rien de tel.

– Elles ont de l'expérience, ne sont pas possessives et ne font plus d'enfants.

– Là, tu prends ton pied !

– Ah ! Toi, tu t'y connais, tu as peut-être raison.

– Mais pour moi, une chair fraîche, que tu savoures comme une mangue mûre, c'est le sommet aussi.

– Alors, on met ça pour ce soir ? dit l'un.

– D'accord. Qu'on se débarrasse d'abord de nos deux petits salauds et puis on fait le programme, répondit l'autre.

– Tu sais moi mon problème, c'est que je n'aime pas faire la ville.

- Le contrôle sur les voies nationales, c'est mieux.
- Là, tu te fais ta paie du mois chaque jour.
- Alors qu'ici, il faut s'occuper de petits voleurs.
- Tenez, vous là, d'où venez-vous ? dit l'un des policiers, s'adressant à Fatou Ngouye et Yoro.
- On peut s'arranger, si vous voulez ?
- Vous avez de l'argent ? continua-t-il.
- Non, dit Yoro, nous venons d'arriver du village. Nous avons un peu de farine, le billet de retour et celui de Mom Dioum si nous la retrouvons.
- Comment vous n'avez pas d'argent ?
- Et ce que vous avez volé ?
- Nous n'avons rien volé, nous venons d'arriver, nous... dit Yoro en gémissant.
- Allons au poste. Vous voulez jouer aux plus malins, vous êtes bien tombés.
- Nous allons nous amuser.
- Dis, la fille n'est pas mal.

Le poste de police se trouvait en pleine ville et la fourgonnette y entra en trombe.

Dès que la porte arrière du car de police s'ouvrit, Yoro et Fatou Ngouye descendirent, toujours menottés.

Il y avait des gens en uniforme partout.

Certains d'entre eux étaient installés sous un arbre et c'est vers eux que furent dirigés Fatou Ngouye et Yoro.

L'un des policiers leur demanda de rester debout, car celui qui devait être leur supérieur était occupé avec des papiers. Il était assis sur une chaise devant une table.

Le poste de police était vaste.

Il y avait des véhicules stationnés partout.

Des véhicules de police et d'autres véhicules.

Il y en avait qui entraient, il y en avait qui sortaient.

Des gens allaient et venaient.

Un homme tout nu, pieds et mains liés, était dans un coin.

Son corps semblait avoir reçu beaucoup de coups.

Il avait des bosses partout et son visage était tuméfié.

Un homme en uniforme passa à côté de lui et lui assena un coup de pied chaussé dans les côtes en lui disant :

– Alors cher ami, tu es là ? Et ta cargaison de chanvre indien, tu ne veux pas dire où tu l'as prise et ce que tu veux en faire ?

– Je suis un chauffeur, je ne suis pas un trafiquant. Ce sac on l'a chargé sur la route pour la ville, gémit le chauffeur.

– Alors, on ne vérifie pas les chargements ? questionna l'homme en uniforme.

– C'était dans un chargement de vivres. Il y avait des bananes, du manioc, des ignames, du maïs, répondit le chauffeur.

– Alors tu ne fais pas la différence entre le chanvre indien et la banane ? Écoutez, notre cher ami prétend qu'il n'y a pas de différence entre la banane et le chanvre indien.

Et en riant il lui assena encore plusieurs coups de pied avant de s'en aller en tapotant sur les fesses d'une petite vendeuse de cacahuètes qui traînait par là.

Yoro avait les yeux écarquillés, la bouche ouverte de terreur.

Fatou Ngouye avait perdu la voix.

La personne qui semblait être le supérieur et qui était occupée demanda sans lever la tête :

– Oui, qu'y a-t-il ?

– Chef, ce sont deux voleurs attrapés en ville. Nous avons déjà fait le rapport. Ils ont été pris en flagrant délit sur la grande avenue en face du marché. Il s'agit d'un jeune homme et d'une jeune femme, Chef.

Tout en parlant, l'un des policiers qui avait accompagné Yoro et Fatou Ngouye dans la fourgonnette avait les pieds joints, la tête haute, les bras plaqués le long du corps.

Toujours sans lever la tête, le chef ordonna :

– Qu'ils soient enfermés.

– Ont-ils quelque chose sur eux ? De l'argent, des bijoux de valeur ?

– Non Chef, rien.

– C'est sûr ? demanda-t-il cette fois en levant les yeux vers l'agent au garde à vous devant lui.

– Oui, Chef, fit ce dernier le regard au ciel.

– Qu'ont-ils volé au juste ? demanda Chef.

– Je ne sais pas Chef.

– Dès qu'ils nous ont vu ils ont commencé à courir, alors nous avons pensé que ce sont des voleurs et puis la foule aussi a crié : voleur, voleur, expliqua le policier.

– C'est bien, enfermez-les. Et Chef baissa la tête sur ce qu'il faisait.

– Allez, on y va.

Quand Fatou Ngouye et Yoro furent tirés brutalement, Chef leva à nouveau la tête, regarda avec intérêt Fatou Ngouye et dit :

– Agent numéro Zéro, revenez ici avec la jeune femme, la jeune femme seule, j'ai dit.

– Enfermez-moi l'autre.

Et il remit les yeux sur des papiers.

L'agent numéro Zéro revint avec la jeune femme et resta planté devant son supérieur. Celui-ci continuait à promener ses yeux sur le papier posé devant lui. Il se ravisa, mit les papiers de côté, regarda vers l'homme nu et ligoté, demanda qu'on l'enferme et qu'on mette le sac de chanvre indien au magasin. Il prit sa casquette et se dirigea vers un véhicule. L'agent numéro Zéro le suivit avec la jeune femme qui ne parlait toujours pas et quand son supérieur s'installa au volant il ouvrit l'autre portière de devant et y installa la jeune fille.

En refermant la portière, il fit encore le salut.

Fatou Ngouye ne disait toujours rien.

– Alors, tu ne parles pas ? Tu vois comme tu as la chance, ta beauté t'a sauvée.

– Bon, je t'emmène prendre un verre, cela te fera délier la langue. Tu as soif ?

– Tu n'as pas un peu faim ?

L'officier de police, Chef, conduisait la voiture de police, et regardait plus Fatou Ngouye que la route.

Il pouvait se le permettre.

Qui oserait dire quelque chose devant une voiture de police avec un officier de police au volant ?

Qui oserait dire et même penser quelque chose d'un agent de police, d'un agent en uniforme, dans ce pays ?

Chef conduisait sa voiture allègrement en jetant des coups d'œil parfois méchants à tout chauffeur ou même passant dont le regard s'attarderait par hasard sur lui ou même sur son véhicule. Alors ne parlons pas de la femme assise à côté de lui. Pourtant, Fatou Ngouye donnait envie de la regarder. Elle était profondément triste et affectée par quelque chose de terrible.

Ses yeux étaient gonflés.

Ce genre d'yeux où les larmes ne pouvaient plus couler, où les larmes refusaient de couler.

La voiture emprunta plusieurs chemins goudronnés et les plus récents étaient pavés et à certains endroits les pavés étaient enlevés pour on ne savait quelle raison.

Attention, les pavés savaient jouer des rôles importants !

Et nos pavés là étaient à peine posés.

N'importe quel enfant pouvait en soulever un.

Attention !

Le jour où ces pavés allaient servir !

Pour le moment les pavés ne pouvaient pas servir à quelque chose.

La ville était quadrillée d'agents recenseurs de fous à tuer.

Il y en avait partout.

Et ils ne faisaient pas la différence entre les fous qui raisonnaient et ceux qui ne raisonnaient pas.

– Tu as de la chance, car si tu avais été prise pour une folle, tu serais déjà morte, disait l'officier de police à Fatou Ngouye.

À un moment l'officier de police arrêta le véhicule devant une maison.

C'était l'après-midi et il faisait très chaud.

L'homme en uniforme descendit de la voiture de patrouille, fit sortir la jeune fille en la tirant légèrement par le bras. Il referma ensuite la porte du véhicule et entra avec elle dans la maison.

Les personnes qui se trouvaient à l'intérieur l'accueillirent avec respect et déférence :

– Bonne arrivée, Chef.

– Vous êtes là, Chef ?

– Merci Chef. (De quoi ?)

Sans un regard pour les personnes qui avaient les sourires collés aux lèvres, il était entré directement dans le salon comme un habitué, en tirant presque Fatou Ngouye.

Le salon était typique, avec un canapé, quatre fauteuils, une table basse, une salle à manger qui n'avait pas l'air d'être utilisée, tant elle était chargée de bouquets de fleurs en plastique. Il y avait des rideaux aux fenêtres et un grand poste de télévision posé sur un meuble dans un coin.

Le salon des temps modernes chez ces nouveaux peuples depuis les indépendances.

Il fallait la copie conforme du salon de l'ancien occupant, même si on n'utilisait jamais la table à manger, et même si les enfants n'avaient pas le droit d'entrer encore moins de s'asseoir sur les fauteuils. Le salon était réservé aux invités de marque ou à des gens à qui on voulait faire pincer le cœur d'envie et de jalousie.

L'officier de police ôta sa casquette et s'assit sur un fauteuil devant une table basse. Celui qui semblait être le responsable, après l'avoir salué à nouveau avec de grands sourires et plusieurs marques de respect, lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui.

Dans ce pays, un homme en uniforme était plus important que tout autre homme.

À part le Timonier.

Tu étais respecté, vénéré, adulé, par tous ceux et celles qui avaient besoin de toi pour survivre et pour faire marcher leurs affaires illicites au détriment de l'honnête peuple.

Peuple, quel mot bizarre.

Le peuple n'existait pas, ou plutôt ne comptait pas dans nos pays.

Il n'y avait que quelques individus qui accaparaient tout et tout le reste devait se débrouiller pour leur identité de vermine, de voleurs, de malades sans soins, de chômeurs, d'amputés, d'enfants de la rue, de clochards, de professionnelles du sexe, de pauvres, de misérables, de laissés-pour-compte.

Ce n'était pas le souci de ces quelques individus qui possédaient un pays entier pour eux et faisaient ce qu'ils voulaient.

L'officier de police installa la jeune Fatou Ngouye qui ne parlait toujours pas.

Il la mit en face de lui et commanda deux bières. Il n'avait pas besoin de dire bien glacées, car le responsable, un peu grassouillet, allait lui servir ce qu'il y avait de plus frais. L'officier de police savait même qu'il n'avait pas besoin de mettre la main à la poche, car le responsable un peu grassouillet allait refuser :

– C'est pour moi, Chef, dirait-il et peut-être qu'il serait même en train de marcher à reculons en joignant les deux mains comme dans une prière.

Le chef dans ce pays, c'était l'uniforme.

On ne pouvait imaginer le nombre de personnes avides de ce prestige et de ce pouvoir, qui se faisaient enrôler dans les métiers en uniforme pour savourer avec délice le nom de Chef, de Patron.

Rien qu'à l'idée des personnes qui trembleraient ou qui feraient dans leurs pantalons et leurs pagnes, ils en jouissaient déjà.

Déshonorer un métier qui pouvait être si noble !

Deux grandes bières appelées des Béninoises, furent déposées et décapsulées aussitôt.

Le verre de la jeune fille fut rempli par Chef qui se servit ensuite.

Fatou Ngouye n'y toucha pas.

– Bois, lui dit Chef.

– Tu n'aimes pas la bière ? Allez tu ne vas pas me dire qu'une belle fille comme toi n'aime pas la Béninoise ? Tu préfères un Béninois ?

– Tu as bien raison, ne t'en fais pas, tu vas être servi par un vrai, du pays profond. Allez bois, ma chérie.

Fatou Ngouye !

Ce n'était pas possible qu'elle puisse se trouver dans un tel endroit.

Elle qui n'était jamais venue à la ville.

C'était pour la première fois.

À la recherche de son amie Mom Dioum.

Et là elle se trouvait dans une maison spéciale en compagnie d'un officier de police qui lui demandait de boire une grande Béninoise pendant que Yoro était retenu au poste.

Pour vol.

Qu'avait-il volé ?

Que voulait dire voler ?

Et voler quoi ?

À qui ?

Fallait-il le répéter encore une fois ?

Elle et Yoro venaient d'arriver fraîchement de leur village à la recherche de Mom Dioum qui avait disparu depuis deux jours. Pourquoi avaient-ils couru dès qu'ils ont vu les agents en uniforme ?

L'uniforme pour les villageois c'était toujours la représentation de la terreur. Les esclavagistes, les colons, l'enrôlement par force pour les guerres des colons, les travaux colossaux des colons, les basses besognes comme dénoncer, faire arrêter et tuer les opposants.

Ces opposants qui étaient des combattants pour la liberté, pour l'indépendance de leur peuple, de leur race.

Ces combattants qui, pour la plupart d'entre eux étaient obligés de vivre dans la clandestinité, cachés, terrés dans les villages.

L'uniforme qui semait la terreur partout.

L'uniforme qui était censé apporter la justice, la sécurité, la défense des uns et des autres.

L'uniforme qui, depuis le départ des colons et des esclavagistes, pas tous, certains étaient restés, mais masqués, terrorisait encore.

L'uniforme dans nos pays était tout le contraire de sa mission.

Certains individus, osons le dire, voulaient porter l'uniforme pour terroriser, s'enrichir, tuer, régler des comptes, pervertir. Fatou Ngouye et Yoro avaient eu peur des gens en uniforme. Et il y avait le décret dont la radio parlait après chaque information, chaque programme.

Non, ils n'avaient pas pensé au décret tout de suite à la vue des agents de police.

Ils avaient seulement eu peur de l'uniforme.

On devait en rire pour des villageois qui venaient d'arriver.

Là, il fallait commencer à en pleurer.

Yoro était enfermé au poste, battu, tiré, déshabillé, traîné.

Pendant ce temps, Fatou Ngouye se trouvait toujours dans la maison spéciale avec un officier de police en uniforme devant deux grandes bières Béninoise.

Elle qui n'avait jamais bu de bière de toute sa vie.

Elle qui n'avait jamais su qu'une maison d'apparence normale pouvait être aussi spéciale.

Depuis les années de crise qui commencèrent dès les premières années d'indépendance, jamais des gens n'avaient eu une imagination aussi fertile, aussi prodigieuse. Ces gens qui n'avaient rien inventé, qui n'avaient rien créé, et qui n'avaient leurs noms cités nulle part, avaient développé un système, une « science de la débrouillardise » qui avaient sauvé les pays de la désintégration totale. Ce système avait faussé tous les rapports de développement des institutions internationales et tous les classements par tête d'habitant. Car ces gens avaient trouvé les moyens de survivre et pour certains de survivre à la tête et à la barbe des Timoniers, des impôts et autres. Les maisons étaient transformées en lieux de toutes sortes de libertés. Des maisons respectables qui appartenaient à des personnes au-dessus de tout soupçon. Pour leur respectabilité qu'elles faisaient passer avant tout, en passant des heures dans les mosquées ou les églises, en se promenant avec des chapelets autour des poignets et de grosses croix autour du cou. Ces maisons avaient à l'intérieur des bars, des restaurants, des chambres de passage et de passe et étaient fréquentées aussi par des gens bien de leur personne et de leur réputation qui venaient là pour changer d'air dans l'alcool, les brochettes à l'assaisonnement relevé, et le sexe.

À un moment Chef se leva et prit par le coude le responsable un peu grassouillet et s'éloigna un peu de Fatou Ngouye toujours emmurée dans son silence. Dès qu'il finit de lui parler, le

responsable un peu grassouillet disparut et revint quelques minutes plus tard prendre et les verres et les bouteilles de Chef et de la jeune fille.

Quand il réapparut à nouveau avec un large sourire complice, Chef se leva, prit Fatou Ngouye par le bras et la souleva presque.

Fatou Ngouye était comme dans un état d'hypnose.

Ce n'était pas elle qui suivait Chef.

C'était une masse inerte sans volonté, abandonnée, brisée.

Quand Chef et la jeune fille pénétrèrent dans une chambre, le responsable un peu grassouillet qui les avait précédés, ferma la porte.

Soudain un cri horrible, terrifiant.

Le cri d'une horrible douleur, d'une horrible souffrance, d'une horrible violence.

Un cri qui glaça toute la maison.

Le responsable un peu grassouillet qui accueillait des gens qui venaient d'arriver s'arrêta net, suspendu dans ses mouvements, les yeux comme sortis de leurs orbites.

Il eut peur, voulut en même temps rassurer les gens qui venaient d'arriver, s'excusa auprès d'eux en les laissant s'asseoir sur le premier canapé. Il courut vers la porte que lui-même avait refermée quelques minutes auparavant, tendit l'oreille et à nouveau le cri déchira la maison.

Le responsable un peu grassouillet ne put se retenir et frappa violemment à la porte.

Cette fois-ci, uniforme ou pas, l'officier de police avait dépassé les bornes et les normes de la maison.

— Chef !

Ce nom-là au moins était resté.

— Chef, que se passe-t-il ?

À l'intérieur on entendait comme un remue-ménage et l'officier de police criait :

— Villageoise, ignorante, tu vas disparaître au loin, très loin d'ici. Je ne veux pas d'histoires, moi, d'ailleurs je n'en aurai pas, tu vas te débrouiller toute seule.

Chef continuait à parler de l'autre côté de la porte :

– J'aurais dû te faire enfermer.

Le responsable un peu grassouillet s'impatientait de l'autre côté de la porte. Il tourna le loquet, et la porte s'ouvrit brutalement sur l'officier de police qui dit au responsable un peu grassouillet :

– Débarrasse-moi de cette fille. Personne ne l'a jamais touchée.

– Je croyais que c'était une de « ces traîne-les pieds » qu'on voyait partout en ville. Elles michetonnaient, volaient dans les magasins, traînaient devant les pâtisseries, se faisant passer pour des jeunes filles de bonne famille alors qu'elles étaient toutes des prostituées en puissance qui cherchaient de quoi survivre.

– Mais celle-ci, c'est différent.

– Je crois qu'elle n'est pas d'ici.

– Je ne veux pas avoir de problèmes.

– Tu me comprends ? Le droit de cuissage sur toute l'étendue du territoire est strictement réservé à notre Timonier.

– Tu fais le nécessaire.

– Tu me rends service, je te rends service.

– La devise est comprise, n'est-ce pas ?

– Salut.

Et il s'en alla rapidement en oubliant sa casquette dans le salon qu'il traversa sans un regard pour les gens qui venaient de s'y installer. Le responsable un peu grassouillet entra dans la chambre et vit la jeune fille étendue sur le lit, son pagne par terre, à moitié nue.

Il y avait du sang sur le lit.

– Nous allons avoir des ennuis, dit le responsable un peu grassouillet.

Il sortit de la chambre et un homme qui se trouvait au salon se leva et se dirigea vers lui :

– Y a-t-il un problème ?

– Oui, gros comme la maison, lui répondit le responsable un peu grassouillet.

– Que faire ?

L'homme voulut entrer dans la chambre, mais le grassouillet le retint par le bras.

– Laissez-moi voir, je suis du corps médical, vous savez. Je suis chirurgien.

Le soi-disant chirurgien s'approcha de la jeune fille, l'examina et fit un diagnostic rapide.

– Dépucelage violent. Viol d'une vierge. Elle est complètement déchirée. C'est une brute ton policier.

– Ce n'est pas mon policier. Il est venu ici aujourd'hui pour la première fois, avec cette jeune fille.

(Menteur !)

– D'ailleurs quand je les ai vus ensemble, cela ne m'a pas plu. La jeune fille avait un air étrange et elle ne parlait pas. C'était bizarre.

– Il faut tout de suite l'emmener à l'hôpital, dit le soi-disant chirurgien.

– Comment à l'hôpital ? Que vais-je raconter là-bas ?

Le soi-disant chirurgien sortit de la chambre et dit à ses amis qu'il allait accompagner la personne qui avait crié à l'hôpital. Tant bien que mal, le responsable un peu grassouillet et le soi-disant chirurgien purent sortir la jeune fille de la chambre et ils trouvèrent un taxi qui maraudait dans les environs.

– Quelle sale journée ! dit le responsable grassouillet. Je vais avoir des problèmes avec Aladja Maty, la propriétaire de la maison et maintenant qui va payer le taxi ? dit encore le grassouillet en s'adressant au prétendu chirurgien.

– Nous verrons cela quand nous allons arriver à l'hôpital, répondit calmement le soi-disant chirurgien.

Le taxi avait mis ses feux de détresse et ainsi il fut autorisé à pénétrer à l'intérieur de l'hôpital.

Le responsable un peu grassouillet régla le montant inscrit sur le compteur, ayant essayé en vain de discuter le montant. Dès que la jeune fille fut descendue et déposée sur le côté, le soi-disant chirurgien s'en alla en disant :

– J'arrive.

Et il disparut.

Ce n'était ni un médecin, ni un chirurgien.

Il avait disparu avec la casquette du policier à la main.

– C'est un recenseur, lui dit le chauffeur de taxi quand le soi-disant chirurgien disparut.

Ce qui était extraordinaire dans nos pays, c'était qu'il était difficile de savoir à qui on avait affaire.

Tout le monde était dans un rôle.

C'était ainsi dans nos hôpitaux qui n'avaient d'hôpitaux que le nom. Les gens entraient, sortaient, venaient. Les gardiens s'en fichaient, tout le monde se débrouillait pour trouver de quoi arrondir ses fins de mois et améliorer ses conditions d'existence. Des infirmiers faisaient clandestinement des avortements pour des grossesses non désirées banalisées, dans les salles d'opération des hôpitaux moyennant quelque chose. Les garçons de salle, les techniciens de surface, devenaient des infirmiers et faisaient des injections à tort et à travers.

Les autres faisaient du commerce de médicaments périmés, et le pire, le comble de tout, les garçons de salle, même des infirmiers, faisaient le commerce des seringues usagées à des malades et ainsi ils faisaient circuler virus, microbes, ébola.

Le comble !

Les gens payaient pour leur propre mort.

Le responsable un peu grassouillet comprit que le soi-disant chirurgien ne reviendrait pas. Il regarda à gauche, puis à droite et il disparut lui aussi en se faufilant entre les gens qui allaient et venaient.

Dans ces grands hôpitaux de la ville, il y avait plus de gens qui venaient faire des affaires que de gens qui s'occupaient des malades.

Fatou Ngouye perdait du sang et personne ne faisait attention à elle. Quand soudain sortit de ce corps abandonné dans un hôpital le cri, le fameux cri qui pouvait réveiller les morts.

Quand il retentit, tout retint son souffle.

Même le ciel semblait ne plus bouger.

Tout était suspendu.

En quelques secondes une frayeur indicible envahit tout l'hôpital.

Les oiseaux se signèrent.

Fatou Ngouye fut récupérée par des bonnes sœurs, les seules qui faisaient encore quelques bonnes actions, sans qu'on sache dans quel but, car elles ne faisaient que ce qu'elles voulaient faire. Elle put être soignée et logée dans leur centre de prise en charge des démunis et autres victimes de l'injustice sociale. Quand elle leur raconta son histoire, elles lui proposèrent de la placer chez un prêtre pour y travailler comme domestique, en attendant de retrouver ses esprits.

Fatou Ngouye avait parlé du cousin de Mom Dioum qui était venu du village avec elle et qu'elle aimerait retrouver.

Il était enfermé dans un poste de police, traité de voleur.

Les bonnes sœurs étaient allées dans tous les postes de police de la ville, mais on leur répondait à chaque fois, qu'il n'y avait aucune mention dans leurs rapports, des gens dont elles parlaient.

Toutes les recherches menées furent vaines.

Yoro avait disparu dans la ville.

Les bonnes sœurs n'insistèrent pas. Elles rencontraient tant de gens qui leur racontaient tant d'histoires qu'elles ne croyaient plus en rien à part Jésus qui lui n'avait toujours pas bougé de sa croix qu'elles portaient fièrement sur leurs robes blanches. Le prêtre chez qui Fatou Ngouye avait été placée, voulut faire publier des annonces à la radio. Mais Fatou Ngouye s'y était opposée. Sa radio était restée au village et les parents pouvaient entendre le communiqué de la disparition de Yoro et tout cela pouvait remonter jusqu'à elle.

Yoro s'était évanoui dans la ville.

Chez le prêtre, Fatou Ngouye avait un peu retrouvé ses esprits, mais la déchirure de son corps avait déchiré son âme. Elle répondait juste au prêtre quand ce dernier lui donnait des instructions et c'était toujours :

– Oui mon père.

Elle ne disait rien de plus.

Fatou Ngouye était née dans une famille d'obédience musulmane, et là elle travaillait comme domestique chez un prêtre mais qui ne lui avait jamais demandé de s'agenouiller devant la croix. Elle faisait le ménage et la cuisine pour le prêtre.

Elle ne sortait pas.

Peut-être une seule fois.

Elle avait accompagné le prêtre au grand marché.

Toutes les courses étaient faites par le prêtre. Elle avait une chambre qui donnait dans la cour de l'église. Elle était située dans un bâtiment où se trouvaient les magasins, le garage et la buanderie.

Chaque fin de mois le prêtre lui remettait une petite somme qu'elle gardait dans un coin de la chambre. Elle mangeait quand le prêtre avait fini de manger.

Et le prêtre semblait beaucoup l'aimer et s'attachait de plus en plus à elle.

Ah Fatou Ngouye !

Depuis combien de temps étais-tu à la ville ?

Qu'était devenu Yoro ?

Qu'était devenue Mom Dioum ?

Où était-elle ?

Et le village ?

Et les parents ?

Que pensaient-ils ?

Comment retourner au village ?

Que dire si même elle retournait au village ?

Que dire de Yoro ?

Que dire d'elle ?

Que dire de la ville ?

Et que dire ?

Non elle ne pouvait plus retourner au village.

Plus jamais.

Elle devait rester à la ville, n'importe où, jusqu'à la mort.

Ce que Mom Dioum lui avait dit lui revint :

– *Je veux me tuer pour naître.*

– Qu'entendait Mom Dioum par là ?

– Qu'avait-elle connu ?

– Pourquoi Mom Dioum voulait-elle se tuer ?

Le temps passa ainsi chez le prêtre quand un jour ce dernier appela Fatou Ngouye et lui dit :

– Fatou, viens ici, tu es une bonne fille, tu travailles bien, tu es

correcte, tu es vraiment bien. Je souhaiterais que tu embrasses ma religion. J'aimerais beaucoup que tu acceptes de te convertir.

Que pouvait dire Fatou Ngouye à part :

– Oui mon père.

Le prêtre fixa une date pour la conversion.

Le jour même, au soir, le prêtre conduisit Fatou Ngouye dans l'église.

Ils étaient seuls.

Personne d'autre qu'eux deux, une grande croix et quelques cierges allumés qui fumaient en silence.

Le prêtre avait porté, pour l'occasion peut-être, une tenue blanche assez légère.

Fatou Ngouye n'avait qu'un pagne tout blanc attaché en haut des seins, sur instruction du prêtre.

Le prêtre s'approcha d'elle et lui posa les deux mains sur la tête.

– Ma fille, approchez-vous de moi.

– Approchez-vous.

– Venez à la vie.

– Venez à la vérité.

– Venez.

Fatou Ngouye ne disait toujours rien à part :

– Oui mon père.

Le prêtre avait presque la jeune fille collée à lui.

Il commença à la serrer et l'entraîna dans un coin en lui disant:

– Maintenant je vais te baptiser.

– Viens ma fille, viens à Dieu.

– Viens à la vie.

– Viens à la vérité.

Il l'avait complètement déshabillée et devant ce corps sûrement désiré en silence, en prières, en rêves, en somme, en veille, le prêtre tremblait presque. Il enleva son habit léger, le posa par terre comme un drap et y coucha la jeune fille.

Il confondit baptême et autre chose et viola presque la jeune fille.

Fatou Ngouye n'avait pas réagi.

- Viens à moi.
- Viens à Dieu.
- Viens à la vie.
- Viens à la vérité.
- Oui mon père.

Et ce fut ainsi tous les jours.

Tous les jours le prêtre l'entraînait dans l'église.

Sa voix devenait amoureuse, mielleuse, suppliante :

- Viens à moi.
- Viens à Dieu.
- Viens à la vie.
- Viens à la vérité.
- Oui mon père.

Fatou Ngouye n'avait jamais refusé les réclamations du prêtre. Elle n'avait jamais exprimé un plaisir ou une joie quelconque quand le prêtre était sur elle comme un jeune cheval. C'était toujours dans l'église non loin de la croix où Jésus sculpté dans un bois local montrait au monde toute sa souffrance endurée pour le rachat des péchés de l'humanité.

Lesquels ?

Ceux d'avant ou ceux d'après ?

Peut-être le prêtre prenait-il Dieu à témoin.

Bien sûr dans son bonheur infini le prêtre continuait ses « baptêmes » dans la jouissance totale et Fatou Ngouye tomba enceinte.

Et un matin, le prêtre lui dit :

- Mon enfant, votre état de santé demande que vous restiez avec quelqu'un qui pourra s'occuper de vous, après nous allons voir. J'ai déjà contacté une famille, je vous y ferai conduire demain, préparez tous vos bagages car vous ne reviendrez plus ici.
- Vous allez me manquer. Vous faisiez si bien votre travail.
- Partout où vous irez vous serez appréciée pour votre travail.
- C'est bien ma fille, il faut continuer ainsi.
- Que Dieu vous Bénisse.

Le prêtre tendit à Fatou Ngouye une petite radio.

- Tenez ma fille, prenez cette radio, je vous l'offre.

Il fit le signe de la croix sur elle et lui tourna le dos.

– Oui mon père.

Fatou Ngouye tint serrée contre elle sa radio et un brin d'un plaisir secret se lut dans son regard pour la première fois depuis si longtemps.

Le même jour, elle se retrouva dans une maison, toujours à la ville. C'était une grande maison où il y avait beaucoup de monde. La propriétaire, une veuve, y vivait avec ses neveux et ses nombreux locataires. Ses propres enfants avaient grandi et étaient tous partis. C'était une grande maison avec une grande cour. Le prêtre avait fait déposer Fatou Ngouye par un taxi. Pendant que celui-ci roulait dans la ville, Fatou Ngouye ne regardait que ses mains et n'avait pas levé la tête une seule fois.

La ville ?

Quelle ville ?

C'était une ancienne histoire.

Une histoire de l'antiquité pour Fatou Ngouye.

Elle avait les yeux baissés sur ses mains dont l'une tenait la radio avec fermeté. Quand elle entra dans la grande maison, aussitôt la propriétaire qui l'attendait, la conduisit dans une chambre.

– Voici votre chambre, votre loyer, vos repas, le tout a été payé pour un an, donc vous n'avez pas à vous en faire.

– Je crois que vous attendez un enfant, d'après ce qu'on m'a dit.

– Et naturellement vous ne savez pas qui est le père ?

– De nos jours ce sont des choses fréquentes.

– Faites comme tout le monde.

– Choisissez un père pour votre enfant parmi les hommes que vous fréquentez.

– Une mère, un enfant en est toujours sûr, mais un père, c'est moins évident.

– Enfin, cela ne me regarde pas, vous avez vos raisons.

– Dans le monde d'aujourd'hui, chacun a raison.

– Bon voilà. La maison est là, ne vous gênez pas, mettez-vous à l'aise.

Au milieu de la cour de cette grande maison des jeunes gens étaient installés, qui sur une chaise, qui couchés sur une natte, qui sur une chaise pliante, qui sur le rebord d'un fauteuil à moitié cassé et ils étaient occupés à parler tant et si bien qu'ils ne firent même pas attention à Fatou Ngouye. Ou peut-être avaient-ils l'habitude de voir défiler dans cette maison tant de locataires étranges. Des locataires comme Fatou Ngouye. Ces jeunes gens étaient des neveux de la propriétaire qui les employait pour faire les mille petits métiers qu'on ne trouvait que dans les villes.

Qui vendait de l'eau glacée dans des petits sachets en plastique.

Qui vendait des arachides grillées.

Qui vendait des jus de citron.

Qui vendait de la tisane.

Qui vendait du « tchapalo », une boisson fermentée à base de maïs.

Qui vendait de « l'adoyo », une autre boisson fermentée à base d'ananas, de citronnelle et de citron.

Qui était porteur au marché.

Qui écaillait les poissons au bord du fleuve.

Qui lavait les véhicules.

Tous ces jeunes gens, des neveux venus du village pour rester avec leur tante et trouver du travail à la ville, étaient servis.

Et tous les soirs, il fallait faire les comptes et on entendait :

« Cent francs, vingt-cinq francs plus dix francs, plus quinze francs, plus quarante francs ; j'ai pris vingt-cinq francs pour manger. »

Tous les jours, c'était ainsi.

Fatou Ngouye avait déposé ses bagages dans la chambre et était restée assise sur le petit lit qui s'y trouvait, laissant la porte ouverte.

Une grossesse maintenant.

Comment retourner au village ?

Qu'était-il advenu de Yoro ?

Comment expliquer sa grossesse ?

C'était quoi une grossesse ?

Allait-elle avoir un enfant ?

Qui était son père ?

Dieu ?

Non !

Il en avait déjà un.

Disait-on !

Qui alors ?

La vérité, la vie.

Fatou Ngouye se mit soudain à penser à Mom Dioum.

« Mom Dioum où es-tu ?

Que fais-tu ?

Si tu sais tout ce qui m'est arrivé depuis que Yoro ton cousin et moi, sommes arrivés à la ville à ta recherche !

Tout ce que je veux maintenant, c'est mourir pour toujours, contrairement à toi qui veux te tuer pour naître.

Qu'entends-tu par là ?

Mais je crois que je commence à comprendre un peu. »

Tous les midis et tous les soirs, on lui servait un petit bol de nourriture.

Le matin avec l'argent qu'elle avait, elle achetait de la bouillie auprès de Maman Tunde, une des locataires. Tous les matins cette locataire préparait un grande marmite de bouillie de mil rouge qu'elle allait vendre au coin de la rue. Mais avant qu'elle ne parte Fatou Ngouye prenait sa ration qu'elle buvait à petites gorgées. Quelque temps après Maman Tunde venait la servir avant de partir.

La cour de cette grande maison était toujours animée. De sa chambre, dont elle laissait la fenêtre et la porte toujours ouvertes, elle entendait tout ce qui se disait.

Au fur et à mesure, elle s'habitua à des voix.

Dès qu'elle les entendait elle essayait de mettre des visages sur ces voix.

Des visages qu'elle avait connus au village et qui avaient un peu les mêmes voix.

Il y avait les voix de quelques personnes qui devaient habiter aussi dans la maison. Les autres voix devaient venir de l'extérieur.

Mais le rituel était toujours le même. Les voix parlaient sans arrêt.

Dans cette grande maison avec cette grande cour, il y avait des locataires de toutes sortes.

Il y avait des immigrés venus chercher la petite fortune ou l'aventure. Il y avait des étudiants qui venaient suivre des cours dans les écoles de la ville, puisqu'il n'y avait pas d'écoles dans les villages ou dans les régions, surtout des écoles de formation. Il y avait deux filles qu'on ne voyait que le jour. Elles portaient tous les soirs et rentraient tous les matins. Elles étaient toujours bien habillées et parlaient fort.

Quel travail faisaient-elles ?

Pour le savoir il fallait le leur demander.

Cette maison était dirigée par la Veuve propriétaire qui avait ses appartements là aussi un peu à l'écart. Les locataires étaient autonomes et malgré la promiscuité, chacun avait sa vie et personne ne dérangeait personne.

La cour, le soir, était l'espace préféré des locataires.

Personne n'avait fait attention à Fatou Ngouye. C'était normal et naturel qu'elle soit là. Fatou Ngouye ne sortait pas. Elle faisait sa toilette très tôt le matin et comme sa nourriture du midi et du soir lui était servie par la Veuve propriétaire, sa bouillie par Maman Tunde, elle ne sortait pas. Elle ne savait pas où elle se trouvait, elle ne connaissait pas le nom du quartier, ni le nom de la propriétaire. Elle ne connaissait pas le nom des filles qui ne revenaient que tous les matins, ces filles habillées avec extravagance et qui parlaient toujours fort.

Les locataires Nigériens, Sénégalais, Maliens, Béninois qui habitaient là portaient eux tous les matins après avoir chauffé qui du thé, qui du café et ils portaient toute la journée. Le soir, ils faisaient la prière pour la plupart dans un coin de la cour et pouvaient rester là jusque tard dans la soirée en parlant des langues que Fatou Ngouye n'avait jamais entendues. Du toucouleur, du sarakolé, du peulh, du bambara, du moré, du gourmantché, du haoussa, du wolof, du yorouba. Tous ces immigrés étaient soit des vendeurs à la sauvette, soit des tailleurs, soit des commerçants qui avaient des boutiques.

Il y avait aussi parmi eux des « grilleurs » de viande devant les bars. Et quand la bière creusait le ventre, les gens se rabattaient sur cette viande grillée saupoudrée d'assaisonnements divers et douteux.

Mais ce qui avait le plus occupé les oreilles de Fatou Ngouye, c'était sa radio. Elle la posait à côté d'elle et elle était allumée du matin au soir, tous les jours. Cette radio était branchée parfois sur la chaîne nationale et parfois sur une chaîne étrangère et toutes les informations y passaient. Elle entendait des émissions en langues vernaculaires, en français, en anglais, en espéranto. Plus rien ne semblait l'intéresser à part écouter la radio. Il y avait toutes les demi-heures des flashes d'information. Le journal parlé à des heures ponctuelles quatre fois par jour. Il y avait les annonces nécrologiques deux fois par jour. Surtout il y avait beaucoup de musique.

Dans tous ces pays du Continent il y avait de la musique partout, des bars partout, des femmes partout, la photo du Timonier partout. Que voulait le peuple ?

Des femmes, des bars, de la musique, et la photo du Timonier. Eh bien il était servi.

Quand les blancs travaillaient, nous, nous dansions.

Maintenant les blancs dansent, nous, nous devons travailler.

N'est-ce pas Monsieur le Président ?

Mais non !

Les blancs dansent, nous, nous dansons aussi avec eux.

Ah !

Bon.

Allons-y, c'est « bon bon bon » !

Au fur et à mesure, Fatou Ngouye s'habitua à cette radio. Dès qu'elle se levait le matin, après sa toilette et son bol de bouillie rouge, elle mettait en marche sa radio. Et quand un des locataires mettait la sienne en marche aussi, et sur une autre chaîne, ou mettait une cassette de musique ou écoutait des émissions spéciales, sa radio à elle n'arrêtait pas de débiter ses informations :

« Chez les blancs, il y a des poulets qui peuvent donner le cancer, il y a du beurre qui peut donner le cancer, il y a du lait qui

peut donner le cancer. Ils ont brûlé tous les poulets, tous les biscuits en stock. »

Mais la radio n'avait pas parlé de ce qu'ils allaient faire pour ce qui était déjà avalé et ce qui était envoyé dans les autres pays comme celui-ci.

La radio débitait tout :

« Le leader kurde A. Ocallyan est en procès. La peine de mort est requise contre lui pour trahison et atteinte à la sécurité de l'État. »

Mais la radio n'avait rien dit sur le devenir des Kurdes qui étaient des millions d'individus.

La radio a beaucoup parlé ces jours-ci du Kosovo.

Oui, les Kosovars ont besoin d'un pays, mais pas les Kurdes.

La radio était encore en marche :

« La communauté internationale s'est mobilisée et une force d'interposition composée de soldats de la paix est envoyée au Timor. »

Mais alors, et la Sierra Leone ?

L'Angola ?

La RDC ?

Le Congo ?

L'Érythrée ?

La tragédie du Rwanda n'avait servi à rien.

Un million de morts pour rien.

Pendant qu'en Sierra Leone une sale guerre se faisait sous les yeux globuleux des fonctionnaires des Nations mal unies qui réfléchissaient sur la question quand ils n'avaient pas un sujet d'intérêt qui préoccupait Sam et ses acolytes. Et pendant ce temps les rebelles avaient inventé l'une des guerres les plus barbares de tous les temps.

Il ne fallait pas tuer, il fallait mutiler, amputer.

Couper les mains et les pieds à tout un peuple.

Des enfants, des femmes, des jeunes.

Un pays amputé.

Par des enfants soldats spécialisés dans l'amputation

La radio se mit à nouveau en marche sur une chaîne étrangère :

« Un enfant soldat surnommé "coupeur de mains" a été pris en charge par une ong. L'enfant a déclaré qu'il avait commis plus de crimes que tous les grands criminels de tous les temps. L'ong qui l'a pris en charge va s'occuper de lui, pour qu'il puisse devenir un enfant normal. »

Et ainsi il pourra à nouveau courir et jouer avec les autres enfants.

Qui n'avaient plus ni mains ni pieds.

Après ces nouvelles, Fatou Ngouye capta une radio étrangère et il y avait un débat houleux et douloureux sur les guerres, les ong et le Continent maudit :

« Et les amputés ?

Ils étaient trop nombreux.

Ce problème était connu en Angola, entre autres, avec les mines antipersonnelles sur lesquelles sautaient les enfants, les femmes, les hommes, les jeunes et les vieux. On avait voulu faire ratifier une convention pour l'arrêt de la fabrication des mines antipersonnelles mais Sam avait refusé de signer. »

Affreux ce Sam.

Et il y avait des millions de mines enterrées partout.

Lady Diana, la belle princesse anglaise, de son vivant, était allée en Angola et dans d'autres pays, pour dénoncer le problème des mines antipersonnelles, et attirer l'attention du monde sur cette horreur.

Toi tu peux faire quelque chose sans Sam ?

Maudit Sam.

Il faut le marabouter, Sam.

Pas d'autre solution.

Mais les ong s'occupaient de quoi dans ces sales guerres ?

Avant il y avait des guerres, mais des guerres aussi barbares, cela avait étrangement coïncidé avec l'intervention des ong sur le terrain.

Comment circulaient-ils dans un pays en guerre avec des rebelles à chaque coin de rue, des coupeurs de têtes, de mains, de pieds, des tireurs à la mitrailleuse, au kalachnikov, dans chaque maison et on ne touchait pas à un seul de leurs cheveux.

Ils avaient des voitures avec quatre roues motrices, climatisées, dont on se demandait si elles ne tombaient jamais en panne.

Et le carburant, où le trouvaient-ils ?

Où dormaient-ils dans ces pays à feu et à sang.

Qu'avaient-ils fait pour arrêter ces sales guerres.

Ah ils avaient secouru un enfant et c'était passé à la télévision.

Quand intervenaient-ils ?

Avant ou après ?

Ils avaient peut-être des gris-gris, les ong ?

Moi ce que je conseillerais, c'était de quitter ce Continent maudit et d'aller s'installer chez les Inuits ou dans un monastère du Tibet.

Qui était à la tête de la Société des Nations encore ?

Je ne sais plus.

Un machin je crois.

C'était qui le machin ?

L'institution ou celui qui était à sa tête ?

Les deux, je crois.

Je ne sais plus.

Fatou Ngouye quant à elle, elle avait trouvé une amie.

La radio.

Pourvu qu'on ne la lui vole pas.

À cette pensée elle sursauta en pensant à son arrivée à la ville, à Yoro et à tout ce qui leur était arrivé.

Elle ferma les yeux.

Yoro !

Qu'était-il devenu ?

Elle le saura un jour peut-être par la radio.

Mais celle-ci parlait de tout sauf de Yoro.

Si elle pouvait au moins lui donner des nouvelles de Mom Dioum. Parfois la radio annonçait des personnes qui avaient disparu ou étaient retrouvées mortes et la radio donnait leurs signalements.

Parfois il y avait des personnes retrouvées vivantes et la radio donnait leur signalement aussi.

Pourquoi sa radio ne donnait pas des nouvelles de Mom Dioum ou de Yoro ?

Yoro était-il mort au poste de police ?

La radio une fois, avait dit qu'un jeune homme était décédé au poste de police pendant son interrogatoire suite à une défaillance cardiaque, indépendante de la volonté des gens en uniforme.

Fatou Ngouye s'accrochait maintenant à cette radio comme à son propre souffle.

Ah ! Si ses parents la cherchaient, peut-être qu'ils allaient passer une annonce, un communiqué à la radio.

Elle ne savait pas qu'au même moment ses parents étaient obligés de donner la radio qu'elle leur avait laissée à un agent recenseur. Ou c'était la radio, ou c'était quelqu'un du village qui serait accusé d'être un fou, qui raisonnait ou qui ne raisonnait pas.

– Prenez la radio alors.

Mais Fatou Ngouye n'allait pas se faire retrouver.

Elle ne pourrait plus jamais revoir ses parents.

Elle ne voulait plus retrouver ni Mom Dioum ni Yoro.

Tout ce qu'elle voulait pour le moment c'était que cette radio ne s'arrêtât jamais.

Elle était toujours en marche. C'était parfait.

Aujourd'hui il y avait un débat à la radio, sur une chaîne étrangère, sur la dette.

La Grande Dette.

La Dette du Continent.

Fallait-il l'annuler purement et simplement comme le voulaient certains en contrepartie du crime contre l'humanité qu'était l'esclavage ? Maintenant que la traite négrière allait être reconnue comme crime contre l'humanité.

Le débat à la radio regroupait des courants divers.

Pour certains la dette ne devrait pas être annulée.

Une dette c'était une dette.

Il fallait la rembourser.

Mais qui avait contracté la dette et dans quel but ?

Les dirigeants, pour le développement du pays.

Construction de routes, d'hôpitaux, de dispensaires, promotion de l'éducation, de la formation et de l'agriculture.

Pour d'autres cette dette contractée n'avait pas été utilisée à bon escient. La dette avait été indirectement virée dans les poches de certains dirigeants, et l'autre partie était retournée là d'où elle venait car cette dette n'était pas contractée gratuitement. Il fallait se plier à certaines conditions. Les trois quarts du financement du projet retournaient au pays qui avait accordé la dette. À travers l'expert, les matériels et les fournitures importés.

Il y avait les frais de voyage de l'expert, le loyer de son logement au bord de la mer ou dans les quartiers chics.

Ses frais d'installation.

Ses frais de représentation, car il devait inviter des partenaires aussi bien locaux que non locaux à des dîners bien arrosés pour étudier les diverses modalités du projet.

Il lui fallait une voiture solide, car ces pays n'avaient pas de routes, donc un tout-terrain climatisé haut de gamme et tout neuf.

Il lui fallait aller en vacances chez lui chaque année en plus des voyages fréquents chez lui pour négocier la périodicité du déblocage du financement du projet.

Il n'était pas du pays, il se sentait dépaycé donc il lui fallait des frais d'expatrié.

Le coût du carburant qu'il utilisait pour aller passer ses week-ends un peu partout, parfois dans les pays limitrophes ou pour aller voir ses amis et compatriotes, était inclus dans les frais généraux du projet.

Le carburant pour des visites sur le terrain, pour faire ses courses au marché, pour aller dans les boîtes de nuit, il fallait l'inscrire sous une rubrique dans frais de soutien au projet.

Le salaire de l'expert devait être fixé sur le barème des rémunérations des fonctionnaires de la Banque Mondiale, du Pnud, du FMI.

Il fallait lui verser pendant la durée du projet un pourcentage du salaire pour la retraite dans un compte spécial, et le mieux c'était dans un pays étranger, genre New Jersey, Channel Islands.

Il lui fallait une assurance maladie avec évacuation, même en déplacement à l'étranger.

Il fallait assurer les frais de scolarité de ses enfants ou de ses ayants droit jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans et quelle que soit l'école qu'il aura choisie et il allait choisir la meilleure, avec fournitures, uniformes et tout.

Ah ! Dans les frais d'assurance, les membres de la famille étaient inclus.

Il avait droit à des billets d'avion pour que sa compagne vienne le rejoindre tous les six mois, si elle ne vivait pas avec lui en permanence, à cause du climat.

– Chaleur, mouches, cafards, mousson, moustiques, cyclones. Faites le calcul.

– Oui, reprit un autre, c'est vrai que l'argent de la dette n'a pas été utilisé pour le pays ou alors très peu.

Et le peu qui restait, était détourné par les nationaux bien placés dans le projet et avec ceux qui les y avaient placés, ils se partageaient encore le gâteau.

Si tu étais chef de projet national, ton salaire était fixé sur les salaires d'un fonctionnaire international.

Tu pouvais utiliser le véhicule du projet comme ton propre véhicule.

Tu pouvais le garder pendant les week-ends et ton épouse pouvait l'utiliser pour faire ses courses en ville.

Le véhicule pouvait aussi déposer tes enfants à l'école tous les jours.

Et les week-ends il fallait demander à la chargée d'administration du projet de faire le plein, pour aller rendre visite aux parents au village.

Tous ces frais étaient répartis en Administration et frais généraux.

Tout ce personnel subalterne aussi négociait des pourcentages avec les gérants de stations d'essence, les fournisseurs de toutes sortes et ajoutaient ainsi du beurre dans leurs épinards. Mais ce n'était pas le problème du patron.

Si la chargée d'administration se débrouillait, tant mieux pour elle. Les agences de voyage lui feraient des ristournes, car elle était libre de négocier avec qui lui plaisait.

Pourtant dans les procédures il était écrit qu'il fallait des devis

de trois fournisseurs pour faire un choix sélectif en qualité et prix.

Les parents et alliés du patron, de la chargée d'administration s'arrangeaient entre eux.

Et le budget du projet se réduisait comme une peau de chagrin.

Les climatiseurs et les splits étaient en marche à toute heure et les portes n'étaient pas toujours fermées.

Dépéridition d'énergie, on ne connaissait pas.

Où était ton problème ?

C'était l'argent de ton père ?

Non.

Ainsi les pays n'étaient plus considérés comme des pays pauvres, ni comme des pays en voie de développement, mais comme des pays en développement.

Bravo !

Comment cela se faisait-il que ces pays s'appauvrirent de plus en plus ?

Comment allons-nous faire pour rembourser la dette alors, si le pays s'appauvrit de plus en plus ?

Mais qui avait contracté la dette ?

Les grands Timoniers.

Mais parmi eux, beaucoup étaient morts depuis.

Qui avait détourné la dette ?

Mais ceux là ils n'étaient plus ici.

Ils n'étaient plus aux affaires.

Ils étaient dans leurs propres affaires.

Non ce n'était pas tout.

Dans le budget du projet, les bénéficiaires prévoyaient encore des frais d'accueil.

C'était quoi frais d'accueil ?

Voilà, quand le chef du projet allait sur le terrain avec les chargés de programmes, les bénéficiaires faisaient une grande réception.

Ils préparaient des moutons en broche, du poisson braisé, des brochettes de caïman, de crocodile, du singe aux feuilles de manioc, de l'antilope boucanée et des poulets braisés par centaines.

Du poulet DG aussi.

Tout cela devait être arrosé.

Avec des liqueurs pour les patrons, du vin pour avaler les bananes grillées, et beaucoup de bière pour le petit personnel.

La bière, la blonde du pauvre.

Il fallait voir comme ce petit personnel du projet mangeait et buvait.

Les bénéficiaires du projet étaient où ?

Eh bien ils étaient dans le pays.

C'étaient les populations déshéritées ciblées par le projet.

Ainsi le gouvernement en place pour garder cette place longtemps, allait favoriser sa région, ses électeurs.

C'était cette façon d'identifier les besoins qu'on exigeait dans un bon projet, disaient-ils.

Les vrais nécessiteux étaient dans le pays, mais comment avoir accès à leurs zones ?

Il n'y avait pas de routes, pour y aller, pas de ponts.

Ce n'était pas un électorat potentiel. Ils étaient trop éloignés.

De toutes les façons ils seront toujours les éternels nécessiteux dont les problèmes ne seront jamais résolus.

Car qui allait leur faire des routes, des ponts ?

Personne.

La roue tournait pour les mêmes.

C'était pour cela qu'il y avait cette disparité.

C'était pour cela qu'il n'y avait pas d'unité dans le pays.

Et chaque nouveau gouvernement sanctionnait la région de l'adversaire.

Si ce gouvernement était là, comme certains, à vie, imaginez un peu le développement de ce pays.

Et puis ce qui était encore plus grave c'était que ceux qui avaient avancé les fonds, lors de leurs visites de suivi se fiaient aux discours et ils ne se donnaient pas la peine de vérifier, la plupart du temps. Quand ils arrivaient, ils étaient accueillis par des petites filles choisies parmi celles qui n'avaient pas faim, avec un gros bouquet de fleurs.

Des fleurs pour les amis du pays.

Quels amis ?

Qui était ami avec son créancier ?

Des mots pour amadouer et tromper le peuple.

Pendant ce temps dans les coulisses, ils essayaient de rééche-lonner la dette avec des conditions plus drastiques et la boule tournait.

Sur le terrain-là c'était encore pire.

Les frais d'accueil permettaient d'acheter des uniformes pour quelques heureux choisis sur le tas et on montrait une machi-ne posée vaillamment sur le site du projet.

La machine était là, mais parfois il manquait la pièce princi-pale qui la ferait tourner.

Les chargés de programmes nationaux rédigeaient des rap-ports volumineux, bien reliés et ils étaient remis à des gens qui n'y jeteront jamais un coup d'œil de toute leur vie.

Et tout le monde était satisfait.

Car le créancier, ce qui l'intéressait c'était son argent qu'il négociait pour des raisons parfois incroyables.

Si le peuple savait ce qui se passait.

– Achète les surplus de production d'un ami et je te prête de l'argent.

– Mais avec quel argent ? Je n'ai pas besoin de ce surplus, mon peuple n'en a pas besoin non plus.

– Alors pas d'argent.

– Mais avec quel argent je vais acheter ce surplus dont le peuple n'a pas besoin ?

– Mais avec l'argent que je vais te prêter.

– Ah oui qu'est-ce que je suis bête !

C'était souvent le drame de nos dirigeants.

– Il va en rester un peu de cet argent. Tu pourras utiliser ce peu qui restera pour faire semblant de faire quelque chose pour ton peuple. Fais semblant, pose une première pierre, des choses dans ce genre et tu verras, il n'y verra que du feu, ton peuple. Il est déjà abruti et ne pense qu'à son ventre.

Attention les gars !

Les bailleurs de fonds et autres s'en foutent royalement de vous et de vos peuples.

Méfiez-vous !

Il faut s'attendre à tout avec un peuple !

Dans tout cela et la dette ?

Faites un référendum et demandez au peuple de s'exprimer là-dessus. Et qu'on explique à ce peuple comment cet argent a été utilisé d'abord.

Du concret, pas des paroles vagues et vides, du concret.

Sinon le peuple n'a qu'à se soulever.

Oui c'est ça, il faut oser le dire.

La musique diffusée pour clore l'émission était de Bob Marley :

« Get up ! Stand up for your rights ! »

« Mesdames et Messieurs merci pour avoir participé à ce débat houleux mais qui a apporté des éclaircissements sur la dette, le développement et tout ce que vous voulez. De toutes les façons vous vous en fichez. Ceux qui sont réellement concernés n'ont pas de radio. »

Fatou Ngouye changea de chaîne et revint sur la radio nationale :

« Mesdames et Messieurs les auditeurs, sans oublier les demoiselles, nous vous remercions de votre attention et vous donnons la suite du programme. Dans quelques instants, vous allez entendre de la musique de variétés étrangères, après vous aurez vos émissions religieuses, aujourd'hui, la Parole Parlée, le Septième Jour, Eckanckar, les Chrétiens Célestes, et les Ibadou Rahmane. Après cela vous entendrez la retransmission en direct du discours du Timonier à l'occasion de l'inauguration du nouveau palais du congrès et du palais du peuple, qui tous les deux portent son illustre nom.

N'oubliez pas le décret.

Signalez tous les fous, qu'ils raisonnent ou pas.

Au poste de recensement le plus proche.

À l'agent de recensement qui circule dans votre quartier.

À n'importe quel agent en uniforme. »

Ah ! La radio ! Il n'y a rien de tel comme média.

La radio ! L'amie de Fatou Ngouye !

S'il était vrai que parfois elle ne comprenait rien de ce que la radio disait, au moins elle n'était pas seule.

C'était comme dans la cour de cette maison, quand tous ces Sénégalais, Maliens, Burkinabés, Béninois, Nigériens, se mettaient à parler chacun de son côté, elle n'y comprenait rien non plus.

Par contre son anglais et son espéranto s'amélioraient, sans aucun effort.

Quand les jeunes femmes qui ne vivaient que la nuit rentraient le matin et trouvaient Fatou Ngouye installée sur la marche devant sa chambre, sa radio à côté d'elle, elles s'arrêtaient pour la saluer.

Un jour l'une d'elles lui avait demandé ce qu'elle faisait à la ville.

– Mais tu peux sortir avec nous le soir. Nous allons te prêter des habits, car tu ne peux sortir comme cela.

– Tu veux ?

– Non.

– Quelle gourde tu es !

– Tu ne veux pas gagner un peu d'argent ?

– Nous travaillons la nuit dans les abords de l'aéroport, des grandes avenues. Tu ne fais rien. Tu te promènes seulement. Il y a des hommes bien qui nous fréquentent. De grands patrons, des blancs, beaucoup de blancs, d'ailleurs. Tu sais les grands patrons que tu vois le jour à faire l'important avec leurs femmes le jour, la nuit ils sont tous dehors.

– Qu'est-ce que tu fais ici à écouter la radio qui ne débite que des bêtises ?

– Il faut vivre.

– Non merci, dit Fatou Ngouye.

– Veux-tu faire le ménage pour nous alors ?

– Tu balaies notre chambre, tu fais le lit et tu laves nos habits, et à la fin du mois on te donne quelque chose.

– Non merci je suis un peu indisposée et bientôt je dois partir.

– Partir où ?

– Au village ?

– Non, je dois aller quelque part.

– Laisse tomber, c'est une ignorante, dit l'autre fille.

– J'ai un peu pitié d'elle, elle est ici toute seule, toujours à

écouter cette maudite radio. Cette radio que j'ai envie d'écraser avec mes hauts talons.

Rien que d'entendre cela Fatou Ngouye se redressa :

– Non ! Je vais faire le ménage pour vous, ce que vous voulez mais ne touchez pas à ma radio.

– Viens on va te montrer ce que tu as à faire.

Fatou Ngouye les suivit dans leur chambre. Elles occupaient deux pièces, l'une à la suite de l'autre. Un salon et une chambre. Fatou Ngouye n'en revenait pas. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Il y avait des tapis par terre, des gros fauteuils où trois personnes pouvaient s'asseoir en même temps, des canapés où on pouvait dormir même à deux, un buffet avec des vitres et à l'intérieur il y avait des verres et des assiettes de toutes sortes.

Tout brillait.

Les rideaux étaient en dentelle.

On pouvait même se faire des boubous avec.

Il y avait de belles photos des filles sur les murs.

Des photos aussi grandes, elle n'en avait jamais vues.

Dans la chambre il y avait un grand lit avec un miroir, des tiroirs.

Il y avait une armoire qui prenait tout le mur.

Elle n'avait jamais vu cela. -

Sur le lit il y avait un grand drap en satin sur lequel il y avait beaucoup de coussins de toutes les couleurs éparpillés partout. Fatou Ngouye ne pouvait pas imaginer qu'on pouvait trouver tant de choses dans une chambre.

Il y avait des paires et des paires de chaussures partout.

Des chaussures avec des talons si hauts que Fatou Ngouye se demandait comment elles pouvaient marcher avec.

Il y avait un meuble sur lequel il y avait toutes sortes de pommades. Fatou Ngouye se disait qu'elle rêvait, que cela ne pouvait pas exister. Elle qui n'avait jamais eu plus d'une pommade de sa vie et c'était à la période des récoltes quand les marchands venaient de la ville avec toute leur pacotille pour arracher aux villageois les billets tout neufs de leur labeur de neuf mois.

Les bouteilles de parfum prenaient toute une rangée.

Il y avait des poudres blanches, jaunes, orange, marron.

Il y avait des flacons de vernis de toutes les couleurs.

Jaune, vert, bleu, orange, rouge, violet, blanc, rose.

Elle n'avait jamais vu cela de toute sa vie.

Elle promenait son regard partout.

Elle en avait oublié les filles.

– Hé ! Comment tu t'appelles ? Qu'est-ce que tu as à regarder ici comme si tu te trouvais dans l'au-delà ? dit l'une des filles qui allait et venait de la salle de bain à la chambre.

– Je m'appelle Fatou Ngouye, répondit-elle tout en continuant à regarder avec de grands yeux tout ce qui se trouvait dans cette chambre.

– Bon écoute nous t'avons demandé de nous faire le ménage tous les jours, l'après-midi car le matin nous dormons.

– Mais il y a une chose que nous voulons te dire : il ne faut jamais voler quelque chose ici. Tu as compris ?

Dès que le mot « voler » résonna Fatou Ngouye s'effondra et se mit à hurler.

– Mais qu'est-ce qu'elle a ?

– Qu'est-ce que tu as, réponds-moi, dit l'autre fille.

Fatou Ngouye chercha la sortie avec frénésie et s'enfuit les mains sur la tête en hurlant.

A cette heure-là, il n'y avait pas de monde à la maison.

Tout le monde était allé vaquer à ses occupations.

Sauf la Veuve propriétaire qui était presque toujours à la maison.

Elle sortit précipitamment de sa chambre, un pagne attaché au-dessus de ses seins.

– Que se passe-t-il ici ? s'enquit-elle.

Fatou Ngouye avait couru vers sa chambre en pleurant.

Une des filles sortit, vit la Veuve propriétaire et se mit à lui raconter ce qui s'était passé :

– Je ne sais pas qu'est-ce qu'elle a. Elle était avec nous. Nous lui avons proposé de nous faire un peu de ménage tous les jours et chaque fin de mois nous allons la payer. Comme nous la voyions toute seule, nous avons pensé à elle, mais dès que nous

avons commencé à lui expliquer ce qu'on attendait d'elle et surtout que nous, nous ne fermons pas nos armoires à clé, qu'il ne faut rien voler, nous n'avons même pas fini de parler qu'elle s'est mise à hurler comme une folle et elle est sortie en courant.

– Nous n'avons rien compris.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Ah, il faut la laisser tranquille, je crois qu'elle ne se sent pas bien. Bon maintenant c'est fini, dit la Veuve propriétaire.

Et elle retourna dans sa chambre.

L'incident fut clos pour les deux filles et pour la Veuve propriétaire.

Mais pour Fatou Ngouye c'était le commencement et la fin.

La radio débitait toujours son flot de paroles :

« Le Timonier a inauguré aujourd'hui un centre commercial qui porte son nom et il a planté des arbres qui portent aussi son nom. Un gros camion s'est écrasé à côté du grand marché. On se demande comment les policiers ont pu laisser passer un camion avec un tel chargement dans la ville aux heures de pointe. Il faut qu'ils soient plus vigilants. Vive le Timonier ! »

Et que faire des billets de banque glissés subrepticement entre les pages d'un livret de bord et le tour était joué avec les policiers ?

L'un des plus gros serpents du monde, l'anaconda, pouvait aller tranquillement faire ses courses en ville, cela ne dérangeait personne, s'il avait pensé à un petit billet craquant glissé entre des doigts. Pauvre pays, nous ne nous en sortirons jamais.

Jamais, je vous dis.

Un pays de corruption, une corruption qui frisait la folie.

– Qui c'était celui-là encore ?

– Un inconnu !

– Que disait-il ?

– Oh rien ! Il chantait *l'Internationale*.

La radio nationale n'arrêtait pas.

« Tous les fous, qu'ils raisonnent ou qu'ils ne raisonnent pas,

sur l'étendue du territoire doivent être tués pour une meilleure salubrité de notre pays.

Par ailleurs un opposant a osé dire que le Continent a toutes les matières premières, mais est le Continent le plus pauvre du monde. Alors que le Japon qui n'a rien ni sur son sol ni dans son sous-sol est parmi les pays les plus développés du monde. Il dit que nos dirigeants doivent être comme les idiots chinois. Ils regardent le doigt qui montre le chemin du développement au lieu de regarder le chemin du développement.

Si cet opposant persiste et signe, il va être considéré comme un fou et tout le monde connaît le sort réservé aux fous dans ce pays. Qu'ils raisonnent ou pas.

À bon entendeur ! »

Ce matin, Fatou Ngouye, remise à peu près de ses émotions, était installée comme d'habitude sur la marche devant sa chambre, et écoutait la radio quand elle remarqua que des jeunes gens, locataires dans cette grande maison vraiment cosmopolite, s'affairaient dans la cour. Ils parlaient de la réception qu'ils organisaient en l'honneur d'un ami qui devait partir en Atlantide. L'un des jeunes parlait tout en rangeant les chaises dans la cour sous le grand arbre.

– La vie c'est quand même étrange.

– Quand tu penses comme on l'a connu ce garçon ?

– Dans un poste de police !

En entendant ce mot Fatou Ngouye tressaillit et si quelqu'un s'était trouvé à côté, il aurait vu qu'elle tremblait même. De là aussi elle entendait tout ce que les jeunes gens disaient.

À présent, Fatou Ngouye tremblait vraiment.

Le jeune homme qui allait et venait, continuait :

– Maintenant il s'en est sorti. Bon ce qu'il fait ne me plaît pas du tout. Je ne pourrais jamais le faire.

– La vie est vraiment incroyable. Quand nous étions au poste, je ne faisais pas très attention à lui, il disait qu'il venait du village. Il était arrivé avec une autre personne à la recherche de sa cousine qui avait disparu. Le jour même de leur arrivée, ils étaient attrapés par des agents en uniforme, qui les avaient traités de voleurs et les avaient conduits tous les deux au poste.

Tu te souviens, ce qu'il nous avait raconté au sujet de l'amie de sa cousine. C'est un des patrons au poste qui était parti avec elle et il ne l'avait plus jamais revue.

Fatou Ngouye tremblait de plus en plus.

– Ah ! C'est terrible la vie.

– Tellement de choses se passent, des choses incroyables.

– Des choses étranges.

– Mais avec les filles c'était toujours le même scénario. Dès que ces faux types les attrapaient, c'était pour les violer d'abord et les lâcher dans l'arène.

– C'est incroyable.

– Tu es en uniforme dans ce pays, tu as le pouvoir, la puissance. Les gens en uniforme sont plus puissants que les gens riches, que les intellectuels, que les syndicalistes, que les politiciens.

– Ils font la loi.

– Ils ont la loi.

– Ils sont la loi.

– Cela me rappelle un événement que j'ai vécu à l'embarcadere d'un de nos pays du Continent, il y a quelques années. J'avais un passeport et un carnet de vaccination en bonne et due forme. Quand un agent en uniforme, une femme, m'avait demandé de présenter mes papiers elle trouva que mon carnet de vaccination était périmé. Je lui avais répondu que ce n'était pas possible. Elle devait regarder la date. C'était la veille que j'avais fait les vaccinations. Elle referma le carnet et me dit d'un ton grave :

– Ici c'est périmé.

Loi.

Olomidé !

– Il fallait que je paie le coca, entendez plusieurs billets de banque, de préférence des dollars, pour récupérer mon carnet, sinon c'était adieu carnet de vaccination et même passeport.

– Alors imagine-toi le danger que les populations couraient en matière de santé. Tu n'avais même pas besoin d'avoir un carnet de vaccination, tu n'avais pas besoin de te vacciner, tu glissais un billet et tu étais déclaré vacciné, sain. Ainsi les gens

devenaient des porteurs de germes ambulants et tout d'un coup ils mouraient en ayant auparavant disséminé leurs germes de mort un peu partout.

– C'est incroyable ce qui se passe dans nos pays.

– Donc notre ami avait cherché en vain l'amie de sa cousine.

Il nous avait dit son nom, tu t'en souviens ?

Son ami répondit par la négative du fond de la cour.

– Mais lui, il avait de la chance. Un officier, un militaire, c'est ça non, de passage, tu sais pour les formations techniques ponctuelles dans le cadre des accords bilatéraux, l'avait remarqué. Et sur sa demande, il avait été affecté chez lui, dans son logement en ville pour le servir comme domestique. Tu sais, comme nous, il n'avait jamais rien volé de sa vie, il a été attrapé et conduit au poste comme ça.

– Il faut s'occuper, pardi !

– Ils n'ont rien à faire.

– Les salauds !

– Combien de vies de jeunes gens et de moins jeunes ils ont détruites ?

– Il n'y a pas de procès.

– Il n'y a pas d'enquête.

– Rien n'est respecté.

– La terreur.

– Le règne de l'arbitraire et de la terreur.

– C'est incroyable.

– Tu te souviens comment ils nous ont relâchés ?

– Il fallait payer.

– Et cet argent bien sûr n'est enregistré nulle part.

– C'est directement dans leur poche pour entretenir une jeune coiffeuse, une jeune lycéenne, ou pour aller s'enivrer avec des casiers de Béninoise en mangeant du cochon grillé aux piments verts.

– Mais tu vois la chance, quand elle commence à te sourire, cher ami.

– Quand nous l'avons rencontré en ville, il était méconnaissable.

– Tu te souviens ?

– Il est devenu un beau jeune homme, propre, bien habillé.

- Il porte des souliers brillants et une montre bracelet à la main.

- J'ai eu peur et il m'a rassuré. Moi je crois qu'il était dans des histoires louches. Alors que c'était son patron, l'officier blanc qui lui offrait tout cela. N'as-tu pas remarqué dès ce premier jour comme il nous regardait, à la dérobée.

- Il était gêné, tu te souviens ?

- C'est incroyable quand même.

- C'est incroyable la vie.

- Tu te souviens non ?

- Oui, répondit son ami du fond de la cour où il préparait le matériel de barbecue pour la réception.

- Moi quand il a commencé à raconter son histoire, j'ai failli m'en aller.

- Tu te souviens non ?

- Oui je me souviens, dit l'autre occupé avec son matériel.

- Quand il était arrivé chez l'officier, celui-ci lui avait expliqué en quoi consistait son travail. Nettoyer la maison, faire les petites courses, lui faire à manger. Il était à l'aise. Il avait sa chambre, une radio et il pouvait regarder la télévision dans le salon même quand le patron était là. Il le payait bien et lui faisait beaucoup de petits cadeaux, comme les fonds des flacons de parfums, des chemises usagées, des pantalons usagés, des chaussures etc. Un jour il lui avait demandé de lui dire ce qui lui ferait vraiment plaisir. Il avait répondu qu'il aimerait bien avoir une moto.

« Je vais t'acheter cette mobylette », lui avait dit l'officier.

« Maintenant viens dans ma chambre, veux-tu ? »

- Quand il a raconté ce qui s'était passé, c'était incroyable.

- Quand il était entré dans la chambre de son « patron » celui-ci lui avait demandé d'enlever son pantalon. Cela l'avait surpris, mais comme c'était son patron, un étranger, un blanc, il se disait qu'il pouvait toujours obéir. Ce jour-là, il était malheureux, avait-il dit, car de toute son existence il pensait qu'il ne pourrait jamais parler de ce qui lui était arrivé.

Et chaque jour le « patron » l'amenait dans sa chambre.

Et tous les jours cela se passait de la même façon.

Il n'avait jamais imaginé que de telles pratiques sexuelles pouvaient exister.

Il y prenait goût lui aussi.

Il ne regrettait plus rien.

Maintenant ce n'était plus sur le bord du lit. Ils se retrouvaient nus tous les deux dans le grand lit du patron et ils passaient les nuits ensemble. Le patron était vraiment gentil, il était amoureux fou de lui et le comblait de cadeaux. Lui aussi il était devenu heureux, et s'était rendu compte que cette vie lui plaisait, qu'heureusement il n'était pas marié au village. Sinon il serait passé à côté de ses vraies aspirations et ne comprendrait jamais pourquoi il n'était pas heureux. Lui aussi était devenu amoureux fou de son patron. Il n'y avait plus de patron et d'employé. Ils étaient des amants amoureux fous l'un de l'autre et heureux d'être ensemble. Il était devenu un jeune homme racé, éduqué, avec les bonnes manières, très élégant. Je crois que tous les amis de son patron savaient qu'il y avait une relation entre eux car parfois ils les recevaient à dîner. En fait il était la femme et le patron l'homme, le mari.

Incroyable mais vrai.

Ah c'est la vie qui est elle-même ainsi.

Bon tout cela est oublié maintenant.

Il a l'air heureux.

Je crois qu'il a trouvé ce qui lui convenait, ce qu'il voulait réellement.

Ce qui n'était pas le cas de la plupart des gens qui avaient trouvé leur voie mais ne pouvaient pas la suivre à cause de leur famille, de leur société, de leurs traditions, des voisins et du décret.

Moi je crois que la culture, la famille, la tradition, ce sont des repères et non un abécédaire de la vie.

Qu'est-ce que tu en penses, c'est vrai non ?

– Oui, répondait l'autre toujours au fond de la cour.

Il chantonait en finissant de mettre les assiettes, le couvert et les verres sur une table et continua :

– Maintenant notre ami allait s'installer en Atlantite, il allait continuer sa vie loin d'ici. Il avait raison car ici, la société

allait le rejeter, et comme il disait lui-même, comment pourrait-il retourner dans son village ?

Comment pourrait-il dire au village qu'il vivait avec un homme, qu'il était amoureux de lui, qu'il dormait avec lui, qu'il l'embrassait, qu'il faisait l'amour avec lui.

Il allait tuer ses parents de honte et sûrement se tuer après.

Ce n'était pas possible.

Il était condamné.

Il devait choisir.

Il avait choisi.

Fatou Ngouye qui avait suivi tout ce que ces jeunes locataires disait, n'en revenait pas.

Qui était ce jeune homme qui devait choisir et qui avait choisi ?

Ces jeunes gens qui habitaient dans cette maison travaillaient au port de la ville. Ils n'avaient pas une fonction spécifique. Comme tout le monde au port, ils y allaient tous les matins. Le port de la capitale avec les années de crise qui étaient installées pour des millénaires, à moins d'un miracle, ce qui étonnerait beaucoup, était devenu un centre important d'affaires de toutes sortes. Beaucoup de jeunes gens sans emploi, les diplômés des universités, les jeunes sans formation, les « cartouchards* », les jeunes gens qui avaient quitté la campagne, se rendaient tous les jours au port.

Il y avait tous les métiers du monde au port.

Aujourd'hui tu étais transitaire, tu sortais des marchandises, sans formation, sans carte professionnelle. Il fallait de l'audace et quelques billets à glisser dans les poches des gens en uniforme et le tour était joué. Tu pouvais te faire un pactole important selon l'importance des marchandises sorties. Tel jour tu achetais des marchandises que tu revendais sur place, tout se passant dans l'enceinte du port. Cela pouvait être des pièces détachées, un climatiseur, un réfrigérateur, tout ce qu'on pouvait imaginer. Un autre jour, c'étaient les véhicules, les « Venus de France », les « Aurevoir-France », comme on appelait les voitures d'occasion. Même si cela provenait d'ailleurs, tout était venu de France. Ces véhicules d'occasion

* Cartouchard : Étudiant qui a utilisé toutes « ses cartouches », c'est-à-dire un redoublant qui échoue encore à ses examens.

dont nos pays regorgeaient et qui, avec l'essence frelatée constituaient les plus grands pollueurs de nos atmosphères à un tel point que quand la couche d'ozone allait se déchirer ce sera chez nous pas ailleurs. Les nationaux se débattaient avec les étrangers installés dans le pays et qui maintenant étaient dans tous les secteurs de l'économie. Compte tenu de leurs moyens plus importants, ils corrompaient tous les gens en uniforme et avec le blanchiment d'un certain argent, ils achetaient des véhicules d'occasion en grosses quantités et cassaient le marché. Car ce qui leur importait c'était de récupérer un certain argent sale qui était devenu maintenant tout blanc comme la couleur de ce qui avait été vendu de l'autre côté des océans. Ils déclaraient de simples congélateurs alors que c'était des congélateurs bourrés de magnétophones, de téléviseurs, de vidéo qu'ils pouvaient revendre toujours moins cher. Mais qui allait douter de leurs paroles puisqu'on n'ouvrait pas ces congélateurs ?

Les poches étaient déjà pleines si ce n'était les comptes en banque et on se demandait avec quel salaire ces gens en uniforme construisaient des maisons aussi grandioses que celles du Timonier qui les laissait faire. Et on se demandait pourquoi tout le monde voulait faire ce métier. Et quand tu étais dans ce corps de métier, il fallait encore acheter ton poste. Tu ne voulais pas être en uniforme pour rester dans un bureau avec des papiers. Tu achetais une affectation au port, à l'aéroport, sur les routes ou aux frontières intéressantes.

En moins d'un an tu devenais riche comme Job.

Mais n'oubliez pas ce qui était arrivé à Job !

Et vous voulez qu'on rembourse la Dette !

Et vous voulez qu'on paye régulièrement les salariés, les retraités, les veuves et les orphelins ?

Et vous voulez qu'on augmente les salaires des travailleurs, surtout des enseignants ?

C'est quoi enseignant dans ce pays ?

Formateurs de chômeurs, de râleurs, d'opposants, de manifestants, disent-ils.

Avec quels sous d'ailleurs ?

Avec les dents ?

Tout avait été détourné, vidé, dilapidé, ou caché loin dans les pays neutres, au-dessus de tout soupçon.

Demandons aux fossoyeurs de nos pays de vomir tout ce qu'ils nous ont volé.

Et pour rien de spécial, pour le prestige seulement.

Belles maisons, belles voitures, belles femmes.

Si au moins ce qui était volé, détourné avait servi à construire des habitations à loyer modéré, des petites industries qui donneraient du travail aux jeunes.

Rien.

Le prestige.

Femmes, liqueurs, voitures.

– Et la photo du Timonier ?

– Pardon.

– Aussi.

Ainsi, nos deux jeunes gens se débrouillaient aussi. Ils habitaient à quelques kilomètres seulement de la capitale mais les aller-retour tous les jours étaient à la fin fatigants et coûteux et ils avaient choisi de louer une chambre dans cette maison. Parfois le week-end ils retournaient chez eux et rentraient le dimanche soir ou le lundi matin, les bras chargés d'oranges, de cannes à sucre, de mandarines. Ils en donnaient souvent aux autres locataires et à la propriétaire.

Quel métier !

Propriétaire !

C'était devenu un vrai métier dans les villes, puisque tout le monde voulait aller s'installer à la ville. Les gens achetaient des terrains, construisaient des bâtiments comprenant des chambres, des studios, des petits appartements, rarement de grands appartements pour des familles. Ces chambres, studios étaient loués à des gens comme les filles qui habitaient ici, des commerçants immigrés, des gens étranges parfois de passage qui pouvaient disparaître à tout moment, raison pour laquelle, les propriétaires devenus des professionnels entre temps, demandaient un an de loyer. Pendant les périodes électorales, les marabouts et les charlatans, vrais ou faux, quittaient les vil-

lages, les pays, les régions, à consonance mystique, comme la Casamance, la Gambie, le Mali, le Bénin, louaient ces petits studios pour les retraites spirituelles destinées à faire élire des députés, ministres, présidents, envers et contre les choix du peuple.

On comprenait mieux maintenant le drame du peuple.

Il était marabouté !

Le peuple n'avait qu'à sortir un décret contre les marabouts.

Si le Timonier t'entendait !

Il n'avait pas d'oreilles le Timonier.

Sinon il aurait entendu les cris et les pleurs des enfants malades, affamés, les gémissements des gens qui souffraient, le grondement sourd qui montait, montait, montait...

Ses serveurs alors !

Tel chef, tel serviteur.

Dieu Fera !

Pendant que les deux jeunes gens parlaient de leur ami qui partait en Atlantite, ils n'avaient même pas fait attention à Fatou Ngouye. Il est vrai que la cour de la maison était si grande et sa chambre était assez éloignée de la leur. Recroquevillée sur elle-même comme une boule, personne ne la voyait, personne ne la remarquait.

Les invités des deux jeunes gens commençaient à arriver. Ils s'installaient et bavardaient. Au fur et à mesure la cour sous l'arbre s'animait. Les deux jeunes gens avaient sorti leur chaîne stéréo et avaient mis de la musique congolaise. Ils avaient commandé toutes sortes de plats cuisinés chez des amis restaurateurs au port. Quand on travaillait au port on avait toutes sortes de relations. Car il y avait du « tout » au port. Des restaurateurs, des voleurs, ne prononcez pas le mot ici, s'il vous plaît, des prostituées, des trafiquants, du « tout ». Ils avaient aussi prévu un barbecue spécial, à l'africaine, pour leur ami qui partait en Atlantite. Ils avaient déjà apprêté tout le nécessaire. Merguez, brochettes d'agneau, morceaux de viande de mouton, saucisses au bœuf, du poulet, de gros piments parfumés. Quelqu'un avait été retenu pour cela. Un spécialiste, un jeune Nigérien qui en faisait un métier devant le port.

Fatou Ngouye n'avait pas levé la tête depuis. Elle entendait les rires, les plaisanteries. Des filles aussi étaient là. Tous ces gens étaient des amis des deux jeunes gens. Ils ne connaissaient même pas la personne pour qui la réception était organisée, d'après les bribes de paroles échangées. Il fallait de la compagnie pour la fête. Ils ne savaient pas ce qu'il faisait non plus, cet ami. Ils savaient seulement qu'il partait en Atlantite.

– Pour faire quoi en Atlantite ?

– Travailler.

Pour couper court à toute spéculation.

– Ah ! C'est bien.

Tout d'un coup l'un des jeunes gens cria :

– Yoro, enfin, tu es là.

– Bonne arrivée !

– Yoro, comment vas-tu ?

– Les amis, une minute de silence s'il vous plaît.

– Diminuez la musique un peu.

– Voilà, je vous présente notre ami Yoro, notre ami qui part en Atlantite.

Tout le monde applaudit et on augmenta aussitôt le volume de la musique.

Et le brouhaha reprit de plus belle.

– Mais tu sais Yoro, je ne connais même pas ton nom de famille, ce n'est pas important, pour nous tu seras toujours Yoro.

– Cher ami, quel bonheur que tu puisses être là aujourd'hui. Tu vas nous manquer. Mais c'est bien, nous sommes contents pour toi, lui dit l'un des jeunes gens.

Quand Fatou Ngouye entendit le nom de Yoro, elle sursauta. Yoro ?

Le cousin de Mom Dioum ?

Non ce n'était pas possible !

Yoro ?

Mais comment le savoir ?

Il fallait qu'elle lève la tête, qu'elle regarde parmi ces gens dans la cour, parmi les invités.

Était-ce la personne dont les jeunes gens parlaient ?

Le jeune homme qu'ils avaient connu au poste de police et qui

était domestique chez un officier blanc, un coopérant ?

Celui qui ne pouvait plus retourner au village ?

Celui qui avait choisi ?

Celui qui partait vivre en Atlantite ?

Celui qui disait être heureux avec un homme qui était amoureux de lui et qui le comblait ?

Non ce ne pouvait pas être Yoro, le cousin de Mom Dioum.

Yoro qui était venu avec elle à la ville ?

Non ! Non !

Elle faillit hurler, mais de l'autre côté personne ne faisait attention à elle. Dans ce genre de maison avec plusieurs locataires comme il y en avait beaucoup dans ces capitales, personne ne faisait attention à personne. Ils étaient tous de passage.

Fatou Ngouye voulait regarder celui qu'on appelait Yoro, mais ne le pouvait pas.

Comment allait-elle faire ?

Lever la tête ?

Non elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas.

Elle ne voulait pas que ce Yoro-là, soit le cousin de Mom Dioum.

Ce Yoro ne devait pas être le Yoro avec qui elle avait quitté le village pour venir à la ville à la recherche de Mom Dioum.

Ce Yoro dont on disait qu'il était élégant, chic, qu'il portait des montres-bracelets de grande valeur, celui dont on disait qu'il était amoureux d'un homme.

Non, non.

Elle ne voulait pas regarder.

Non, non.

La fête battait son plein. On entendait les verres qui se touchaient, la musique. Les gens parlaient criaient, riaient.

Fatou Ngouye entendit quelqu'un dire :

– Excusez-moi, vous êtes d'ici ?

– Vous me rappelez ma cousine que j'étais venu chercher ici à la ville.

Dès que Fatou Ngouye entendit cette voix, car malgré tout elle écoutait tout ce qui se disait, elle tressauta.

– Une cousine à vous ? demanda une voix de fille.

– Oui vous lui ressemblez tellement, mais ce n'est pas vous. Elle était en ville avant. Elle est revenue au village et un jour elle a disparu.

– Ah bon ! fit la fille.

– Elle s'appelait Mom Dioum, dit Yoro.

Quand Fatou Ngouye entendit le nom de Mom Dioum, elle s'évanouit, dans cette maison où personne ne faisait attention à personne.

Le soir quand la Veuve propriétaire apporta le repas à Fatou Ngouye, elle découvrit cette dernière gisant par terre comme endormie.

– Hé, lève-toi, j'espère que tu n'es pas en train d'accoucher ? Tu n'es pas encore à terme ? Tu es fatiguée ?

– Lève-toi, mange un peu.

– Tu ne vas pas bien ?

– Tu veux aller à l'hôpital ?

Fatou Ngouye fit un effort et comme sortie d'un long sommeil, se passa les mains sur le visage et se leva doucement.

Elle regarda tout autour dans la cour.

Il n'y avait personne.

– Où étaient passés les jeunes gens qui faisaient une réception dans cette cour tout à l'heure ? demanda-t-elle à la logeuse.

– Quelle réception ?

– De quelle réception parles-tu ?

– Qui a fait une réception ici ?

– Peut-être as-tu rêvé ?

– Ici il n'y a pas eu de réception, dit la Veuve propriétaire en regardant Fatou Ngouye avec curiosité.

Fatou Ngouye chancela en son for intérieur.

Ce n'était pas possible.

Elle avait bien vu des jeunes gens préparer un barbecue.

Elle avait vu des jeunes gens arriver.

Elle avait entendu l'un d'eux être appelé Yoro et ce dernier avait parlé de sa cousine Mom Dioum qu'il était venu chercher à la ville ?

Non ce n'était pas possible, elle n'avait pas rêvé.

Elle avait tout vu et tout entendu.

Elle n'avait pas vu le visage de Yoro mais elle avait entendu cette voix qui avait parlé de Mom Dioum.

Et cette voix, c'était celle de Yoro.

Non ce n'était pas possible !

– Où est la radio ? demanda Fatou Ngouye à la Veuve propriétaire.

– Quelle radio ? Ta radio ?

– Mais elle est là, elle marche.

– Pourquoi demandes-tu après ta radio ? dit la Veuve propriétaire avec inquiétude.

Elle regardait Fatou Ngouye d'une manière de plus en plus intriguée.

Sa radio ?

Pourquoi ?

Sa radio était là, à côté d'elle.

Il fallait qu'elle fasse attention à cette fille, se dit la Veuve propriétaire. On disait que depuis le décret, il y avait beaucoup de fous lavés, habillés parfumés.

Peut-être que c'est une folle qui ne raisonne pas.

Enfin cela ne me regarde pas après tout.

Savoir qui était un fou, qui raisonnait ou pas dans ce pays était une tâche difficile.

Car les fous ce n'étaient pas ceux que vous croyiez.

Les fous qui ne raisonnent pas sont en circulation et les autres, ceux qui raisonnent, sont dans les asiles.

Fatou Ngouye descendit les deux marches devant sa chambre et se dirigea vers la cour, vers le grand arbre qui y trônait.

Là elle se mit à regarder tout autour d'elle en disant :

– Ils étaient ici.

– Ils parlaient.

– Ils avaient raconté l'histoire de Yoro.

– Il y avait de la musique.

– Il y avait des filles.

– Ils riaient.

– Ils buvaient.

– Il y avait cette voix qui avait parlé d'un village, d'un voyage à la ville pour chercher sa cousine qui avait disparu.

– Il avait parlé de sa cousine qui s'appelait Mom Dioum.

Non.

Elle n'avait pas rêvé.

Elle hurla au milieu de cette immense cour, les deux mains sur la tête en tournant dans tous les sens.

La Veuve propriétaire courut vers elle, la prit par les épaules et la déposa dans la chambre en la mettant au lit et en la couvrant de son pagne, qui rappelait celui de Mom Dioum.

– Écoutez, il ne faut pas amener le quartier. Vous savez par ces temps difficiles avec le décret, il ne faut pas qu'on vous dénonce comme une folle ou vous allez être tuée. Même si vous êtes malade, même si vous avez des problèmes, ce qui est courant de nos jours et même banal, faites attention, car tout est mieux que la mort. De nos jours c'est l'une des choses les plus banales aussi.

– Se faire tuer.

– Par décret.

– Donc ressaisissez-vous et comportez-vous normalement même si vous êtes une folle qui ne raisonne pas.

Fatou Ngouye resta ainsi dans cette chambre louée pour un an par ce prêtre qui l'avait conduite vers Dieu, vers la Vérité, vers la Vie. Cette chambre dans laquelle la Veuve propriétaire l'avait déposée, elle ne voulait plus penser.

Des jours passèrent entre sa bouillie rouge du matin et ses repas servis par la Veuve propriétaire, repas qu'elle ne touchait même pas.

Un matin, Fatou Ngouye se leva d'assez bonne heure. Elle prit son pagne qui rappelait celui de Mom Dioum et sa radio, enfila ses sandales et quitta la grande maison.

La radio de la Veuve propriétaire faisait des annonces nécrologiques :

« Les familles Dessou, Dioye, Soni, Bikoum, ont le regret et la profonde douleur de vous faire part du décès brutal, de leur sœur, belle-sœur, épouse, mère, amie et ancienne collègue, ancienne camarade syndicale, ancienne camarade du parti communiste, décès survenu aujourd'hui à l'Hôpital Général.

Cette annonce tient lieu de faire-part. Que Dieu paie mille fois ceux qui viendront assister à la messe de requiem, à l'enterrement, à la levée de corps, à la levée de deuil, et à la réception qui aura lieu au domicile de la défunte. »

Les hôpitaux étaient devenus des mouiroirs.

C'était incroyable.

Dans les hôpitaux il n'y avait plus de médecins.

Les médecins étaient presque tous dans leurs officines privées, une pièce parfois coïncée entre leur chambre à coucher et celle de leurs enfants. Ils initiaient des gens du quartier et ceux-ci, qui ne savaient même pas lire, à leur tour, devenaient des petits sorciers médecins et injectaient des liquides jaunes et oranges à qui voulait.

Fatou Ngouye sortit de la maison en traversant cette cour qui avait bouleversé sa vie, sa radio à la main. Cette cour où elle avait cru avoir entendu parler de Yoro, où elle avait entendu Yoro parler, parler de Mom Dioum, parler de son village.

Non ! Elle n'avait pas rêvé.

Elle se dirigea directement vers le grand marché qu'elle connaissait pour y avoir été une fois avec le prêtre.

Un grand marché.

Ces grands marchés du Continent.

Achalandés.

Achalandés de tout.

De bruits, d'odeurs, de couleurs.

Achalandés de toutes sortes de marchandises.

Elle alla directement vers un marchand et là elle ne sut plus ce qui s'était passé.

Tout d'un coup quelqu'un cria :

– Au voleur ! Au voleur !

Les gens accouraient de tous les côtés.

– Au voleur ! Au voleur !

C'était elle, Fatou Ngouye, qu'on désignait.

Les uns prenaient des bâtons, des gourdins, des lanières de pneu, les autres des pierres, des cailloux, des couteaux.

– Au voleur ! Au voleur !

En quelques secondes elle était entourée par des gens hurlant dans des langues différentes, ce qu'on pouvait aisément deviner comme des insanités et des obscénités.

Une femme s'approcha :

– Regardez-moi cette jeune femme avec sa grossesse si avancée !

– S'il vous plaît ayez pitié d'elle.

Elle n'avait même pas terminé sa phrase que quelqu'un s'avancera vers Fatou Ngouye en se frayant un passage vigoureux à travers la foule déjà dense. Il tenait à la main un bidon et de l'autre une boîte d'allumettes. En une fraction de seconde il aspergea Fatou Ngouye du contenu du bidon, contenu qui par son odeur était de l'essence. Aussitôt, la personne excitée frotta une allumette avec des mains tremblantes et d'une voix terrible, cria :

– Meurs ! Voleuse !

La personne jeta l'allumette incandescente sur Fatou Ngouye qui en quelques secondes devint un brasier.

Son ventre lui aussi en quelques secondes avait pris des proportions énormes. C'était comme si la peau se tendait jusqu'à l'éclatement.

Sa radio posée devant l'étalage du marchand où elle s'était arrêtée et qui avait crié au voleur, était en marche :

« Dans un pays non loin d'ici, le peuple a organisé des marches dans toutes les rues de toutes les villes pour demander le départ de leur timonier. Il ne veut plus de lui. Mais ce timonier n'écoute pas le peuple et continue à vociférer à la radio et à la télévision qu'il est le seul qui peut défendre son peuple contre l'impérialisme et le terrorisme.

Dans un autre pays du Continent, les gens du Nord commencent à se battre contre les gens du Sud. Cela va durer longtemps, comme cela se passe, non loin de là.

Toutes ces informations seront développées plus tard.

A tout à l'heure.

N'oubliez pas le décret.

Longue vie à notre Timonier. »

Fatou Ngouye brûlait comme si elle était du bois sec.

Les gens avaient reculé.

Certains étaient saisis de frayeur.

D'autres continuaient à crier :

– Voleuse ! Voleuse ! Voleuse !

D'autres riaient.

Une odeur de brûlé envahit l'air et certaines personnes se bouchèrent les narines. Les habits de Fatou Ngouye étaient collés à sa peau et à son ventre qui se dilatait de plus en plus.

Tout d'un coup la foule se tut.

Fatou Ngouye n'avait pas bougé et pourtant elle brûlait comme de la paille.

Pas un son n'était sorti de sa bouche.

Rien.

Son corps était devenu comme une statue.

Pour certains qui commençaient à avoir peur, cela rappela les Écritures Saintes, quand la femme de Loth, à qui celui-ci avait demandé de marcher droit devant elle, désobéit et se retourna quand Dieu consuma Sodome et Gomorrhe.

Le corps de Fatou Ngouye ressemblait à une statue au milieu de ce marché.

Personne n'osa s'approcher de cette statue au ventre dilaté, si dilaté qu'on avait l'impression que quelque chose de terrible allait en sortir.

Il n'y avait plus de traits sur son visage.

C'était une statue sans visage.

Fatou Ngouye finit ainsi sa vie à la grande ville.

Elle qui était venue chercher Mom Dioum dans cette ville, elle faisait désormais partie de cette ville, pour toujours.

Fixée dans la ville.

Un saut en arrière dans le temps et nous retrouvons Mom Dioum, la tête toujours coincée entre les cuisses de la célèbre Tatoueuse. Elle était toujours allongée sur le dos, les yeux recouverts du tissu de couleur sombre. Les larmes coulaient de ses yeux, des larmes d'une terrible souffrance, d'une terrible douleur. La grosse main de la célèbre Tatoueuse assenait ses bottes d'aiguilles sur les lèvres de Mom Dioum avec rage dirait-on. Elle aussi, elle devait réussir son travail. Son métier, elle l'avait hérité de sa mère qui l'avait hérité de sa mère à elle aussi. C'était le métier de sa famille. Les gens venaient de villages lointains pour faire le tatouage des lèvres chez elle. Son tatouage ne laissait ni boursouflures, ni trous, ni cicatrices. Lisse comme une peau de bébé et d'une couleur indigo qui faisait rêver les autres. Elle était considérée dans ce village et dans ce pays pour son travail. Donc il ne fallait pas qu'elle rate ce tatouage. À chaque tatouage c'était la même chose. Elle ne se sentait délivrée qu'à la fin, quand les cris de la foule annonçaient la fin du supplice pour la célèbre Tatoueuse et la tatouée.

Sa grosse main allait et venait en tenant entre le pouce et l'index la botte d'aiguilles qui s'enfonçait de plus en plus dans les chairs ensanglantées des lèvres de Mom Dioum.

Le soleil était à présent au zénith.

Les batteurs de tam-tam transpiraient et la sueur coulait sur leurs yeux qu'ils étaient obligés de fermer parfois.

Les chanteuses aussi transpiraient.

Une chaleur terrible planait au-dessus de ce village, au-dessus de cette foule en chants, en sueur, en sang et en larmes.

Les bottes d'aiguilles s'enfonçaient de plus en plus dans les chairs de Mom Dioum. Elle laissa son imagination s'en aller dans le temps.

Elle repensa à sa jeunesse, à ses rêves, à ses études qu'elle avait menées et réussies avec tant de difficultés d'ordre matériel. Elle avait travaillé comme domestique pendant les grandes vacances pour payer sa scolarité et surtout les fournitures. Elle avait tenu bon, pensant qu'avec une maîtrise en Sciences Économiques, elle pourrait s'en sortir et pour sa famille, et pour son village, ce serait bien. Un fille originaire du village qui avait réussi. Cela aiderait et stimulerait les parents à trouver une solution pour que leurs enfants aillent à l'école, et les jeunes à redoubler d'ardeur, à s'accrocher malgré les difficultés.

Ah oui ! Avec son diplôme universitaire, elle allait trouver un mari à la ville, un mari cadre aussi. Ils allaient former un beau couple. Ils allaient voyager, faire des enfants, mais pas beaucoup. Elle avait lu dans les manuels, et entendu dans les discours, qu'il ne fallait pas faire beaucoup d'enfants, d'après les experts.

Qu'il fallait maîtriser la démographie.

Que nous avions des problèmes parce que nous étions nombreux. C'était différent du village.

Mais c'était cela la modernité.

Le monde évoluait.

Bien qu'elle ne soit pas entièrement d'accord avec les statistiques sur la démographie.

Car dans le même temps, les statistiques sur le Continent parlaient de continent où le sida risquait de faire disparaître plus de la moitié de la population sexuellement active pour bientôt, où le paludisme tuait plus que le sida, où le taux de mortalité materno-infantile était le plus élevé du monde, où l'espérance de vie avait régressé et ne dépassait pas quarante-cinq ans, où les risques de mortalité par la famine étaient les plus élevés de la planète, où le pourcentage d'enfants qui mourraient avant d'avoir atteint cinq ans était alarmant, où les guerres fratricides décimaient la moitié de la population.

Alors ?

Il fallait étudier, avoir sa maîtrise d'abord, se disait-elle.

C'était le plus important.

Après, on allait voir de plus près toutes ces statistiques.

Ce ne fut que quand elle avait fini ses études et qu'elle avait essayé d'obtenir une bourse pour faire un troisième cycle, qu'elle avait compris que pour obtenir une bourse il fallait avoir plus que des bras longs. Sinon c'était se retrouver avec une bourse pour aller à Pong apprendre à faire des défilés en l'honneur du Timonier et de ses hôtes de marque. Et avant cela il fallait avancer des moments de plaisir pour les intermédiaires vicieux si ce n'était pas une négociation en monnaie trébuchante.

Ce qu'elle avait connu à la ville, c'était horrible.

Elle avait tout fait.

Elle était passée par tout.

Elle connaissait tout.

Elle avait fait de la prostitution clandestine en tant qu'étudiante. Sinon comment pourrait-elle faire face à l'achat de ses livres, de ses habits, de ses moyens de transport ?

Combien de filles n'en étaient pas arrivées là ?

Les parents ne pouvaient pas payer les études, donc, que voulez-vous ?

Avec tous ces vieux vicieux ainsi que ces moins vieux, mais tout aussi vicieux, qui ne rêvaient que de jeunes étudiantes.

Il y avait ces vieux et ces moins vieux, qui rôdaient devant les lycées et les cités universitaires, à la sortie des cours, pour déposer des jeunes filles chez elles.

Et sur le chemin ils allaient leur proposer d'aller prendre une glace ou d'aller manger un gâteau. Et là devant ces vieux ou ces moins vieux gentils, les filles tombaient dans le piège. En les déposant, ils leur remettraient en plus un billet de plusieurs milliers de francs. Les filles y prenaient goût.

Ces vieux vicieux et ces moins vieux vicieux avaient pourri toute notre jeunesse et de là quand elle deviendra adulte, elle aura acquis de l'expérience et c'était la prostitution clandestine des femmes mariées pour arrondir les fins de mois et améliorer la sauce pour le mari cocu.

Avec toutes ses pensées, les bottes d'aiguilles s'enfonçaient de plus en plus dans les chairs de Mom Dioum.

Elle essayait de supporter cette douleur terrible.

À intervalles réguliers au moment de l'étalage du « pimpi », la poudre noire, elle crachait sur le côté.

Et à chaque fois, sa tête semblait voler en éclats.

Maintenant, son cœur battait très fort.

Sa respiration devenait saccadée.

Elle suffoquait de souffrance.

Les bottes d'aiguilles s'enfonçaient de plus en plus.

Elle sentait les coups de boutoirs contre sa gencive.

Le gros bras de la célèbre Tatoueuse devenait de plus en plus lourd.

La célèbre Tatoueuse transpirait et de temps à autre l'assistante, entre deux tapes, lui essuyait le front dégoulinant de sueur.

Celles qui faisaient les « Apaise-douleurs », transpiraient aussi. Leurs bras leur faisaient parfois mal et elles changeaient de main, mais aussitôt elles reprenaient celle avec laquelle elles étaient plus adroites.

Les coups sur la poitrine de Mom Dioum pour atténuer sa souffrance en écho avec les battements des tam-tams et les chants des chanteuses, résonnaient dans la poitrine de Mom Dioum comme des gourdins.

Les battements des tam-tams lui déchiraient les entrailles.

Les chants de bravoure, d'encouragement transperçaient son crâne comme des épées.

Mom Dioum n'en pouvait plus.

Elle suffoquait de plus en plus de souffrance.

Il devait être quatorze heures de l'après-midi. Cela faisait au moins six heures qu'elle était là allongée.

Elle ne pouvait plus supporter cette meurtrissure, cette déchirure, ce carnage de ses chairs.

Ses tympans semblaient éclater.

Les chants insinuaient que cela n'allait plus tarder, que bientôt le soleil allait baisser vers l'heure de la fin du tatouage.

Que le courage de Mom Dioum était inégalable !

Mom Dioum n'entendait plus que les coups de boutoirs des

bottes d'aiguilles. La célèbre Tatoueuse essuyait les lèvres sanguinolentes avec un chiffon, ensuite elle appliquait d'épaisses couches de « pimpi », la poudre noire.

Et les bottes d'aiguilles reprenaient leur labeur avec rage.

La célèbre Tatoueuse, était elle aussi de plus en plus tendue.

A un moment, Mom Dioum fit :

« Hum ! »

Cela ressemblait plus à un sanglot, à un cri de douleur qu'à un simple signallement ou un appel à l'attention. Le son était sorti du fond d'elle-même avec une souffrance, une douleur, indicibles. Mais tout cela était normal. Personne ne niait la terrible douleur du tatouage des lèvres. C'était pire que tout ce qu'on pouvait imaginer dans les initiations rituelles traditionnelles. Les autres faisaient terriblement souffrir avec des conséquences toutes aussi dramatiques comme la mort, mais en termes de souffrance vécue, endurée, le tatouage des lèvres battait tous les records. Il était impossible de la décrire.

Dire que ma mère avait fait le tatouage des lèvres, ainsi que la première épouse de mon père, ainsi que la troisième !

Ah ! Le tatouage de Adja Anna Ndiaye Sassouna, l'une des femmes les plus belles que j'aie jamais connues. Sa bouche, son sourire, le liséré de son tatouage avaient fait chanceler tant d'hommes et baver tant de femmes !

Donc Mom Dioum, par son « hum » de douleur, voulait signifier qu'elle voulait aller satisfaire un besoin.

La célèbre Tatoueuse ralentit le va-et-vient de sa main et détacha des lèvres de Mom Dioum la botte d'aiguilles sanguinolentes.

Mom Dioum ne savait pas comment se lever, tellement elle souffrait. Elle avait l'impression que de sa bouche pendait une masse de chairs lourdes et meurtries. Elle avait tant pleuré en silence, qu'elle savait que ses yeux devaient être tout rouges. Elle se leva, prit son pagne pour se couvrir la tête et elle tituba. Une des personnes assises autour d'elle la soutint par le bras et l'aïda à se diriger vers un enclos situé derrière une case. Là, la personne la laissa seule et retourna sur ses pas. Mom Dioum urina dans son pagne debout et attrapa sa tête de ses deux mains.

Mon Dieu ! Elle allait mourir.

Elle ne pourrait plus supporter cette souffrance, cette douleur, cette déchirure de ses chairs déchiquetées avec des bottes d'aiguilles.

Elle écarta les tiges de mil de la clôture de l'enclos et s'y faufila. Elle jeta un coup d'œil, à droite, à gauche, et comme elle ne vit personne, elle coupa à travers champs et disparut.

Mom Dioum s'était enfuie.

Mom Dioum venait d'arrêter le tatouage.

Mom Dioum venait de commettre l'acte fatal.

Mom Dioum venait de briser un pacte avec elle-même.

Mom Dioum venait de briser le pacte avec la célèbre Tatoueuse.

Mom Dioum venait de mourir.

Pour elle-même, pour toujours.

Elle avait couru, aidée par la chaleur et la douleur.

Elle avait l'impression d'être transportée, droguée.

Elle avait longtemps couru.

Ses lèvres sanguinolentes et douloureuses pendaient sur sa poitrine. Elle les retint avec son pagne. Elle se couvrit la tête en attachant son foulard à la Marie-Claire et continua à courir.

À un moment elle s'effondra.

Le soleil glissait vers le couchant.

C'était l'heure à laquelle les battements de tam-tams et les chants auraient redoublé d'ardeur car la fin approcherait.

Une clameur aurait couvert tout le village pour saluer la bravoure de cette fille qui venait d'être tatouée des lèvres, cette jeune fille qui avait fait preuve d'un tel courage, parce qu'elle était venue d'elle-même.

Hélas !

Quand elle s'était levée, la célèbre Tatoueuse l'attendait, son gros bras en l'air, sa grosse main tenant la botte d'aiguilles suspendue dans l'espace laissé vide par Mom Dioum.

A un moment elle commença à s'inquiéter et demanda à la personne qui avait accompagné Mom Dioum vers l'enclos d'aller voir ce qu'elle y faisait.

Celle-ci revint sur ses pas, la main sur la bouche.
Elle s'accroupit à côté de la grosse et lui parla à l'oreille.
La célèbre Tatoueuse déposa sa botte d'aiguilles, se leva avec lourdeur et se dirigea vers l'enclos.

Et là, à l'intérieur, elle vit la clôture écartelée et comprit que Mom Dioum avait commis l'acte qu'il ne fallait pas commettre.

Mom Dioum s'était enfuie.

Elle revint l'annoncer d'un ton lugubre à la foule et en même temps les battements de tam-tams et les chants changèrent de rythme.

Maintenant les rythmes étaient ceux destinés aux gens qui manquaient de courage, qui manquaient de dignité, les rythmes des lâches, des traîtres.

Les rythmes de la honte.

Cette honte devait poursuivre Mom Dioum pour toujours.

Seule la mort pouvait la sauver.

Elle ne méritait même pas la mort.

Elle devait être lâchée aux chiens, aux hyènes, aux cochons pour qu'ils la déchirent en morceaux en la laissant en vie le plus longtemps possible.

Ah Mom Dioum !

Si tu entendais ce que les battements des tam-tams et les chants entonnés insinuaient ?

Tu creuserais la terre jusque dans ses entrailles, jusque là où le magma en ébullition faisait tourner la planète, et tu irais t'y enfoncer jusqu'à la dissolution intégrale !

Ah Mom Dioum !

Si tu voyais la méchanceté dans le regard de la célèbre Tatoueuse, avec son gros bras, sa grosse main et ses bottes d'aiguilles !

Elle t'avait insultée avec les noms les plus vils, les plus veules, les plus terribles qu'on n'ait jamais entendus dans cette région depuis des lustres. Elle était si furieuse qu'elle haletait, transpirait, allait et venait. Elle avait dit que c'était le plus grand déshonneur de sa vie, la plus grande honte que quelqu'un lui avait infligée depuis sa naissance.

Elle avait dit qu'avec ton tatouage, elle revalorisait son travail. Car de plus en plus les jeunes filles refusaient le tatouage.

Que les jeunes filles de la ville qui avaient fait des études, qui étaient restées à la ville ne l'aient pas fait, elle pouvait le comprendre, et penserait que c'était l'évolution.

Mais que toi qui avais fui la ville et qui étais venue te réfugier au village, qui avais voulu retrouver tes origines, ton appartenance, toi qui voulais faire une autre vie, toi qui voulais appartenir à une autre société, une société qui t'aurait récupérée, avec d'autres valeurs, toi qui voulais y croire, tu n'avais pas pu supporter ce tatouage que tu avais choisi toute seule et tu t'es enfuie, par lâcheté, par manque de courage.

Tu ne pouvais pas aller jusqu'au bout alors que tu en étais aux trois quarts. Le soleil finissait déjà son parcours et tu t'étais enfuie.

Ah Mom Dioum c'était terrible !

Tout le village était effondré.

Quelques méchantes langues disaient :

– Tu crois que c'est facile d'être courageuse, ces filles de la ville sont des peureuses, des poltronnes, des lâches. Elles ne peuvent rien supporter.

Elles sont indignes.

C'est bien fait pour celle-ci.

Elle en mourra de honte et pour elle et pour sa famille et pour leurs descendants et pour toujours, on le leur rappellera.

Avec son apparence elle n'ira pas loin.

Il y avait le décret.

Elle allait être prise pour une folle et elle allait être tuée.

Ah Mom Dioum !

Qu'est-ce qui s'était passé ?

Oui, c'était terrible, ton tatouage !

Mais alors pourquoi avoir voulu le faire ?

Pourquoi avoir quitté ton village en cachette pour venir jusqu'ici et t'enfuir maintenant dans la honte pour toujours ?

C'était cela que tu appelais « te tuer pour renaître » ?

Mom Dioum était éreintée.

Elle avait marché longtemps.

Sa lèvre enflait de plus en plus.

Elle sentait son visage doublé, triplé, quadruplé, quintuplé, sextuplé, septuplé, octuplé, et de volume et de douleurs.

Elle s'effondra, inanimée et songea qu'elle allait être délivrée par la mort.

Tout d'un coup elle se réveilla en sursautant.

Elle croyait qu'elle rêvait.

Elle n'était pas morte et ses lèvres qu'elle sentait toujours enflées lui faisaient moins mal. Elle se trouvait dans une case fraîche et à son chevet un homme beau et affable.

– Ne vous inquiétez pas, vous êtes en sécurité ici.

– Vous avez trop souffert.

– Reposez-vous, je vais tout vous expliquer.

– Vous avez dormi pendant longtemps. Je vous avais administré un anti-douleur puissant et un somnifère. Pendant que vous dormiez j'ai pu soigner un peu votre blessure. Vous avez de la chance, vous alliez mourir, mangée par les hyènes dans une souffrance terrible. Bon reposez-vous maintenant, n'ayez pas peur. Je vais m'occuper de vous.

Mom Dioum avait regardé cet homme beau et affable, jeté un regard tout autour dans la case. Il y avait toutes sortes de fruits posés dans unealebasse, des viandes séchées, du lait frais. Elle bailla et se recoucha. Elle n'eut pas le temps de penser à quelque chose qu'elle s'endormit, encore engourdie par les puissants sédatifs.

Et les jours passaient.

L'homme allait et venait tout le temps. Parfois il s'absentait toute la journée et le soir quand il rentrait, il s'occupait de Mom Dioum avec tendresse. Les plaies guérissaient mais ses lèvres n'ayant pas été tatouées jusqu'à la fin allaient rester déformées. Par endroits il y avait d'énormes crevasses. On aurait dit que des chairs pendaient plus d'un côté que de l'autre. Elle était défigurée et elle le savait. Il n'y avait pas de miroir dans la maison de son hôte, mais elle se passait les doigts souvent sur ses lèvres et elle savait que le tatouage

l'avait défigurée. C'était affreux et il fallait vivre éternellement avec un foulard qui couvrait la tête comme un lépreux.

Et puis la honte, la terrible honte qui tuait.

Nul ne pouvait survivre avec une telle cicatrice.

N'importe qui à la vue d'une telle personne, saurait qu'elle s'était enfuie du lieu du tatouage des lèvres. Alors là, il n'y avait plus de place pour elle dans ce monde en plus de la laideur atroce qui accompagnait cette terrible honte.

Mom Dioum ne comprenait pas pourquoi cet homme s'intéressait tant à elle. Comme elle allait mieux elle pensa qu'elle ne devrait pas continuer à rester là et décida de lui parler, de le remercier de tout ce qu'il avait fait pour elle et de lui dire qu'elle voulait partir.

Mais partir où ?

Elle ne le savait pas.

L'homme en rentrant le soir, lui avait apporté encore des fruits sauvages qui sentaient si bon. Il avait apporté aussi du gibier déjà braisé, et de l'eau de source pure.

Quand Mom Dioum cessa de manger, il lui demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Tu ne manges pas ?

– Tu as l'air préoccupée ?

Mom Dioum répondit d'un air très gêné :

– Oh ! Je vais bien, je voulais te parler.

– J'ai trop abusé de ton accueil de ta gentillesse avec tout ce que tu as fait pour moi.

– Tu m'as sauvé la vie, tu m'as soignée, nourrie.

– Je voudrais maintenant partir.

Un voile de tristesse couvrit le visage de l'homme.

Il resta silencieux longtemps et après un long soupir, leva la tête et dit à Mom Dioum :

– Mom Dioum, ne pars pas.

– Et où vas-tu aller ainsi ?

– Tu ne peux plus retourner chez toi.

– Tu es obligée de vivre cachée, le visage recouvert jusqu'à ta mort. Partout où tu passeras tu seras poursuivie, chassée, insultée. Les gens se moqueront de toi, riront de toi.

– Reste ici, reste avec moi, je t'aime et je veux t'épouser.

Mom Dioum faillit tomber en entendant cet homme lui dire qu'il l'aimait et voulait l'épouser.

C'était la première fois de sa vie qu'un homme lui avait dit qu'il l'aimait et qu'il voulait l'épouser, à part un homme qu'elle avait sûrement connu dans une vie antérieure, un albinos, mais cette partie de sa vie elle voulait l'ensevelir à jamais.

Le pourra-t-elle ?

Elle fondit en larmes.

Quelque temps après, elle était devenue sa femme par un rituel très simple.

– Je te veux comme épouse.

– Je te veux comme époux.

Là où ils habitaient, il n'y avait pas âme qui vive. Quand Mom Dioum lui avait demandé s'il y avait des voisins aux alentours, il lui avait répondu qu'il n'y en avait pas. Il avait préféré habiter un peu en dehors d'un village qui se trouvait à quelques lieues de là.

Mom Dioum ne se posa plus de questions. Elle avait un homme, un mari, qui s'occupait bien d'elle. Elle ne pouvait imaginer qu'elle connaîtrait un tel sort, après le drame de son tatouage.

Et qui allait la trouver ici ?

Quand l'homme partait, Mom Dioum pensait à son village.

Ah ! Dieu que tout ceci semblait lointain et proche.

Qu'avaient pensé ses parents ?

Qu'avait pensé Fatou Ngouye ?

Fatou Ngouye, si tu me voyais aujourd'hui !

Je suis méconnaissable.

Je suis devenue un monstre.

Je ne peux plus jamais revenir au village.

Je ne sais pas où nous nous reverrons, si nous allons nous revoir.

Peut-être dans l'au-delà ?

Fatou Ngouye si tu voyais l'homme qui m'a sauvé la vie, qui m'a soignée, l'homme qui m'a épousée !

Tu n'en reviendrais pas.

Il est beau, gentil, affable, intelligent, tout ce que je ne pouvais imaginer après ce que j'avais connu à la ville, cette ville que j'étais obligée de fuir afin de revenir au village.

Maintenant je voudrais te dire pourquoi je voulais mourir pour renaître.

Je voulais faire le tatouage des lèvres pour appartenir à ma société, pour appartenir au village, pour retourner et faire partie du village.

Je croyais qu'avec le tatouage des lèvres j'aurais réintégré mon milieu car la ville m'avait déçue et je voulais par le tatouage de mes lèvres effacer de ma mémoire toutes les horreurs que j'y avais connues.

Tu ne peux pas imaginer comment la ville était devenue terrible.

Avec la déperdition des valeurs traditionnelles, le chômage, l'appauvrissement des populations, le désespoir des jeunes, la misère grandissante, et la corruption, la pieuvre qui était en train de détruire nos pays avec la complicité de nos dirigeants. Fatou Ngouye, c'est bien que tu ne sois pas tentée, à moins que tu aies de la chance comme certains à la ville qui ont pu s'en sortir et comment et à quel prix. Tu seras obligée quelque part de rentrer dans un jeu, dans un système, si tu veux t'en sortir. Enfin ne parlons pas de tout cela, je crois que tu as bien fait ton choix. La seule chose qui m'attriste c'est que je ne sais pas si je te reverrai jamais dans cette vie, si jamais je reverrai mes parents, si jamais je reverrai tous ces gens à qui je voulais ressembler.

Ah Dieu ! Que la vie réservait des surprises parfois terribles.

La vie en fait, Fatou Ngouye, nous croyons qu'elle fonctionne selon des normes, comme le lever et le coucher du soleil, comme le mois lunaire, comme les étoiles qui brillent dans le ciel. Pour les êtres humains la vie ne fonctionne pas comme cela. La vie fonctionne dans un désordre épouvantable où nous ne sommes que des dés jetés au hasard. Pourvu que nous tombions sur une case qui nous convienne, qui nous arrange.

Mais aucune case ne convient à quelqu'un qui ne l'a pas choisie.

Choisir !

Voilà la grande question.

Ah ! Fatou Ngouye, ma chère amie, je pense souvent à toi. J'aurais tant aimé que tu connaisses mon mari et que tu voies comme il est beau. – Je ne sais pas comment il peut m'aimer et m'épouser, moi qui suis devenue un monstre avec mon tatouage raté.

Mais Fatou Ngouye, tout ce que je te raconte là, c'est ce que j'aurais aimé te raconter, mais mon histoire, ma vraie histoire, ce qui m'avait fait revenir brutalement au village, ce qui m'avait fait quitter le village après que je t'ai dit que je voulais me « tuer pour renaître », ce n'était pas cela. Ma vraie histoire, je ne peux pas te la raconter.

Contente-toi de ce que j'aurais pu ou voulu te raconter.

Mon histoire je ne peux la raconter à personne.

Pardonne-moi.

Et le temps passait.

Les après-midi, elle s'asseyait sous un tamarinier au feuillage touffu et frais. En chantonnant de vieilles chansons de son enfance avec nostalgie, elle décorait ses ustensiles de cuisine en calebasse en y inscrivant des formes avec un petit caillou. Elle passait presque tous ses après-midi sous ce tamarinier. Son ombrage était si frais. Elle y faisait même parfois la sieste. Un après-midi alors qu'elle avait ses jambes croisées devant elle, absorbée par la décoration d'une calebasse, elle ne vit pas une vieille dame s'approcher. Quand elle sentit une présence froide devant elle, elle leva les yeux et faillit crier quand la vieille dame lui dit avec douceur :

– Ma fille, n'aie pas peur, je ne te veux aucun mal. Ecoute-moi.

– D'où sortez-vous ? cria presque Mom Dioum.

– Oui je sais que tu n'as jamais vu personne ici depuis que tu es ici.

– Je sais aussi qu'il n'y a personne par ici.

– Tu es seule ici, poursuivit avec douceur la vieille personne.

– Je suis ici avec mon mari. Il est parti dans la forêt et il va rentrer ce soir, précisa Mom Dioum, toujours sur ses gardes.

– Je te dis ma fille que tu es seule ici, insista la vieille femme.

– Que voulez-vous dire ? dit Mom se relevant :

– Mon mari m’a dit qu’il y avait des gens qui habitaient non loin d’ici.

– Écoute-moi, je ne te veux que du bien, l’homme qui t’a épousée n’est pas un être humain. C’est une bête sauvage qui se déguise en être humain. Tous les jours il va dans la forêt, redevient une bête sauvage et en rentrant, il se déguise à nouveau en être humain. Un jour, il va piquer une crise et il va te manger. Je le connais, moi non plus je ne suis pas un être humain. J’habite dans ce tamarinier sous lequel tu es assise et je sais qu’aujourd’hui il va te manger.

Donc il faut fuir vite.

Je vais t’aider.

Voilà, quand il va rentrer il va te chercher. Je vais donner ton nom à chaque feuille de ce tamarinier et il y en a beaucoup comme tu peux le constater. Quand il va t’appeler, une feuille du tamarinier va lui répondre et ainsi de suite. Quand il va se rendre compte que c’est un tour qu’on lui a joué, il va être furieux et il va aller à ta poursuite.

Mom Dioum avait les yeux écarquillés de stupeur et de peur. Elle restait bouche bée et ses lèvres déformées ressemblaient à une bavette tombant sur sa poitrine.

– Mon Dieu ! Il va m’attraper et me manger ? dit-elle.

– Non, attends, j’ai prévu aussi quelque chose pour toi. Voilà ces cailloux, il y en a trois. Cours le plus vite possible pour gagner de l’avance sur lui. Mais dès que tu l’apercevras au loin, il va soulever de la poussière sur son passage, jette un caillou, il y aura un grand feu. Avant qu’il ne l’éteigne, tu seras encore loin. Cours encore, et dès que tu l’apercevras à nouveau, jette encore le deuxième caillou et il y aura un océan entre vous, avant qu’il ne le traverse tu seras déjà loin. Cours encore plus vite et dès que tu l’apercevras à nouveau jette ce dernier caillou.

Un cheval tout blanc va descendre du ciel.

Monte sur le cheval et il va te laisser dans un village et là il ne pourra plus t’atteindre.

Dans ce village maintenant, tu choisiras.

Au revoir mon enfant, fais vite il ne va pas tarder à rentrer et il rentre bredouille, moi je vais disparaître, je suis une invisible, je vis dans ce tamarinier avec ma famille.

Adieu.

Et subitement, la vieille disparut.

Mom Dioum mit du temps pour réaliser ce qui était arrivé et puis elle se rendit compte qu'elle perdait du temps. Elle n'avait pas de bagages à part son pagne qu'elle avait avec elle la nuit où elle avait quitté son village pour aller vers la célèbre Tatoueuse aux gros bras, pour le tatouage majeur des lèvres. Le nœud contenant l'argent, était toujours en place. Elle s'empara de son pagne y attacha les trois cailloux remis par la vieille femme et s'enfuit.

Elle courait, courait, courait...

Droit devant elle.

Elle ne se retourna pas une seule fois.

Elle courait, courait, courait...

Sa lèvre inférieure déformée battait sa poitrine au rythme de ses pas de course.

Elle haletait, soufflait, avait la gorge desséchée.

Pendant ce temps son mari, l'homme beau et affable, était rentré.

La maison dans la forêt était propre et calme.

La porte de la case était fermée et cela l'avait intrigué. Il avait commencé à appeler Mom Dioum :

- Mom ? Mom Dioum ?

- Oui, répondit une feuille du tamarinier.

- Mom Dioum ?

- Oui, répondit une autre feuille.

- Mom Dioum ?

- Oui, répondit une autre feuille.

Il tournait en rond, car à chaque fois il entendait une voix répondre, mais il ne voyait personne, Il alla dans tous les coins et continuait d'appeler Mom Dioum. Les feuilles du tamarinier où la vieille femme avait inscrit le nom de Mom Dioum continuaient à répondre.

Il devenait de plus en plus furieux et de plus en plus sauvage. Au fur et à mesure que sa furie montait il se transformait en véritable bête sauvage qu'il était réellement. Il était poilu, velu, avec une tête de lion, un corps de monstre avec plus de dix pattes arrière et avant. Ses crocs ressemblaient à des sabres pointus. Il avait une longue queue qui battait l'air dans tous les sens.

Cyclope à côté de lui ressemblerait à un enfant de chœur.

Il aurait même fui.

Il était affreux et de sa bouche-gueule, sortaient des flammes terrifiantes. Ce qui lui servait d'yeux sortait presque de sa tête et vrillait dans tous les sens.

C'était terrible.

Il lança un cri qui fit trembler le ciel et tout d'un coup il s'élança à la poursuite de Mom Dioum. Car il venait de comprendre que c'étaient les feuilles du tamarinier qui lui répondaient.

Ce n'était pas Mom Dioum.

Mom Dioum était partie.

Il était rentré bredouille, avait envie de chair humaine et s'apprêtait à la manger pour son repas de ce soir. Il l'avait bien engraisée et rien qu'à l'idée de croquer d'abord sa lèvre pendante, il jouissait d'avance.

Mom Dioum avait disparu.

Pourquoi était-elle partie ?

Sûrement les invisibles lui avaient parlé et l'avaient avertie.

Ces invisibles de malheur, les seuls adversaires qui pouvaient lui tenir tête.

Eux seuls pouvaient déjouer ses manèges et stratagèmes.

Les horribles invisibles !

Il aimerait les broyer, les tuer, les écraser.

Les horribles invisibles !

Il bavait de fureur.

Il scruta l'horizon mais n'aperçut aucune trace de Mom Dioum. Celle-ci avait pris une bonne avance.

Il courait lui aussi traversant l'espace comme un supersonique. Mais Mom Dioum était loin. Il volait, courait, écartelait les forêts comme une botte de paille. Il enjambait les fleuves et les

rivières à vive allure. Il déchirait l'air comme un éclair. Au loin il aperçut la forme frêle de Mom Dioum et ricana :

– Ha ! Ha ! Je vais t'attraper et ce sera ta fête, tu verras. Je vais te croquer en steak tartare, toute crue, avec du piment de Centrafrique, du jansang du Cameroun, du poivre de Cayenne, de la moutarde du Bénin, des chenilles du Congo, du soubmala du Burkina Faso, du gingembre de Côte d'Ivoire.

Hum ! Je me régale déjà.

Il émit un cri rauque et comme si Mom Dioum l'avait entendu, sans se retourner, elle jeta par-dessus ses épaules le premier caillou.

Un feu énorme embrasa tout le paysage.

Le monstre freina, surpris.

D'où venait ce feu terrible, ce feu rouge flamboyant si chaud ?

Quel terrible brasier !

Comment l'éteindre ?

Et Mom Dioum courait toujours à en perdre son haleine.

Elle avait si soif, sa gorge était sèche, mais comme mue par elle ne savait quoi, elle courait comme soulevée par une main invisible. C'était sûr que la vieille sous le tamarinier y était pour quelque chose.

Elle courait, courait, courait...

Le monstre réussit à éteindre le feu en soufflant dessus avec ses grosses narines. C'était comme s'il avait des pompes à air dans son nez et il crachait sur le feu comme un dragon déchaîné. Et dès qu'il put le traverser, il s'élança à nouveau à la poursuite de Mom Dioum. Là, sa rage avait doublé, triplé, quadruplé, quintuplé, sextuplé, septuplé, octuplé.

Il bavait, ahanait, hurlait, hennissait, braillait.

Il s'élança à nouveau comme s'il s'envolait.

Mom Dioum courait toujours. Elle savait qu'elle était transportée par la vieille invisible. D'elle-même elle ne pourrait jamais courir ainsi. À un moment le monstre l'aperçut et se dit :

– Ma chère je t'aurai bientôt, je vais te griller sur des braises ardentes. Je vais te croquer entièrement, morceau par morceau.

Ah ! Ah ! Tu verras, comme je sais me venger, je vais te manger comme tu ne peux jamais imaginer qu'on puisse manger quelqu'un.

Ah !

Mom Dioum prit le deuxième caillou et le jeta de toutes ses forces derrière elle sans se retourner. Un océan qui dépassait les océans que Dieu Avait déjà Créés pour nous, sur cette planète, s'étala du coucher au lever du soleil. Un énorme océan qui rugissait avec des déferlantes atteignant les étages d'Amérique. L'énorme monstre freina dans sa course folle. Il observa cette masse d'eau en se demandant comment il allait faire.

– Bon je vais essayer de traverser cet océan.

Cela va me prendre beaucoup de temps et cette maudite fille sera déjà loin.

Je vais déployer mes nageoires dorsales et latérales, celles qui mesurent plus de dix mètres de largeur et quinze mètres de longueur. Aussitôt le monstre se mit à nager.

Il nagea, nagea, nagea, longtemps.

Mom Dioum courait toujours.

Là elle commençait à se sentir un peu plus rassurée. L'immense monstre mettrait du temps à la rattraper. Juste en ce moment elle sentit comme des gouttes d'eau sur elle. Elle osa se retourner et aperçut non loin une énorme masse qui soulevait des trombes d'eau montant vers le ciel. Elle accéléra sa course, mue par une force invisible.

Plus vite, plus vite, plus vite.

Quand elle sentit que le monstre n'était plus très loin et qu'en une enjambée il pouvait l'atteindre, elle jeta le troisième et dernier caillou. Un cheval tout blanc, beau comme on peut s'imaginer le cheval « Al Bourakh », se présenta devant elle en sautillant sur des sabots d'argent.

Il s'accroupit et Mom Dioum l'enfourcha.

Comme l'éclair, le cheval blanc s'élança et disparut dans l'azur. Le monstre qui pensait que cette fois-ci, il allait attraper Mom Dioum et l'avaler d'une seule bouchée comme il voulait maintenant le faire, s'arrêta en apercevant le cheval monter vers le

ciel. Il sut qu'il ne pourrait plus jamais attraper Mom Dioum. Ce cheval était plus rapide que l'éclair. Le monstre savait que le cheval blanc ne laisserait Mom Dioum que dans un village et pour le monstre, sa folle poursuite ne pouvait le mener dans ce village, car son pire ennemi s'y trouvait et dès qu'il le verrait il le tuerait, car lui seul pouvait le tuer.

C'était un serpent à trois têtes, totem dudit village.

Il ne pouvait pas lui échapper.

Ce serpent, c'est le Ninki Nanka.

S'il te voit, tu es mort.

Si tu le vois, tu es mort.

Comment lui échapper ?

Et le Ninki Nanka le cherchait, parce qu'il avait tué et mangé un enfant du village quelques années auparavant.

Il s'arrêta, gratta la terre de toutes ses griffes, de tous ses crocs, se roula dans la poussière.

Il rugissait, hurlait, s'arrachait des crocs, des écailles, des plumes. Tout alentour baignait dans une étrange atmosphère.

Il ne savait plus que faire.

Il ne pouvait même pas se tuer.

Il était devenu si énorme qu'il ne savait par quel bout se prendre et il ne pourrait plus redevenir un être humain.

Il avait épuisé toutes ses magies pour attraper la jeune fille.

Le pauvre monstre était ainsi condamné à tourner autour de la planète comme un satellite, pour l'éternité, s'il ne voulait pas voir le Ninki Nanka ou être vu par lui.

Mom Dioum fut déposée dans un village endormi et avant qu'elle ne se tourne vers le cheval tout blanc pour dire ou faire quelque chose celui-ci avait disparu.

Elle aperçut un point tout blanc là-haut dans le ciel qui s'évanouissait.

Mom Dioum pensa à la vieille personne et se dit que dans cette vie, il fallait prêter attention à tout.

Où était la vérité ?

Qui détenait la vérité ?

Qui savait ?

Qui détenait la connaissance ?

Tout était possible.

Dieu A Dit :

« Là où votre imagination va, Je l'ai Dépassée. »

Gloire à Dieu !

Le village où Mom Dioum avait été déposée était toujours endormi.

Il y régnait un calme indicible. Il y avait plusieurs cases, des rues sablonneuses, bien tracées et propres. Elle avait marché dans le village et n'avait rencontré personne.

Parfois elle percevait le frémissement et le souffle d'animaux domestiques qui rêvaient.

Elle s'assit sous l'arbre qui était sûrement l'arbre principal du village. Tout était déblayé autour et les traces des pas des gens se devinaient. Mom Dioum s'assit sur un gros tronc d'arbre couché où s'asseyaient en général les plus âgés d'un village pendant la journée. Les jeunes gens, la nuit, s'y installaient pour taquiner leurs dulcinées.

Mom Dioum se demandait ce qu'elle allait maintenant faire.

Les gens du village allaient se réveiller et la verraient.

Ils allaient se demander qui elle était.

Ils verraient qu'elle avait fui le tatouage, par sa lèvre déformée et pendante avec des crevasses partout.

Qu'allait-elle faire ?

Maintenant qu'elle était guérie, qu'allait-elle devenir ?

La vieille personne lui avait dit :

– Le cheval va te déposer dans un village, et là, tu verras, tu choisiras.

Choisir quoi ?

Le jour n'était plus loin.

Des lueurs apparurent à l'horizon.

Il fallait qu'elle se décide.

Que faire ?

Les gens allaient bientôt la découvrir. Elle avait toujours son pagne et elle portait toujours la même tenue.

Soudain une voix la fit sursauter.

C'était un homme sans âge qui se tenait derrière l'arbre principal :

– Hé ! Qu'est-ce que tu veux ?

Et l'homme sans âge disparut vers les cases.

– Nous avons une étrangère, nous avons une étrangère.

Il courait partout et tout autour les portes des cases commencent à s'ouvrir.

– Qu'est-ce qu'il raconte encore ce fou ? questionnèrent certains.

– Ne criez pas trop fort, il ne faut pas s'amuser avec ce mot ici. Heureusement que les agents recenseurs des fous ne sont pas ici d'une façon régulière.

– Et pourquoi ?

– Dès que nous en attrapons un nous le faisons disparaître.

Ni vu.

Ni connu.

Chut !

Les enfants se levèrent les premiers et recouverts des pagnes de leurs mères, coururent vers l'arbre principal.

Mom Dioum était là assise, la lèvre pendante, le visage crevasé, la tête baissée.

En chœur les enfants crièrent :

– Une folle, une folle !

Les enfants avaient fait un cercle autour de « la folle ».

Mom Dioum avait peur mais resta calme.

Des grandes personnes arrivèrent, éloignèrent les enfants et s'approchèrent de Mom Dioum.

L'une des grandes personnes dit :

– Elle fait pitié !

– Celle-là, on dirait qu'elle est passée par de grandes péripéties et de grandes souffrances.

– Donnez-lui quelque chose à manger.

Une autre voix dit :

– Ne vous approchez pas trop d'elle, nous ne savons pas à qui nous avons affaire. Il faut s'attendre à tout.

– Si jamais elle était une vraie folle, elle pourrait se révéler d'une violence inouïe et faire mal.

– Il faut faire attention à une vraie folle.

Une autre voix en écho :

– Nous ne savons rien d'elle en plus, nous ne savons pas d'où elle vient, ni qui elle est. Nous nous réveillons un matin et voilà, nous avons une étrangère, faites quand même attention.

– Et il y a le décret dont on parle tant à la radio. Si l'agent recenseur la voit, elle va être tuée. Si elle n'est pas folle, nous serons responsables de sa mort.

Une autre voix dit :

– Le décret parle des fous qui raisonnent et de fous qui ne raisonnent pas, alors que cette personne a l'air d'être une vraie folle. Le décret n'a pas parlé des vrais fous.

Une autre voix dit :

– Tu connais la différence, toi ?

– Bien sûr, un fou qui raisonne, ce n'est pas un vrai fou et un fou qui ne raisonne pas n'est pas un vrai fou non plus, expliqua une autre voix.

– Attendons Gör, lui qui est spécialiste de la folie il nous en dira un peu plus, pour le moment fichez-lui la paix, allez les enfants, éloignez-vous d'elle.

Mom Dioum était restée seule sous l'arbre.

Les enfants s'étaient éloignés d'elle, mais n'étaient pas partis. Quand Gör arriva avec quelques autres, il s'approcha de Mom Dioum, la regarda, la salua.

Mom Dioum ne lui avait pas répondu.

Elle avait la tête baissée et sa lèvre pendait encore plus sur sa poitrine. Gör continua à l'observer et dit en se levant :

– Son cas me paraît étrange.

– On ne dirait pas qu'elle soit atteinte d'une quelconque maladie mentale.

Par contre je vois une grande souffrance en elle.

Une souffrance physique.

Cela se voit.

Regardez sa lèvre.

Une souffrance mentale aussi.

Ce qui m'intrigue, c'est sa lèvre.

Comment est-ce arrivé ?

Peut-être a-t-elle été attaquée par des animaux sauvages ?

En tout cas, elle n'a plus tous ses sens, même si elle les a, elle ne pourra plus s'en servir.

Elle est condamnée.

Elle doit choisir.

Les paroles de Gör avaient résonné dans les oreilles de Mom Dioum comme une sentence.

Tout ce qu'elle avait retenu, c'était :

- Elle doit choisir.

Elle se rappela les paroles de la vieille femme invisible :

- Et dans ce village, tu choisiras.

Choisir.

Choisir quoi ?

Elle se posa la question à plusieurs reprises en son for intérieur.

Elle réalisa encore une fois qu'elle ne pouvait plus jamais retourner dans son village, qu'elle ne pouvait plus jamais retourner à la ville. C'était même pire que cela, elle ne pourra plus aller nulle part.

Ce qui lui était arrivé était terrible.

Avec ce tatouage raté, elle n'avait plus le choix.

Mais pourquoi lui parlait-on de choisir ?

C'est là qu'elle comprit qu'elle ne pourra plus vivre comme les autres.

Mais cela elle le savait depuis.

Avant de revenir au village.

Avant de parler à son amie Fatou Ngouye de sa décision de se tuer pour renaître.

Avant d'aller subir le tatouage des lèvres.

Elle savait qu'elle ne pourrait plus jamais vivre comme les autres.

Tout cela était en rapport avec son histoire, sa vraie histoire, dont elle ne voulait parler à personne.

Donc elle devait mourir.

Ou alors, et là c'était clair en elle, choisir la folie.

Mais comment faire avec le décret ?

Elle n'avait plus que ce choix à faire pourtant.

La folie.

C'était incroyable.

Elle savait qu'elle n'était pas folle.

Et là, elle savait qu'elle était considérée comme folle, qu'elle avait l'apparence d'une folle. Elle serait considérée comme folle, partout. Donc il n'y avait plus de résistance.

Elle était obligée d'accepter sa folie.

Elle allait vivre avec la folie.

Ou bien était-elle réellement folle ?

La nuance allait la sauver et nous sauver.

Le décret parlait des fous qui raisonnaient et des fous qui ne raisonnaient pas.

Le décret n'avait pas parlé des vrais fous.

Donc Mom Dioum avait fait son choix :

La vraie folie.

Les gens lui apportèrent de l'eau, un peu de nourriture, du riz cuit avec des haricots, du « atassi ».

Elle était encore habillée. De cette tenue qu'elle portait depuis qu'elle avait quitté son village, avec son pagne dont un des bouts renfermait l'argent qu'elle possédait.

L'argent avec lequel elle devait en partie payer la grosse Tatoueuse.

Et le reste de l'argent, elle l'aurait jeté tout autour d'elle quand, après avoir fini le tatouage, elle se serait mise à danser en tournoyant pour montrer aux autres que cela ne faisait pas mal, qu'elle pouvait même danser, qu'elle était contente.

Ah Dieu !

Tout cela pour en arriver à quoi ?

Etait-ce ainsi que le monde fonctionnait ?

Le monde ne pouvait-il pas fonctionner au rythme des pluies, des saisons, au rythme du vent ?

Mom Dioum la vraie folle but beaucoup d'eau.

Elle avait si soif.

Comment pouvait-elle leur raconter tout ce qui lui était arrivé et qui était vrai en plus ?

Qui allait la croire ?

N'était-elle pas une folle, une vraie folle ?

Gör le spécialiste de la folie avait dit qu'elle ne pouvait plus jouir de ses sens.

Que pouvait-elle expliquer, justifier ?

Rien.

Condamnée.

Tiens si elle leur disait qu'elle avait une maîtrise en Sciences Économiques.

Tiens, si elle leur racontait sa vraie histoire, celle qu'elle ne pouvait raconter à personne, même pas à son amie Fatou Ngouye, même pas à Dieu, même pas à elle-même.

Car ici personne ne la connaissait. Elle s'était retrouvée dans ce village déposée par un cheval blanc et la vieille sous le tamarinier lui avait dit que dans ce village elle devait choisir. Mais ne pouvait-elle pas après le choix raconter son histoire ? Elle voulut rire, mais se sentait gênée par sa lèvre déformée et puis les gens étaient là, en train de la regarder. Les enfants s'approchaient d'elle en voulant qu'elle se lève et leur coute après.

Ah Mom Dioum !

Mom Dioum la vraie folle !

Vers le milieu de l'après-midi quand les enfants étaient sollicités pour effectuer des travaux dans les champs, Mom Dioum connut un peu du répit. Elle mangea un peu, s'étala sur le tronc et s'endormit.

Elle était épuisée.

Elle se réveilla à nouveau, dérangée par les enfants qui étaient revenus. Ils avaient envie à nouveau de la taquiner. Ils lui passaient sur la plante des pieds des bouts de tiges de mil, ce qui la chatouillait. Elle s'était réveillée, se rappela qu'ici elle était une folle. Elle chassa les enfants de la main, se releva et s'assit sur son séant. Les enfants lui tiraient la langue, certains même commençaient à lui jeter des petits cailloux. Elle aussi commença à s'énerver et quand elle se dirigea vers eux menaçante, les enfants se sauvèrent en criant :

— Oh ! La vraie folle nous poursuit, la vraie folle nous poursuit.

— Oh ! La vraie folle.

Mom Dioum s'assit sur le tronc d'arbre poli par le temps et se mit à pleurer.

Ce n'était même pas facile d'être un vrai fou, se dit-elle et elle continuait à pleurer.

Une grande personne arriva et regarda Mom Dioum avec tristesse :

– N'est-ce pas malheureux ?

– Avoir mis au monde une si jolie fille, car cela se voit qu'elle a dû être une jolie fille, qui devient une vraie folle ?

– Que Dieu nous Assiste et nous Donne une bonne fin.

Amen.

Mom Dioum se leva et chercha son pagne derrière l'arbre, sous le tronc d'arbre, partout en vain. Les enfants avaient profité de son sommeil pour lui prendre son pagne. Quand de loin, ils virent Mom Dioum chercher partout, celui qui avait pris le pagne la héla :

– Hé ! Vraie folle, tu veux ton pagne, viens le chercher.

– Hé ! Vraie folle, tu veux ton pagne, viens le chercher.

Là, Mom Dioum avait oublié sa folie, fût-elle vraie, ou pas. Elle retrouva sa détermination et un peu de sa fougue d'antan, se leva et se dirigea d'un pas sûr vers les enfants. Soudain ceux-ci sachant que chez tout fou vrai ou faux, il y avait des lueurs de raison, jetèrent son pagne par terre et détalèrent.

Mom Dioum ramassa son pagne. Ce pagne qui était le seul lien avec son village, avec sa vie, représentait désormais pour elle tout ce qu'il y avait de plus précieux. Son pagne, elle ne voulait plus jamais s'en séparer. Jamais. S'en séparer signifierait beaucoup de choses et des choses irréversibles, définitives.

Elle le serra contre elle, le regarda, s'en couvrit la tête et partit.

Elle venait de faire le choix.

Elle était partie droit devant elle sans se soucier de sa destination. Désormais elle n'avait plus d'autre but précis.

Elle avait marché longtemps.

Fatiguée elle s'était arrêtée sous un gros arbre, un fromager géant et là, lovée dans ses grosses racines qui lui offraient une encoignure confortable, elle s'endormit.

Engourdie par un profond sommeil, Mom Dioum rêvait.

Mom Dioum rêvait que très loin de là où elle se trouvait, par un après-midi lumineux Yaw, un jeune homme, se promenait dans les collines de son merveilleux village, en pays Vassari.

Il faisait très beau.

C'était le milieu de la saison de l'hivernage.

Tout était vert et tout était en train de mûrir.

L'arachide, le mil, le maïs.

Les collines étaient fraîches et donnaient envie de s'y étaler comme sur des courbes de femmes.

Le ciel était dégagé et faisait rêver toutes sortes d'oiseaux qui voltigeaient dans tous les sens, heureux.

Une brise agréable caressait les feuilles des arbres.

Par ces moments les angoisses des êtres humains étaient ensevelies.

Chacun avait envie de vivre.

Chacun faisait des projets.

Chacun rendait gloire à Dieu et Le remerciait de tous les bienfaits dont Il le Comblait.

Les éternelles plaintes s'évanouissaient comme par enchantement.

– Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu, la mort est préférable à la vie que je mène, je vais disparaître au moins, j'en ai assez, je suis maudit, je ne m'en sors pas.

Toute cette phraséologie de la dépression, du désespoir, de la lassitude, était recluse au fond de la conscience ou avait été déblayée par la luminosité de ce merveilleux après-midi en pays Vassari.

Yaw le beau jeune homme traînait avec bonheur sur la colline.

Il allait et venait, levait souvent la tête pour contempler ce ciel bleu, merveilleux, au-dessus de sa tête.

Il pensa soudain à Lalla, sa promise et sourit avec tendresse.

Lalla était la plus jolie fille du village.

Il sourit et rit tout seul.

Non elle était donc l'une des plus jolies.

Son amour pour cette jeune fille qu'il allait épouser l'année prochaine, presque un an jour pour jour de ce merveilleux après-midi, lui tournait presque la tête.

Il faillit se mettre à chanter, mais se retint.

Il avait l'impression qu'il avait entendu un bruit qui s'approchait, comme un bruit de pas.

Il était là à se demander ce que cela pouvait être quand le bruit de pas se fit plus proche.

Il se précipita derrière un petit monticule.

Le bruit de pas était si proche qu'il avait l'impression d'entendre le souffle des gens.

Il retint son souffle.

Un groupe d'hommes s'arrêta à quelques mètres du petit monticule où il se cachait et l'un d'eux commença à parler :

— Nous voilà à nouveau à la veille de la journée consacrée au culte des ancêtres. Nous avons bien répété les différentes étapes de cette cérémonie. Il faut veiller à ne commettre aucune faute durant la manifestation. La journée va être longue certes, mais ce culte des ancêtres est tout ce qui nous reste de notre culture. Nous avons tout perdu ou tout sacrifié au nom de l'unité de ce pays dont on nous disait que nous faisons partie.

Et voilà le résultat.

Nous ne sommes pas inclus dans les programmes de développement. Nous sommes oubliés, relégués dans le fond des priorités.

Ils n'ont besoin de nous que quand les élections arrivent, pour gonfler les voix.

À ces moments, nous devenons tout d'un coup partie intégrante de ce pays, par décret, pays dont nous ne savons même pas où se trouve la capitale.

Nous devons tout faire pour nous accrocher à ce culte des ancêtres, sinon nous n'existerons plus en tant que peuple, et nous disparaîtrons à jamais.

Nous avons besoin de notre culture pour notre indépendance, car nous aurons l'indépendance bientôt, ce sera avec notre culture que nous allons nous développer.

Les autres approuvèrent avec des intonations de voix, surgies de la nuit des temps.

Yaw qui se trouvait toujours derrière son petit monticule n'entendait pas bien ce qui se disait. Il osa avancer la tête pour voir s'il pouvait apercevoir les personnes qui parlaient sans se faire remarquer.

– Bon nous allons revêtir les tenues de la cérémonie pour une dernière répétition et notre sage qui est avec nous va faire les dernières invocations aux ancêtres pour leur bénédiction.

Le groupe se dispersa dans des encoignures secrètes en bas de la colline où ils se trouvaient. Ils en ressortirent avec des tenues bigarrées, en paille, en tissu rouge, en raphia teint à la cola, serties de cauris blanches avec des amulettes de toutes les couleurs. Ils tenaient des masques énormes surmontés de figures géométriques pouvant recouvrir tout le visage, ainsi que des pantalons longs et des chaussures en paille et tissu, sur lesquelles étaient accrochées des clochettes.

Yaw avait pu trouver une position qui lui permettait de voir assez bien.

Il faillit émettre un cri quand il vit ce qu'il vit.

Des gens du village qu'il connaissait depuis si longtemps.

– Mais que faisaient-ils là ?

– Mais qu'est-ce qui se passait ?

– Mais que faisaient-ils là, ces gens ?

– Mais pourquoi parlaient-ils de la cérémonie du culte des ancêtres que tout le monde attendait avec impatience au village et qui avait lieu une fois tous les ans ?

– Mais, mais...

L'un des membres du groupe s'arrêta comme s'il avait entendu un bruit mais il fut aussitôt rassuré par un autre :

– Ici, personne ne peut arriver. C'est un endroit secret choisi

par les sages et tout le village sait que personne ne doit jamais venir ici. Car c'est une zone sacrée interdite aux êtres humains. C'est la demeure des ancêtres, des esprits et quiconque braverait l'interdiction pourrait le payer de sa vie. Enfin c'est cela qu'il faut faire croire aux autres. Nous ne pouvons pas dire la vérité à notre peuple, même pas à nous-mêmes.

– Nous cherchons la survie de notre peuple.

– Nous voulons l'indépendance.

– De toutes les façons si quelqu'un nous surprend on le tue et personne n'en saura rien.

– Nous avons tous les droits.

– Nous sommes les représentants des ancêtres.

– Nous sommes les ancêtres.

Yaw faillit s'évanouir.

Ce n'était pas possible.

Pour l'instant il voulait sauver sa vie.

Il fallait qu'il fasse tout pour ne pas se faire remarquer.

Il fallait qu'il quitte cet endroit sain et sauf.

Mais comment faire ?

Il fallait donc attendre qu'ils finissent ce qu'ils avaient à faire et qu'ils s'en aillent.

Mon Dieu !

Et si l'envie d'éternuer le prenait ou l'envie de tousser ou d'uriner.

Mais pour ce dernier, ce n'était pas grave, il pourrait le faire dans son pantalon.

Il tremblait de tout son corps.

Les autres avaient enfilé les tenues et là, Yaw vit tous les ancêtres qui chaque année défilaient dans le village et s'adonnaient à tous les rituels en compagnie des vieux sages et chacun formulait des vœux et les priaient de les exaucer dans l'au-delà où ils habitaient.

À un moment Yaw faillit crier.

Des jeunes enfants âgés entre dix et onze ans, des enfants du village dont Yaw reconnaissait quelques visages étaient conduits par un autre membre du groupe.

Ils avaient les mains liées dans le dos et étaient torse nu.

L'un des membres du groupe leur parla ainsi :

– Vous savez pourquoi vous êtes là.

Vos parents sont fiers que vous soyez les compagnons des ancêtres dans le monde où ils vivent et où ils ont besoin de compagnie.

Vous êtes sélectionnés parmi les meilleurs enfants du village.

Vous êtes l'élite, vous êtes exceptionnels.

Vos parents sont fiers.

Combien de parents aimeraient avoir leurs enfants ici aujourd'hui. Combien de parents n'étaient-ils pas en train de faire des vœux pour qu'à la prochaine cérémonie leurs enfants soient choisis pour être les compagnons des ancêtres dans le monde où ils vivaient.

Pendant qu'il leur parlait, il sortit une fiole d'une poche comme par magie et leur en fit boire à chacun.

– C'est cet élixir qui va vous faire voyager dans le monde des ancêtres où vous vivrez désormais avec eux.

– Vous avez de la chance.

Un à un, les enfants avalèrent le liquide verdâtre et un à un ils s'écroulèrent inanimés.

Les personnages enlevèrent leurs tenues bariolées et sortirent des poignards bien effilés.

Yaw, abasourdi, était au bord de la syncope totale.

Ils prirent les enfants un par un et les égorgèrent.

Le sang giclait avec furie.

Un sang chaud, bouillant, bouillonnant.

Un sang rouge.

Yaw n'en pouvait plus et il haletait presque.

Il suffoquait.

Ils firent plus que les égorger.

Ils les décapitèrent ensuite et mirent les têtes dans un sac.

Les corps mutilés des jeunes enfants furent enterrés là sur la colline où tout avait été préparé.

Le sac de têtes fut attaché et mis de côté.

– Le Timonier sera satisfait. Avec ces têtes qu'il nous demande, il va être l'homme le plus puissant de la planète. Il va être l'homme le plus riche du monde.

- Et nous, nous aurons l'indépendance, enfin l'indépendance.
- Les enfants de ce village auront servi à acheter notre liberté et de là notre dignité.
- Le vieux sage avait tout négocié avec les représentants que le Timonier avait envoyés.
- Ah ! Dieu ! Enfin l'indépendance.
- C'est la dernière cérémonie avec les têtes d'enfants. Voilà cinq années que nous sacrifions nos enfants pour l'indépendance.
- Maintenant elle est à portée de mains.
- Faites vite.

- Le vieux sage va venir chercher le sac et quelqu'un va aller tout déposer sur le bateau qui attend là-bas sur le fleuve.

- Il faut tout ranger, tout nettoyer.

- De toutes les façons il n'y a aucun risque.

Le temps qui s'écoula n'avait plus compté pour Yaw.

Quand il sortit de sa torpeur en pleine nuit, il se rendit compte qu'il était tout seul.

Les autres étaient partis.

Il faisait nuit.

Une nuit noire.

Une nuit terriblement noire.

Une nuit étrangement noire.

Une nuit horriblement noire.

Il se leva avec toutes les précautions, vérifia encore s'il n'y avait plus aucun bruit et partit à reculons, avant de se retourner et de disparaître. Arrivé au village, il s'enferma directement dans sa case.

Sa mère l'appela :

- Yaw ?

- Oui ma mère ! répondit-il.

- Dis-donc où étais-tu passé ? Tu sais que demain c'est la cérémonie du culte des ancêtres.

Nous sommes dans les préparatifs et toi, tu disparais.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

As-tu fait tes vœux ?

Tu sais que tu dois les déposer dans les récipients apprêtés avec un don.

Qu'est-ce qui te prend ?

As-tu vu Lalla, ta promise ?

A-t-elle fait ses vœux ?

Et qu'a-t-elle prévu comme don ?

Yaw faillit dire à sa mère où il se trouvait et renonça.

Il faillit lui dire qu'il n'avait pas fait de vœux et renonça.

Il faillit dire qu'il n'allait faire ni vœux, ni don et renonça.

– Oui mère tout est prêt.

Et il mentit :

– J'étais allé justement voir ma promise mais je ne l'ai pas vue. Elle était dans les préparatifs des cérémonies de demain.

Quelle nuit que celle que Yaw passa !

Ce n'était pas possible !

Ces gens qu'il connaissait, il les avait vus dans les collines faire les répétitions des cérémonies du culte des morts, en assassinant des enfants pour prendre leurs têtes sanguinolentes.

Mais il les connaissait tous !

Mais qu'est-ce que c'était cette mascarade ?

Comment allait-il faire des vœux à des gens comme lui et en plus faire un don à des coupeurs de têtes d'enfants ?

Tout le village allait faire des vœux et faire des dons à des gens qu'il connaissait, qui n'étaient pas morts, qui n'étaient pas des ancêtres, qui mangeaient le maïs comme lui tous les jours et qui étaient des criminels.

Des tueurs d'enfants.

Non.

C'était horrible.

Des têtes d'enfants pour le Timonier, pour qu'il devienne riche et en échange il leur accordait l'indépendance.

Avec des têtes d'enfants ?

Non ce n'était pas possible.

Quelle terrible nuit !

Une nuit noire.

Une nuit terriblement noire.

Une nuit étrangement noire.

Une nuit horriblement noire.

Yaw ne put dormir que quelque temps. Il avait l'impression qu'en fermant les yeux, des ancêtres venaient avec des bâtons pour le tuer. À plusieurs reprises il s'était réveillé au milieu de ses cauchemars, en sueur, tremblant de tout son corps.

Le lendemain, c'était le grand jour.

L'un des jours les plus importants du village et même du pays Vassari. Jeunes et vieux, femmes et enfants, tout le monde était là, le long de la grande artère du village.

Les gens allaient et venaient.

Sur une place, chacun en arrivant déposait ses dons.

Qui de l'argent, qui du mil, du maïs, qui des tissus.

Toutes sortes de choses.

Des poulets, des moutons, des chèvres.

Qui caquetaient, bêlaient.

Yaw était là aussi.

Il ne tenait rien.

Personne ne lui en a demandé la raison.

Nul ne pouvait penser que quelqu'un du village, quelqu'un du pays Vassari arrivât à la cérémonie sans un don.

C'était impensable.

Donc personne ne lui posa de questions car pour tout le monde il avait déjà déposé son don sur le monticule.

Sa promise, Lalla, était avec les autres jeunes filles et nul ne se souciait de personne. Yaw s'approcha plus près de la grande artère comme pour ne rien manquer de la cérémonie. Il bousculait même des gens qui se plaignaient :

– Il n'y avait pas que lui qui voulait se trouver le plus près possible.

– Il n'avait qu'à se lever tôt, comme eux.

Eux ils s'étaient levés depuis l'aube.

Yaw ne réagissait pas.

Il poussait, poussait et trouva une bonne place au milieu des gens qui continuaient à maugréer.

Il y avait un tel brouhaha.

Tout d'un coup, le silence se fit.

Au bout de la grande artère, une poussière dense indiquait que la procession s'approchait.

Les ancêtres arrivaient.

Les ancêtres protecteurs du pays Vassari, étaient revenus pour encore une fois bénir le village et exaucer les vœux.

La foule se pressait sur elle-même pour mieux voir.

Surtout les jeunes, qui avaient un peu plus grandi que l'année précédente et qui voulaient, cette année, voir de plus près ces ancêtres garants de leur vie, de leur survie.

Yaw était nerveux et il tremblait un peu.

La procession avançait toujours. Elle était encadrée par les plus âgés du village et quelques initiés qui tenaient des bâtons longs pour éloigner les gens. Les costumes des ancêtres revenants ne devaient pas les toucher, car si cela arrivait, d'après les croyances, cela pouvait être néfaste pour eux. Ils pouvaient même attraper une maladie de l'au-delà et en mourir. Donc les ancêtres revenants étaient entourés. Les sages du village et les initiés avaient entonné des chants typiques. Les musiciens qui les accompagnaient avaient des tam-tams spéciaux. Les sons produits étaient tout aussi spéciaux. Ce n'était pas le genre de sons de tam-tams qu'on entendait lors de certaines réjouissances. C'était la musique des ancêtres. Il fallait aussi être un initié pour faire partie de ces batteurs qui ne sortaient leurs instruments qu'une fois par an lors de la cérémonie du culte des ancêtres.

Yaw ne voyait plus rien, n'entendait plus rien.

Il ne voyait que des mains criminelles, des mains qui égorgeaient, décapitaient des enfants. Il lui semblait n'entendre que les artères qui déversaient dans un gazouillis horrible, le sang frais des enfants du village qui ne goûteront pas aux premiers grains de maïs qu'ils avaient semés.

Non, ce n'était pas possible.

Toute cette mascarade, c'était cela la culture du pays Vassari ? C'était cela le combat pour l'indépendance ?

Non ! Non !

Il fallait que quelqu'un lui explique.

Il ne pouvait pas réaliser, comprendre, admettre, tolérer, accepter ce qu'il avait vu.

Quelle que soit la cause !

Tuer des enfants ne pouvait servir aucune cause.

Sinon Dieu Aurait Laissé faire Abraham !

Yaw jetait des regards nerveux sur les gens autour de lui. Ces derniers, pour ceux qui le regardaient aussi, le trouvaient bizarre.

Qu'avait-il à les regarder ainsi ?

Qu'avait-il ?

Il était si nerveux que son corps en claquait imperceptiblement.

La procession avançait et s'approchait de plus en plus de lui.

Tout d'un coup Yaw se détacha de la foule, se plaça au milieu de l'artère principale devant la procession qui avançait et se mit à crier :

– Écoutez, ce ne sont pas nos ancêtres qui sont là, ce sont des assassins, des criminels.

Ils ont tué les enfants, vos enfants.

Je les ai vus.

Je les ai surpris hier dans la colline.

Il y avait Mori, Gadaga, Samori, Iba, Fassassi.

Ils sont déguisés, ce ne sont pas des morts qui sont revenus.

Je les ai vus, ils n'ont qu'à enlever les masques, ils ne sont pas des ancêtres revenants, c'est une mascarade.

Croyez-moi, je vous jure que je les ai vus.

Ils nous trompent ainsi depuis des années.

Ils ont assassiné les enfants qui devaient accompagner les ancêtres dans l'autre monde.

Les enfants ne sont allés nulle part.

Ils ont été décapités.

C'est faux, ils nous trompent, c'est une mascarade, croyez-moi...

Yaw semblait délirer.

Il continuait à crier à tue-tête.

La procession avait ralenti.

Quelques sages avancèrent vers Yaw en brandissant les longs bâtons qu'ils tenaient à la main. Yaw eut peur, recula de quelques pas et pensant que la foule allait le soutenir, il continua, la prenant à témoin :

– Ce sont tous des faux, ce ne sont pas des ancêtres, ce sont des assassins, des criminels, des tueurs d'enfants, ils ont tué les enfants et ils ont enterré les corps après avoir pris les têtes pour le Timonier, ce sont les gens du village, c'est une mascarade.

Brusquement les sages changèrent de direction et se frayèrent un passage dans la foule pendant que la procession avait sérieusement ralenti.

Les tam-tams aussi changèrent de rythme.

Yaw continuait à crier.

La sueur lui coulait de partout.

Les sages passèrent à travers la foule et furent rejoints par d'autres personnes âgées qui se trouvaient là.

Ils se mirent à l'écart, les regards foudroyants.

C'était comme si des éclairs en jaillissaient.

Ils échangèrent des paroles et des mots entre les dents, les bouches collées aux oreilles.

Une décision était prise.

Il fallait tuer Yaw.

Tout de suite.

Il fallait le prendre et le tuer.

Immédiatement.

Tout ce spectacle n'avait pas échappé à un homme dont on se demandait ce qu'il pouvait faire en plein pays Vassari. C'était le missionnaire blanc, qui depuis presque un demi-siècle que les colons avaient fait semblant de partir, était toujours là, pour civiliser encore des récalcitrants, les amener à la religion qui sauverait leurs âmes damnées des fournaises de son dieu. Son dieu, qui n'admettait dans son paradis que ceux qui avaient été baptisés dans ses eaux.

Le missionnaire avait aussi, on ne savait par quel miracle, entendu le verdict fatal des sages de Vassari.

Il fallait tuer Yaw.

Quand les sages se frayèrent à nouveau un chemin dans la foule, lui aussi se fraya un autre chemin dans la foule.

Son verdict :

Sauver ce garçon d'une condamnation à mort imminente.

Le missionnaire fut plus rapide que les sages du village. Il trouva Yaw, le prit par le bras et l'entraîna à travers une foule perplexe.

À ce moment, une clameur se fit entendre :

— Il est devenu fou, attrapez-le.

Yaw, le fiancé de Lalla, fou ?

Qui l'avait dit ?

Mais Yaw n'est pas fou !

Ah non !

Yaw qui est avec nous dans ce village depuis toujours ?

Il est né ici, tout le monde le connaît. Son arrière-grand-père, le père de son arrière-grand-père, étaient les premiers fondateurs de ce pays. Ils s'étaient battus toute leur vie pour l'indépendance du pays Vassari.

Ah non !

Trouvez autre chose.

Une poussière dense avait envahi partout. La procession avait ralenti mais ne s'était pas arrêtée. Dans ce branle-bas, le missionnaire avait disparu avec son protégé. Lui aussi habitait dans la région depuis plusieurs années et il en connaissait bien tous les recoins.

Mais pourquoi n'avait-il jamais surpris la mascarade derrière les collines, à la veille de la cérémonie du culte des ancêtres ?

La procession reprit après quelques hésitations.

Les sages étaient inquiets :

Où était passé Yaw ?

Comment avait-il pu disparaître ainsi ?

Tant bien que mal le village comme chaque année, à part l'incident causé par Yaw, accomplit ses rituels et la cérémonie du culte des ancêtres fut presque un succès comme les autres années depuis toujours.

Quelques personnes indiquèrent la petite église du missionnaire comme refuge possible de Yaw.

À une heure tardive, une délégation de vieux sages se rendit auprès du missionnaire. Celui-ci les avait vus venir et il avait pris toutes ses précautions. Il leur souhaita la bienvenue et leur demanda l'objet de leur visite.

- Nous cherchons notre fils Yaw.
- Votre fils Yaw n'est pas ici, répondit le missionnaire.
- Nous le cherchons parce qu'il est devenu fou et comme le décret est incontournable, il faut faire quelque chose rapidement, ajoutèrent les vieux sages.
- De quel décret parlez-vous ?
- Vous n'êtes pas au courant du décret ?
- Je suis désolé, je ne peux rien faire pour vous, dit le missionnaire.

Mais si vous le trouvez, ne le jugez pas si vite, c'est votre fils, ne le faites pas mourir par un décret officiel qui ne vous concerne pas, ni par un autre décret, ajouta le missionnaire. Le lendemain très tôt, le missionnaire quitta sa petite église pour la capitale, d'après ce qu'il avait dit à son unique converti qui travaillait avec lui.

Dans ses bagages, un homme qui ne savait plus qui il était. Le voyage en voiture était long du pays Vassari jusqu'à la côte. La grande ville, la capitale, se trouvait à l'autre bout du pays. Le missionnaire avait roulé toute la matinée. Vers dix heures il s'était arrêté dans une grosse bourgade et là il s'était dirigé vers une petite église. Il descendit de sa voiture et entra dans l'église. Un autre missionnaire, habillé comme lui l'avait accueilli. Ils échangèrent des paroles, se saluèrent et se signèrent. Le missionnaire remonta dans la voiture et demanda à Yaw s'il voulait manger quelque chose où s'il voulait faire ses besoins. Yaw lui répondit qu'il n'avait pas faim et qu'il ferait ses besoins à la sortie de la bourgade, dans la nature. Le prêtre acquiesça et mit le moteur de sa voiture en marche. La capitale était encore loin. Il roula longtemps avant que Yaw ne lui demande de s'arrêter pour faire ses besoins. Ils étaient dans une espèce de clairière. Yaw descendit de la voiture s'éloigna un peu et s'arrêta. Il défit le nœud de son pantalon, le dos tourné, et se mit à uriner, les jambes écartées, la tête au ciel. Il mit du temps, comme s'il s'était oublié. Le missionnaire klaxonna et précipitamment il remit son pantalon en place et monta dans le véhicule.

Le missionnaire roulait depuis l'aube.

Yaw semblait dormir, mais il ne dormait pas.
Il avait les yeux fermés.
Il pensait mais il ne voulait pas penser.
Il refusait de penser.
S'il pensait, à quoi allait-il penser ?
Ce qui s'était passé depuis deux jours l'avait secoué.
Il ne savait plus ce qui lui était arrivé.
Peut-être rêvait-il.
Comment pouvait-il quitter son village, son pays natal, pour la première fois, en cachette, en fuite ?
Comment pouvait-il partir, s'enfuir avec le missionnaire ?
Comment pouvait-il partir sans que sa mère ne soit au courant ?
Sans que Lalla sa promise ne soit au courant ?
Non ce n'était pas possible.
Que lui arrivait-il ?
Rêvait-il ?
Était-il malade ?
Que s'était-il passé ?
Était-ce l'histoire des ancêtres revenants ?
De quoi s'agissait-il ?
D'assassinat d'enfants ?
Il ne se rappelait plus rien.
Le missionnaire, tout en conduisant, le regardait de temps à autre et il devinait à travers ses yeux fermés qu'il tournait en rond dans sa tête ou dans ses rêves.
Pauvre jeune homme !
Était-ce pour cela qu'il fallait tous les convertir ?
Peut-être.
Le missionnaire conduisait en silence depuis le moment où Yaw était remonté après avoir fait ses besoins dans la clairière. Ils ne se parlaient pas. Yaw avait maintenant les yeux grand ouverts et il regardait la route qui s'étendait à perte de vue. La route montait, descendait parfois et il arrivait que le missionnaire prît des virages dangereux. Mais il conduisait bien.
Le missionnaire ne regardait plus Yaw.
C'était Yaw qui le regardait à présent.

Que pensait le missionnaire de tout cela ?

Où allait-il avec lui ?

À la capitale ?

Pourquoi ?

Que s'était-il passé ?

Pourquoi le missionnaire l'avait-il pris par le bras, l'avait-il entraîné vite avec lui ?

Pourquoi l'avait-il caché dans l'église ?

Pourquoi maintenant depuis l'aube se trouvait-il dans sa voiture pour la capitale ?

– Mon père, dit tout à coup Yaw.

Le missionnaire faillit en perdre le contrôle de son volant mais il se reprit vite et avec calme répondit :

– Oui ?

– Mon père, qu'est-ce qui s'est passé ?

Pourquoi suis-je avec vous dans cette voiture ?

Où allons-nous ?

Yaw avait parlé en cascades.

Le missionnaire ne répondit pas tout de suite. Il tenait bien son volant et regardait droit devant lui en fixant le macadam qui se déplaçait comme un rouleau de tissu. À un moment il ralentit un peu et lui répondit :

– Rien ne s'est passé.

Il ne s'est passé que ce que tu veux.

Si pour toi quelque chose s'est passé, tu dois le savoir, si rien ne s'est passé, tu dois le savoir aussi.

C'est toi qui sais, moi je ne sais rien du tout.

J'ai simplement su que les sages de ton village voulaient te tuer et moi, j'ai voulu te sauver.

– Me tuer ?

Pourquoi ? questionna Yaw.

– C'est tout ce que je sais. dit le prêtre et il ajouta :

– Je partais à la capitale ce matin et je me suis dit que je devais peut-être t'amener avec moi car ceux qui voulaient te tuer chercheraient toujours à te tuer. J'ai même averti mon collègue missionnaire chez qui nous nous sommes arrêtés tout à l'heure. Au cas où ils iraient à notre poursuite.

– D’ici que je finisse mes courses à la capitale, toi-même, tu verras, tu choisiras.

– S’était-il passé quelque chose ou ne s’était-il rien passé ?

– Tu choisiras, tu as compris maintenant.

– Oui, j’ai compris maintenant, dit Yaw.

Et à nouveau le silence s’installa entre eux.

De temps en temps le missionnaire se raclait la gorge en conduisant.

Vers midi, ils étaient à Maka Yop.

Quelle belle bourgade que Maka Yop !

Situé sur la route de Koungheul, Maka Yop fut un grand centre commercial. Beaucoup de Syriens et de Libanais s’y étaient installés depuis le début du siècle. Dans le commerce de l’arachide. À cette époque, les Syriens et les Libanais travaillaient et savaient reconnaître le travail des autres.

Pour la plupart d’entre eux.

Aujourd’hui les choses avaient beaucoup changé. Les Syriens et les Libanais d’aujourd’hui voulaient s’enrichir vite sans transpirer comme leurs aïeux qui avaient bravé les températures infernales de l’intérieur du pays. Aujourd’hui il ne fallait pas quitter la ville et ses avantages. Hôtel, plage, belles filles, belles voitures, boîtes de nuit, la belle vie quoi et tout cela sans se fatiguer. Avec le capital et l’immobilier hérités des parents, ils se lançaient la plupart du temps dans des affaires illicites, corrompaient tout le monde, du haut jusqu’en bas et étaient insolents. Le nombre de couples mixtes libanais, syriens avec des femmes locales, à l’intérieur du pays, à l’époque, ne pouvaient se compter sur les doigts d’une main.

Actuellement il n’y en avait pas.

Mais les petits bâtards libanais et syriens qui traînaient dans la ville et qui n’étaient pas reconnus, il y en avait assez pour faire une légion étrangère.

Maka Yop avait tout autour de son marché central de beaux bâtiments avec une architecture coloniale. Avec tous les apports des différents occupants, c’était un mélange de styles, portugais, français et hollandais.

Ces maisons faisaient fonction de boutique, de magasin de

stockage et de maison d'habitation avec de grandes cours où ces Syriens et Libanais avaient parfois d'énormes troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, de chevaux.

On racontait souvent les fastes de l'un de ces Syriens qui avait, lui, épousé une femme de Maka Yop. Ils avaient de beaux enfants. Il était tellement riche qu'il ne pouvait estimer sa fortune qui provenait essentiellement du commerce de l'arachide pour les grandes maisons coloniales de Marseille et d'ailleurs. Quand il gagnait de l'argent, il achetait des têtes de bétail qui à cette époque ne coûtait rien et au fur et à mesure son troupeau s'agrandissait. Les gens parlaient de milliers de têtes. Il avait construit des maisons partout même dans d'autres bourgades. Il avait dans sa grande demeure privée d'énormes cages où il y avait des lions, des panthères, qui rugissaient et faisaient trembler les couvercles des canaris. Il avait aussi, toutes sortes de singes. Et dans la cour se promenaient des oiseaux aux plumages ravissants, comme les paons qui se dandinaient dans la cour de sa maison autour de sa femme dont la beauté sauvage avait fait le tour de la contrée.

Sa femme était réputée pour sa grande beauté et son élégance. Elle était d'une famille de la caste des griots. À l'époque, il fallait le faire ! Aussi bien pour l'un que pour l'autre. Les après-midi elle portait des robes longues, se parait de bijoux magnifiques et saupoudrait son cou de poudres des plus délicates et des plus parfumées. Elle s'installait soit sur un sofa soit sur un fauteuil-balançoire au milieu de la cour de leur maison entourée d'animaux sauvages en cage. Les bergers allemands qui accompagnaient les troupeaux et ceux qui restaient à la maison étaient nourris par bêtes entières. Des employés s'occupaient spécialement des lions, des panthères et autres animaux. Ce riche Syrien avait fait construire une salle de cinéma uniquement pour sa famille. Ce fut la seule salle de cinéma dans toute la bourgade et dans les alentours. Lors des projections de films hindous comme *Mangala*, *Fille des Indes*, après que sa famille se soit confortablement installée sur des fauteuils, il autorisait quelques chanceux à entrer pour occuper les places qu'on appelait « guetou bey », « l'enclos pour les

chèvres ». « L'enclos pour les chèvres », c'était cette partie de la salle de cinéma séparée des places-fauteuils par un petit muret. Les bancs étaient en ciment et c'était peint en blanc. Mais les gens étaient trop heureux en ce début du siècle de voir des images défiler sur un mur blanc, si bien qu'ils ne s'étaient jamais rendu compte qu'ils étaient dans un « enclos pour chèvres ».

Et puis ils s'estimaient être autre chose que des chèvres.

Les chèvres n'allaient pas au cinéma.

Le cinéma était fascinant.

Il faisait voyager, rêver.

Cet homme dont la richesse avait fait le tour du pays avait un vice, le jeu.

Le jeu de cartes.

Le poker.

C'était un flambeur.

Il avait misé tout son argent, ensuite ses maisons, ses troupeaux, ses magasins, ses bijoux. Il flamba tout avec ses propres compatriotes qui s'enrichirent ainsi et leurs descendants font partie aujourd'hui des familles les plus honorables à la capitale. Le jour où il avait tout perdu, lui qui était l'homme le plus riche de son époque, il avait hypothéqué sa dernière maison, sa dernière montre en or, et misé son épouse. Mais le gagnier galant lui laissa la dernière maison, l'épouse, prit la montre et tout l'argent qui restait. Du jour au lendemain cet homme qui fut si riche, cet homme qui fit tant parler de lui, se retrouva pauvre comme Job mais contrairement à Job, il ne s'en est jamais remis. Il resta pauvre jusqu'à la fin de ses jours. Mais dans le cœur des gens de Maka Yop et aux alentours, personne ne pouvait l'oublier. Il avait habillé les fous, aidé les pauvres, soigné les malades, assisté les malheureux. Si quelqu'un le rencontrait sur sa route, il était comblé pour des mois sinon des années et il était toujours avec les gens, dans les marchés, chaleureux, prêt à rendre service.

Dans son rêve, Mom Dioum pensait qu'elle aurait dû étudier l'histoire à l'université pour écrire des livres d'histoire car il faudra, un jour, écrire l'histoire des Libanais et Syriens qui arri-

vèrent sur ce Continent déjà vers la fin du dix-neuvième siècle.
Maka Yop !

Le missionnaire s'arrêta devant une de ses boutiques de Syriens. Yaw descendit avec lui. Ils achetèrent quelques provisions qu'ils mirent dans la voiture et ils se dirigèrent vers un petit restaurant à côté du marché. Ces restaurants de marchés dans ces petites villes de l'intérieur du pays, faisaient une si bonne cuisine, pas chère et vite servie. Le missionnaire commanda deux plats de riz, Yaw ne voulait pas manger. Il disait qu'il n'avait pas faim. Le missionnaire l'obligea à s'asseoir et à manger un peu. Depuis la veille il n'avait rien avalé. Le missionnaire qui avait gros appétit, au moins là pas de chasteté, mangea son plat de riz avec plaisir pendant que Yaw avait à peine touché le sien. Il paya la propriétaire, une grande femme, noire, belle. Ses tresses à l'ancienne, dépassaient sous un mouchoir de tête assorti à la grande camisole aux couleurs vives. Le missionnaire demanda à Yaw d'aller faire ses besoins, ou une petite toilette, qu'il lui recommandait car il faisait si chaud et une moiteur tenace collait jusqu'aux vêtements. Peu de temps après, ils reprirent la route.

De Maka Yop, ils roulèrent droit devant eux en suivant la route goudronnée.

Le missionnaire et Yaw ne se parlaient pas et ne se regardaient plus.

Malème Hodar, Kaffrine, Birkelane, Kahone, Kaolack.

Le missionnaire avait beaucoup roulé. On ne dirait pas que cet homme d'un certain âge, la soixantaine, pouvait avoir tant d'endurance dans la conduite.

La soixantaine, mais alerte, le crâne chauve comme beaucoup de ses coreligionnaires, le missionnaire de Vassari avait longtemps séjourné sur le Continent, dans des régions où la résistance aux religions modernes était encore forte. Mais il avait de la patience à revendre. Peut-être c'était le combat de tous les jours qui lui plaisait. Il ne forçait personne, et chaque dimanche il ne désespérait pas de ne voir que son seul converti du village, qui assistait à la messe célébrée comme si une centaine de personnes était là. Ce converti dès qu'il se trouvait

avec les villageois niait s'être converti. Il expliquait qu'il laissait croire au missionnaire qu'il croyait en son dieu, pour qu'il lui donne du tabac, du sucre, du café et parfois un peu de vin. C'était tout. Et à la fin du mois avec les petits travaux qu'il faisait pour lui, le missionnaire lui remettait une petite somme d'argent avec laquelle il subvenait à quelques besoins de sa famille.

— Quand il fait sa prière, je ne comprends pas ce qu'il dit. Il parle une langue que je n'ai jamais entendue.

Mais le missionnaire m'a dit que le jour où il aura converti beaucoup de personnes dans ce village et ainsi sauvé beaucoup d'âmes, qu'il allait faire la messe dans les langues locales pour que tout le monde comprenne que Dieu n'Est qu'Amour.

Eh bien en attendant ce jour...

Tout cela n'avait pas découragé le prêtre.

Ils arrivèrent à Ndangane qui était une grande ville aussi. Là, le missionnaire se dirigea vers une grande maison de missionnaires où il y avait beaucoup d'animation. Il présenta Yaw à tous les missionnaires présents.

Il semblait un peu plus détendu.

Pourquoi ?

— Il avait sûrement ses raisons, se dit le missionnaire de Vassari.

Peut-être, se sentait-il en sécurité au milieu de cette foule de missionnaires.

Ce n'était plus le tête-à-tête avec le missionnaire de Vassari qui lui rappelait peut-être des choses qu'il voulait oublier. Ils mangèrent, prirent une douche, car il faisait si chaud à Ndangane et vers quinze heures de l'après-midi, ils reprirent la route.

Maintenant à partir de Ndangane Yaw découvrit de nouveaux paysages. La voiture avait longé les bras de mer avec des monticules de sel qui rappelaient les collines et les monticules de son village, mais ici les monticules étaient tout blancs.

Tout d'un coup Yaw s'écria :

— Non, je n'ai rien vu.

Rien.

J'ai rêvé.

Je n'ai rien vu.

Non, non, ne me tuez pas.

Je n'ai rien vu.

Il criait et tremblait de tout son corps. Le missionnaire de Vassari fut obligé de s'arrêter sur le bord de la route. Il éteignit le moteur et prit Yaw par les épaules :

– Que se passe-t-il ?

Qu'est-ce qu'il y a ?

Qu'est-ce que tu n'as pas vu ?

– Non, je n'ai rien vu, non, non, reprit Yaw et il pleurait en tournant la tête dans tous les sens comme s'il voyait des fantômes autour de lui.

Il commençait à hurler, à s'arracher la peau, les cheveux, à déchirer ses habits. Le missionnaire essayait de le maîtriser. Il se débattait dans tous les sens.

– Yaw, écoute-moi, nous allons bientôt arriver à la capitale.

Là nous allons voir des amis et tout va se régler.

Moi je ne peux rien faire pour toi.

Je ne sais pas de quoi tu parles.

Calme-toi, tiens, bois, lui dit-il en lui tendant une gourde d'eau.

Yaw but une longue gorgée et soupira longuement. Il se calma peu après.

Le missionnaire de Vassari mit le moteur en marche et le véhicule reprit la route.

Yaw s'était complètement calmé.

Il ne parlait pas, ne regardait plus les paysages.

Il fixait la route.

Les monticules de sel avaient disparu depuis longtemps laissant place à des paysages clairsemés. Ils traversèrent des villages et bientôt ils atteignirent Diam Diam. La capitale n'était plus loin. La circulation devenait de plus en plus dense et à Sambador, les calèches tirées par des chevaux faisaient du bruit sur la route goudronnée. Le missionnaire de Vassari mit ses feux de position en marche car la nuit tombait. Les feux rouges leur firent perdre un peu de temps et moins d'une heure plus tard, ils étaient arrivés à la capitale.

La nuit était déjà complètement tombée.

Le missionnaire de Vassari connaissait très bien la capitale aussi.

Il arriva sans chercher devant une grande maison.

C'était une congrégation très importante qui occupait cette grande maison à la capitale. Le missionnaire de Vassari roula à l'intérieur et s'arrêta devant un bâtiment où plusieurs véhicules étaient déjà stationnés. Le missionnaire de Vassari descendit, demanda à Yaw d'en faire autant. Il ouvrit ensuite la malle arrière et sortit ses maigres bagages.

Yaw lui n'avait pas de bagages du tout.

Il avait gardé la même tenue qu'il avait depuis la veille.

Ils furent accueillis par un missionnaire qui portait le même uniforme que le missionnaire de Vassari. Il salua Yaw et les dirigea dans une grande pièce où il y avait beaucoup d'autres missionnaires habillés de la même façon. Ils souhaitèrent la bienvenue aux nouveaux venus. Tout le monde connaissait le missionnaire de Vassari. Ils prirent le repas ensemble et avant de manger ils firent la prière. Quand tout le monde se leva aussi et que les missionnaires récitaient des prières avec les mains jointes, Yaw était resté assis, la tête baissée et regardait la nappe défraîchie de la table sans la voir. Après le repas, ils furent conduits dans leurs chambres respectives, mais le missionnaire de Vassari demanda à avoir une chambre pour deux pour rester avec Yaw. Il ne voulait pas le laisser seul. Surtout que le voyage avait été long et Yaw avait l'air fatigué. Quand la porte de la chambre se referma, le missionnaire de Vassari s'adressa à Yaw assis aussi sur un lit en face de lui :

– Yaw, tu dois me parler.

Nous sommes arrivés à la capitale, je n'y reste pas longtemps, tu le sais bien, je retourne à Vassari.

Qu'est-ce qui ne va pas ?

Qu'as-tu vu ?

Dis-moi la vérité si tu veux que je t'aide, parle-moi, insista le missionnaire de Vassari.

– Je n'ai rien vu, rien, je n'ai rien vu, dit Yaw qui parlait vite. Il se leva tout d'un coup et se mit à crier :

– Je n’ai rien vu, je n’ai rien vu, rien.

Et il commença à pleurer.

Des coups furent frappés à la porte :

– Ça va ? demanda avec inquiétude quelqu’un.

– Oui, oui, ça va, répondit le missionnaire de Vassari.

Notre ami est un peu fatigué, ça ira, ne vous inquiétez pas, ce n’est rien, ajouta-t-il.

Yaw sanglotait quand le missionnaire de Vassari le prit par les épaules et l’aida à s’allonger sur son lit.

Tard dans la nuit, il pleurait.

Le lendemain matin le missionnaire de Vassari s’était levé très tôt, et avait réveillé Yaw qui en fait ne dormait pas. Il salua les membres de la confrérie et partit avec lui.

Durant la nuit le missionnaire de Vassari avait pris la décision de conduire Yaw à l’hôpital où il avait un ami. C’était un médecin, originaire du même pays que lui. Il travaillait sur le Continent depuis plusieurs années. Il était spécialisé dans les névroses, les dépressions et autres formes de pathologies nerveuses.

À cette heure-là il devait déjà être à l’hôpital. Arrivé devant la grande entrée, le portier le reconnut et lui ouvrit immédiatement les deux énormes battants en fer qui grinçaient dans leur mouvement. Le portier salua respectueusement le missionnaire de Vassari.

Le missionnaire de Vassari se dirigea au fond de l’hôpital, trouva une place sous un manguier touffu et gara le véhicule avec dextérité. Il ferma à clé, demanda à Yaw de le suivre. Il fut rapidement introduit auprès de son ami.

Après les salutations, le missionnaire de Vassari exposa ce qu’il savait de Yaw en prenant son ami en aparté :

– J’étais dans la foule, le jour de la cérémonie des ancêtres, tu sais quand on vit avec une communauté, il faut s’intéresser à leurs cérémonies pour mieux les connaître, mieux les comprendre.

Tout d’un coup après que tout le monde eut vu Yaw au milieu du chemin de la procession, il y eut un tumulte.

Je ne sais pas vraiment ce qui s’est passé, mais un groupe d’individus est passé à côté de moi en disant :

Il faut le tuer, il faut le tuer tout de suite, il faut le tuer.
Et c'était là que j'avais compris qu'il s'agissait de Yaw.
J'ai réussi à le prendre, à l'emmener à la mission où je l'ai caché.

Je l'ai mis dans ma voiture comme je venais à la capitale, voilà c'est tout ce que je sais.

Mais depuis cet instant-là, il a des comportements étranges.

Il crie à chaque fois qu'il n'a rien vu, qu'il a rêvé, qu'il n'a rien vu et c'est pour cela que j'ai pensé à toi, que son cas pouvait t'intéresser.

Le missionnaire de Vassari revint vers Yaw et lui demanda de faire confiance à son ami médecin.

Yaw s'assit, regarda le médecin et commença son histoire :

– Voilà, je vais vous raconter quelque chose mais je ne sais pas si c'est vrai ou si j'ai rêvé.

Vous avez compris.

Mais je crois que j'ai rêvé, dit-il.

– Je vous écoute, dit le médecin.

Le missionnaire de Vassari en profita pour demander à partir.

En se levant il s'approcha de Yaw et lui dit :

– Tu sais pour le moment tu vas rester avec mon ami, tu peux lui faire confiance, tu sais que tu ne peux pas retourner tout de suite au village. J'ai des courses à faire et aussitôt après, je reprends la route. À mon prochain passage je te récupérerai et d'ici là, j'espère que cela ira mieux et que tout sera rentré dans l'ordre. Au village je vais essayer d'avoir toutes les informations et ainsi tu sauras tout ce qui s'est passé là-bas.

Le médecin le raccompagna en le rassurant et revint auprès de Yaw qui commença à nouveau à raconter son histoire.

– Voilà, un jour, mais je ne sais pas si j'ai rêvé ou si c'est vrai, je me trouvais dans une colline.

Il faisait beau et je me sentais bien.

J'aimais ces promenades en solitaire dans les collines autour de mon village. C'est si beau mon village, c'est si beau le pays Vassari. C'est magnifique. Quand nous aurons l'indépendance, vous verrez, tout le monde voudra visiter notre pays pour sa beauté.

Je me promenais donc et à un moment j'ai entendu des bruits qui s'approchaient. Je me suis caché et les choses que j'entendis et que je vis, furent terribles.

C'est pour cela que je ne sais pas si j'avais rêvé ou si c'est ma raison qui m'avait joué un tour.

J'entendais des gens parler de la cérémonie des ancêtres qui était organisée chaque année.

Il me semblait reconnaître les voix des gens, des gens du village.

À un moment ils disaient qu'ils devaient faire la dernière répétition.

Là je ne comprenais plus rien. Je m'étais un peu approché, toujours caché par le petite monticule derrière lequel je me trouvais. En avançant un peu la tête, je vis des gens du village que je connaissais, Mori, Iba, Samori, Fassassi, Gadaga, qui se déshabillaient. Ils enfilèrent ensuite les tenues des ancêtres et posèrent sur leurs visages les masques sacrés. Pour moi, ce n'est pas possible. Les ancêtres sont des morts qui reviennent au village pour nous bénir, exaucer les vœux, accepter les offrandes. C'est la cérémonie la plus importante en pays Vassari. Pour nous le culte des ancêtres est le lien que nous avons avec nos morts.

Et là devant moi, qu'est-ce que je voyais, des gens du village qui étaient habillés de ces tenues qu'on croit venues du pays des morts.

Et voilà que c'était dans les collines que des gens du village répétaient la cérémonie. À un moment ils avaient fait venir des enfants, des enfants du village. Ils les avaient drogués, les avaient tués et ensuite décapités.

Là, quand j'ai vu les enfants qu'on égorgeait avec des couteaux tranchants et brillants, sans ciller, sans hésiter, je n'en pouvais plus.

Je croyais que j'allais mourir.

C'était horrible.

J'avais retenu mon souffle pour ne pas hurler.

Les têtes furent mises dans un sac qu'un sage ou quelqu'un d'entre eux, devait porter dans un bateau. Ces têtes étaient

pour le Timonier, disaient-ils, en échange de notre indépendance, pour laquelle nous luttons depuis de nombreuses années, en vain.

Yaw s'arrêta de parler, essoufflé.

Sa poitrine se soulevait, ses yeux étaient grand ouverts.

Le médecin était toujours assis en face de lui, apparemment très intéressé par l'histoire que racontait Yaw.

– Oui continuez, calmez-vous, vous voulez de l'eau ?

Sans attendre une réponse il se leva, se saisit d'un verre et d'une carafe et revint s'asseoir en face de Yaw en lui tendant un verre d'eau qu'il venait de remplir.

Il posa la carafe et le verre quand Yaw finit de boire.

Il s'approcha encore un peu plus de Yaw en tirant sa chaise vers lui.

– Oui je vous écoute, reprit-il.

Yaw ne savait plus que dire, il s'arrêta, regarda le médecin et dit :

– Moi ce que je vous raconte, je ne sais pas si je l'ai vu ou si je l'ai rêvé, je ne sais pas si c'est vrai ou si ce n'est pas vrai. J'ai cru reconnaître les gens que je voyais, des gens que je connaissais bien dans le village. Je me suis caché parce que je ne savais pas ce qui allait se passer, s'ils me voyaient. Peut-être suis-je allé trop loin dans ma promenade. Je sais qu'il y a une zone sacrée dans les collines, la demeure des ancêtres, mais je ne savais pas que c'était là.

Je ne sais pas, je ne sais plus.

Et Yaw se tut à nouveau.

Le médecin qui semblait de plus en plus très intéressé, lui demanda de continuer.

Yaw reprit :

– J'avais peur de respirer. Je croyais qu'ils allaient m'entendre. J'étais si près d'eux. Ils avaient défilé, paradé, et quand ils finirent leurs répétitions, ils ont rangé les costumes et les masques dans une encoignure et s'en sont allés. Ce ne fut que dans la nuit, et il faisait une nuit terriblement noire, que j'avais quitté ma cachette.

J'étais retourné chez moi bouleversé.

J'aurais pu, avant de quitter, aller dans l'encoignure du monticule où ils avaient gardé les accoutrements et les prendre ou quelque chose dans ce genre-là. Mais je n'aurais pas osé et où irais-je avec cela ?

Ces costumes étaient sacrés pour nous tous. Peut-être rien que de les toucher je pouvais en mourir.

Mais là, avoir vu ces gens que je connaissais, les voir enfile des tenues comme celles des ancêtres et dire qu'ils répétaient, j'étais ahuri. J'ai fermé les yeux, je les ai ouverts, je les ai frottés, je les ai écarquillés, en me disant que je rêvais. Mais je ne rêvais pas, je me trouvais dans les collines, derrière le monticule où les gens du village que je connaissais, venaient de répéter le défilé des ancêtres morts depuis longtemps et qu'on croit revenir chaque année. Des ancêtres en qui nous croyions depuis toujours venaient d'assassiner des enfants sous mes yeux. Je me suis enfui et arrivé chez nous, je suis entré dans ma chambre, effondré.

Yaw se tut à nouveau.

Il transpirait fortement.

Le médecin se leva, ouvrit la fenêtre et revint s'asseoir en face de Yaw.

– Je vous écoute, dit-il.

Et Yaw reprit :

– Quand je suis entré dans ma chambre ma mère m'a parlé, mais je tremblais, je n'osais pas sortir. Je lui ai répondu de ma chambre et j'y suis resté enfermé toute la nuit.

Ah ! Quelle nuit !

Une nuit noire.

Une nuit terriblement noire.

Une nuit étrangement noire.

Une nuit horriblement noire.

Le lendemain c'était le jour de la cérémonie. Je n'avais préparé ni vœux ni offrande. Je n'étais même pas allé voir ma promise. Elle devait aussi être occupée avec les préparatifs de la cérémonie. Les jeunes filles nubiles devaient exécuter les danses avant l'arrivée des ancêtres morts.

Comment pourrais-je la voir se préparer et ne pas lui dire que tout cela était de la mascarade ?

Comment ne pas lui dire que j'avais vu les ancêtres qui étaient des gens du village qu'elle connaissait elle aussi ?

Comment ne pas lui dire qu'ils avaient assassiné les enfants du village ?

Je m'étais rendu sur la grand-place du village, comme un automate, comme un robot, comme un zombie, comme un fantôme.

Vidé de vie.

Vidé de raison.

Vidé de tout.

J'étais là dans la foule en me demandant toujours si j'avais rêvé où si j'avais réellement vu les gens du village que je connaissais, répéter la parade qui devait se faire aujourd'hui, et décapiter les enfants.

Quand j'aperçus la poussière de la procession, j'étais nerveux, je ne tenais pas en place, je voulais m'enfuir et en même temps je me disais, non, il n'y avait rien, j'avais fait une hallucination, j'avais rêvé, c'était mon imagination peut-être et j'étais resté.

La procession s'approchait de plus en plus.

Il y avait les battements de tam-tams, et les gens étaient excités.

Je ne savais pas ce qui m'avait pris car tout d'un coup je m'étais retrouvé au milieu du grand chemin et je m'étais planté en face de la procession qui avançait et je me suis mis à crier :

– Ce ne sont pas les ancêtres, c'est de la mascarade, ce sont les gens du village que je connais, que vous connaissez, qui sont sous ces tenues et tous ces masques.

Enlevez-les leur et vous verrez.

Ne les écoutez pas, ce sont des gens du village, ce sont des assassins. Ils ont égorgé les enfants.

Ils ont pris les têtes des enfants.

Et je criais comme un fou. »

A ce mot fou Yaw s'arrêta net.

Il écarquilla les yeux, regarda le médecin et se mit à hurler.

Celui-ci essaya de le calmer mais en vain. Il continuait à hurler et le médecin était obligé de faire appel à deux infirmiers

pour l'aider à calmer le jeune homme. Ces infirmiers étaient habitués à ce genre de comportements dans cet hôpital et avec des poignes de maître, ils maîtrisèrent Yaw sur sa chaise et il se calma peu à peu.

– Je suis fou, dit-il et il se mit à rire, soudainement détendu.

Il continuait à rire, le visage illuminé d'une joie étrange.

– Voilà je suis fou, répéta-t-il, un grand et large sourire lui balayant le visage.

– Racontez-moi ce qui s'est passé ensuite, dit encore le médecin.

Yaw tout en riant répondit :

– Ce qui s'est passé ensuite ?

Nous avons dansé.

Et il se leva et esquissa quelques pas de danse devant le médecin frustré de ne pas entendre la suite. Il s'énerva un peu et lui demanda à nouveau de raconter la suite.

Yaw riait, il avait même l'air heureux :

– Ensuite, rien, je suis venu vous rendre visite à la capitale, vous dire bonjour, vous transmettre les salutations des ancêtres, les ancêtres Mori, Iba, Fassassi, Samori, Gadiga.

Oui ce sont nos ancêtres.

Mais ils ne sont pas morts.

Non ils sont morts.

Attendez, ils ne sont pas morts.

C'est étrange, des ancêtres qui ne sont pas morts.

Ah oui c'est ça, ils ne sont pas morts.

Des morts qui ne sont pas morts.

Vous connaissez cette chanson docteur :

– *Indépendant cha cha*, ha ha, contre des têtes d'enfants assassins.

Yaw s'était levé et dansait joyeusement en chantant :

– *Indépendant cha cha*.

Et il ajouta :

– Votre hôpital devra porter mon nom pour rappeler au monde qui j'étais et comment j'avais été tué.

Comme Patrice Lumumba.

Comment je le connais moi ?

C'est le missionnaire de Vassari qui m'a une fois montré une grande photo de lui et c'était écrit dessus, sur le côté :

« Je suis une Idée, on ne tue pas les Idées. »

Le missionnaire de Vassari nous a ce jour-là raconté toute son histoire. Le prêtre de Vassari semblait l'admirer.

Moi aussi.

Et il dansait de plus belle.

Et il riait de plus belle.

Yaw semblait heureux.

– Docteur, vous ne dansez pas ?

Cela fait du bien vous savez, allez venez, vos amis là aussi.

Il s'adressait aux deux infirmiers complètement désarçonnés malgré l'expérience.

Allez venez danser !

Le médecin savait qu'il ne pouvait plus rien tirer de lui.

Après quelques minutes de réflexion alors que Yaw esquissait de superbes pas de danse, il demanda aux infirmiers de l'amener au pavillon A et de demander au major de préparer son dossier.

Les deux infirmiers invitèrent Yaw à les suivre. Ce qu'il fit avec tant de plaisir qu'il continuait à danser en les suivant et dit :

– À tout à l'heure docteur, je vous attends pour la proclamation de l'indépendance, l'indépendance de mon pays, de mon peuple qui lutte depuis tant d'années.

Les enfants ont été sacrifiés pour l'indépendance.

Non.

Pas sacrifiés.

Assassinés.

Égorgés.

Sous mes yeux et leur sang frais, rouge, a coulé sur nos collines sacrées.

Il suivait les deux infirmiers en chantant toujours :

Indépendant cha cha.

Pour Yaw, une nouvelle et dernière vie venait de commencer.

Quand le rêve de Mom Dioum venait de se terminer.

L'hôpital psychiatrique de la capitale était situé non loin de la cité universitaire. C'était une bien triste promiscuité. Car à chaque fois qu'il y avait une manifestation estudiantine, certains des meneurs y étaient envoyés et on leur y administrait des injections pour qu'ils ne raisonnent plus, pour qu'ils ne s'expriment plus, pour qu'ils n'aient plus de raison de semer le trouble dans la tête des autres braves étudiants. Et après le traitement, certains pourraient être utilisés pour servir le système.

Car pour être dans le système, il ne fallait pas raisonner.

C'était le système seul qui avait raison, puisque lui seul raisonnait.

C'est dommage que le système n'ait pas été diagnostiqué, comme fou par exemple.

Le peuple aurait profité du décret.

Hé peuple !

Toi aussi, fais quelque chose !

Dans l'hôpital, il fallait traverser un grand espace vide, difficile à appeler une cour, tellement c'était vaste, avant d'arriver aux pavillons des malades. Yaw avait été hospitalisé dans une chambre avec un lit.

Il avait la liberté de circuler dans la grande cour de l'hôpital, comme il voulait. Il n'y avait qu'une entrée principale. Le tout était entouré d'un mur très haut, comme les murs des prisons. Il fallait être courageux pour essayer de l'escalader. Mais les hospitalisés n'avaient jamais tenté. Il n'y avait que les fous qui raisonnaient ou qui ne raisonnaient pas pour penser à ce genre de choses.

Comme quoi, qui était fou ?

Le fou qui raisonnait ou ne raisonnait pas ?

La pavillon A, celui des hommes se situait de l'autre côté du pavillon B, celui des femmes.

Un jour Yaw, dans ses va-et-vient incessants dans l'hôpital, se dirigea tout droit vers la cour des femmes et y rencontra une femme qui ressemblait à quelqu'un de son village.

Yaw s'approcha d'elle, l'observa longuement avant de la saluer.

Quand celle-ci souleva la tête, Yaw recula.

En face de lui se trouvait un monstre.

Avec un visage à moitié ravagé.

Il se maîtrisa car il avait l'impression de se trouver devant un des monstres de ses cauchemars de là-bas.

- Tiens ! se dit-il. J'ai vécu ailleurs alors.

Comment cela se faisait-il qu'ici il était traité comme quelqu'un qui ne venait de nulle part, comme quelqu'un qui venait d'un monde d'illusions, d'hallucinations, un monde irréel, ou un monde de déraison et de dérision ?

Non, il venait de quelque part, car cette fille à la figure hideuse lui rappelait bien quelqu'un.

Car derrière son masque d'horreur, il y avait une fille, une jeune fille, une fille qui avait dû être belle, qui était même belle.

Oui, cette jeune fille était belle et tout d'un coup Yaw s'intéressa à elle.

Plus que s'intéresser à elle, il venait d'avoir le coup de foudre.

Le coup de foudre existait-il ?

Oui, le coup de foudre existait.

Il venait de découvrir cette créature qui lui rappelait quelqu'un dans une vie antérieure peut-être.

Non, cette vie n'était pas une vie antérieure.

Cette vie-là était à côté de lui.

Cette vie était sa vie. Sa propre vie.

Non loin d'ici.

Mom Dioum regarda le jeune homme elle aussi avec une impression de déjà vu.

Non il ne lui rappelait pas quelqu'un.

Elle ne connaissait personne.

Si, dans son village il y avait son cousin Yoro.

Yoro, Yoro !

Que faisait Yoro à cette heure-ci au village ?

Ah son village !

Tout d'un coup, depuis si longtemps, le souvenir de son village lui revint avec violence.

Comme elle était loin de son village !

Mom Dioum secoua la tête et regarda à nouveau Yaw et fut étonnée.

Ce jeune homme était le jeune homme dans son rêve.

Mais quand son rêve s'était-il terminé ?

N'y avait-il rien d'autre ?

Yaw continuait à observer cette tête à présent baissée, baissée sur une douleur qu'elle ne pouvait exprimer, qu'elle ne pouvait même pas exprimer dans son cœur. La souffrance de cette marche terrible dans la nuit, une nuit terriblement noire, à travers ces petits chemins où les herbes épineuses lui déchiraient les jambes.

Cette marche pénible vers la mort, vers sa mort qu'elle croyait une renaissance, et c'était l'enfer.

L'enfer de la souffrance.

La souffrance de ces bottes d'aiguilles dans ses chairs délicates. L'enfer de ne pas avoir terminé ce tatouage douloureux.

L'enfer d'avoir raté son objectif.

Mourir pour renaître !

Cette terrible nuit noire pendant laquelle elle était allée voir son amie Fatou Ngouye !

Fatou Ngouye !

Que faisait-elle en ce moment au village ?

Ah si Mom Dioum savait !

Au même moment, Fatou Ngouye venait de se consumer avec son ventre dilaté qui semblait éclater au ciel. Tout le marché était devenu silencieux. Certaines personnes commençaient à marcher à reculons, les mains sur la bouche. De la statue qu'était devenue Fatou Ngouye, les gens avaient l'impression d'entendre un rire, un rire infini.

Pendant des heures, les gens regardèrent encore cette statue debout avec ce rire qui semblait sortir de son ventre qui l'encrelait comme une étreinte.

Une statue surréaliste était maintenant plantée au milieu du marché. Depuis le matin, plus personne ne voulait aller y faire ses courses.

Les commerçants désertèrent leurs étalages.

Celui qui avait crié le premier « Voleuse ! », fut le premier à refuser de se mettre devant son étalage, car tout le monde commençait à le menacer.

Qu'as-tu fait maudit ?

Peut-être que cette jeune femme, enceinte en plus, n'a rien volé ? Peut-être as-tu purement et simplement inventé cette histoire ? Maintenant nous ne savons pas ce qui va se passer ici.

Personne n'a jamais vu une telle chose se passer ici.

Comment un corps peut-il brûler pendant des heures ?

Avez-vous vu comment son ventre se dilate ?

Avez-vous entendu le rire qui sort de ce ventre qui se dilate de plus en plus ?

Le corps est toujours debout et nul ne sait ce que c'est à présent.

On dirait du cuivre fondu, ou de l'argile desséchée.

C'est un message des esprits.

Nous avons commis un crime.

Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ?

Tout cela c'est la faute de ce maudit.

Où est-il à présent ?

Il faut que nous le trouvions.

Nous allons le tuer pour racheter le crime commis.

La vie de cette jeune fille doit être rachetée par la vie de celui qui l'a condamnée en criant au voleur.

Non, pas seulement lui.

Mais aussi celui qui a versé l'essence et a mis l'allumette incandescente sur elle.

Mais aussi tous ceux qui ont crié « Voleuse », doivent être tués pour racheter ce crime.

Mais faut-il tuer tout le marché ?

Non pas tout le marché, mais ceux qui ont crié « Voleuse ».
Et la foule délirait pendant que beaucoup de commerçants quittaient précipitamment le marché.

La foule délirait de plus en plus.

Des gens ramassaient, qui des gourdins, qui des couteaux, qui des poignards, à la recherche de ceux qui avaient commis le meurtre.

Oui c'était un meurtre abominable.

Un crime inhumain.

Nous ne pourrons plus jamais avoir la paix dans ce marché qui ne sera plus jamais comme avant.

Nous ne pourrons même plus avoir la paix dans cette ville.

La malédiction va s'abattre sur nous.

Nous devons trouver les responsables et les tuer.

Et la course aux responsables commença.

Qui était responsable ?

Beaucoup de gens.

Ohé ! Silence, un sage est arrivé.

C'est le « bokonon », le devin.

Il va nous dire ce qu'il a trouvé avec le « fâ », l'art divinatoire.

Le sage en question, un vieux d'un âge certain s'assit en tailleur par terre. Il jeta son joujou et se concentra un peu. Il sortit de sa poche une petite bouteille contenant un alcool blanc. Il en but une bonne gorgée, en versa un peu par terre et recommença son manège. Cette fois-ci quand il jeta son joujou, il écarquilla les yeux et leva la tête au ciel et prophétisa :
– Quittez ce marché, le plus vite possible. Un malheur va s'y abattre et quiconque passera par ici recevra la foudre. À mille lieues tout autour. Ceux qui ont accusé la jeune femme qui a péri ici, attraperont la maladie qui ne guérit jamais, la maladie qui les tuera et partout où ils passeront ils seront la risée des chiens et des cochons.

Il est inutile de faire quoi que ce soit.

Les dés sont déjà jetés.

Rentrez chez vous et priez.

Fermez toutes les issues de votre maison.

Dînez tôt.

Enfermez-vous et ne sortez sous aucun prétexte.

La divinité Oro sortira exceptionnellement cette nuit.

Il tue tout ce qu'il rencontre sur son passage comme vous le savez.

Que personne ne le brave !

Vous avez compris ?

Oubliez ce marché.

Il n'existe plus.

Tout ce qui n'a pas été ramassé aujourd'hui disparaîtra à jamais.

Le vieux se leva, but encore une bonne gorgée de son alcool blanc, rangea son joujou dans une des poches de son « danchiki », tenue ample du golfe de Guinée, d'origine yorouba, et retourna dans ses mystères sans se retourner.

Un silence terrifiant saisit les quelques personnes qui étaient restées là et tout d'un coup, elles se dispersèrent en prenant leurs jambes à leur cou.

Cette nuit, ce fut terrible.

Un immense feu consuma tout ce qui restait du marché.

Seule la statue surréaliste demeura pour l'éternité.

Les journaux en parlèrent, la radio en parla en français, en goun, en gan, en fon, en yorouba, en wolof, en éwé, en socé, en sarakolé, en bambara, en sérère, en mina, en dendi, en bari-ba, en ani, en monokoutouba, en swahili, en kinyarwanda, en peul, en lari, en français, en anglais.

Le Timonier déclara que c'était une punition pour le peuple.

Le peuple n'avait le droit, ni de juger, ni de condamner, ni d'exécuter.

Lui seul le Timonier avait le droit pour tout.

Et il était si clairvoyant.

Tenez par exemple le décret.

Le décret qui prescrivait qu'on tuât tous les fous qu'ils raisonnent ou pas.

C'était intelligent non ?

Avec Fatou Ngouye, naquit ainsi la légende de la statue du marché.

Dans la maison où habitait Fatou Ngouye la radio en parla longuement. Elle en parla à tel point que la Veuve propriétaire fut obligée de l'éteindre pendant tout le reste de la journée.

– Qu'est-ce qu'elle a cette radio ?

– Ce n'est pas possible, elle nous passe, nous repasse sans cesse, cette histoire du marché.

La Veuve propriétaire s'inquiétait de la disparition de Fatou Ngouye. Elle qui ne sortait presque jamais.

Elle qui ne sortait pas du tout.

Elle avait quitté sa chambre sans l'avoir fermée.

Elle ne l'avait jamais fermée d'ailleurs cette chambre.

Elle ne la quittait presque jamais.

Elle était toujours assise sur la marche devant sa chambre.

La Veuve propriétaire pensa à une petite promenade pour se remettre, après son évanouissement.

Sinon où pouvait-elle aller ?

Au dispensaire ?

Ne la voyant toujours pas revenir, la Veuve propriétaire pensa que peut-être était-elle allée chez le prêtre qui l'avait déposée là.

Après tout elle était assez grande pour avoir une grossesse, donc elle était assez grande pour savoir ce qu'elle faisait, se disait la Veuve propriétaire.

Néanmoins elle était inquiète.

Les nouvelles qui circulaient sur le drame du marché la préoccupaient. Les gens racontaient à qui mieux mieux, des choses extraordinaires.

Paraîtrait-il qu'une femme était tombée du ciel, en feu, et s'était plantée au milieu du marché en le brûlant jusqu'à la cendre.

Non ce n'était pas cela.

C'était une vendeuse d'essence qui avait fait une fausse manœuvre avec son petit réchaud à côté d'elle.

Non, c'était quelqu'un du marché qui avait versé de l'essence sur cette femme et avait expressément mis le feu sur elle en la traitant de voleuse.

C'était incroyable ce qui se passait dans nos marchés. Il suffisait que quelqu'un crie au voleur et aussitôt, les gens faisaient leur propre justice et leur sentence était toujours la peine capitale.

Des gens étaient battus à mort, brûlés vifs avec des pneus au cou, d'autres étaient égorgés avec les couteaux des bouchers en plein jour devant tout le monde.

Personne ne réagissait.

À chaque fois, les journaux en parlaient vaguement, la télévision en parlait vaguement, le ministre de l'Intérieur et le directeur général de la Police demandaient à la population d'arrêter de se faire justice elle-même mais d'un ton tellement vague qu'ils n'étaient même pas écoutés.

Quelle justice ?

Y avait-il une justice dans ce pays ?

Les gens tuaient, volaient, et étaient relâchés s'ils connaissaient le juge, le magistrat, le policier, ou s'ils allongeaient quelques billets craquants.

La corruption avait miné le pays.

Donc le peuple assoiffé de justice faisait sa justice à sa manière.

Des milliers d'individus perdaient leurs vies ainsi dans nos pays et personne ne faisait rien pour endiguer cette justice arbitraire qui punissait des innocents comme des coupables.

Mais comme il n'y avait pas de procès, qui était coupable ?

Attention à un envieux ou à un jaloux !

Il suffisait qu'il crie au voleur dans un lieu public pour que vous vous retrouviez aspergé d'essence et brûlé vif ou roué de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Terrible dans les pays sans liberté, sans démocratie, les pays de misère, de corruption, de torture, d'assassinats, de crimes impunis.

Les gens assoiffés de justice au plus profond de leurs entrailles devant les exactions des dirigeants et des plus forts, se défoulaient de cette façon tragique. On parlait beaucoup des crimes commis par des Sentiers lumineux, des Escadrons de la mort, jamais assez de ces morts anonymes victimes tout simplement d'injustice, de vindicte populaire.

De cette justice dont chacun rêvait dans ces pays rongés par le despotisme, la corruption, la dictature, l'arbitraire.

Et le peuple se défoulait comme il pouvait.

Au lieu d'aller faire leur justice chez les responsables de l'injustice, en lâche, le peuple s'attaquait au peuple.

Qu'avait volé Fatou Ngouye ?

Certains racontaient que l'origine du drame du marché était le vol d'un « tongolo » de riz, une mesure de riz d'un kilogramme environ, d'autres disaient que c'était une boîte de tomates.

Une boîte de tomates ?

Pas les deniers publics ?

Et pour ceux-là qui pillaient les pays que faudrait-il faire ?

Nous nous en remettons à Dieu.

Il paraît qu'Il A un feu ardent dans l'au-delà, un feu qui porte tous les noms les plus terribles, un feu dont la seule chaleur à des milliers de kilomètres pouvait faire fondre une montagne en quelques secondes.

Le peuple se consolait en pensant au sort réservé par Dieu à tous ceux qui volaient, mentaient, tuaient.

Dieu Avait Promis au peuple que les derniers seraient les premiers.

Que les victimes dans ce monde seraient traitées avec égard dans l'autre monde.

En attendant, la machine infernale de la violence, de la torture, des crimes impunis, était toujours en marche ici-bas.

Ah Dieu, Inversez les rôles un peu, ne serait-ce qu'un seul jour pour que les autres sachent, pour qu'ils souffrent une fois, pour qu'ils payent une fois, pour que les derniers ne perdent pas espoir !

**Montrez de quelle justice Vous Êtes Capable !
Oh Seigneur Dieu, Créateur de l'univers !**

Mom Dioum, quant à elle, se demandait au même moment, comment elle était arrivée dans cet hôpital où elle avait retrouvé le jeune homme qui avait été le personnage principal dans son rêve.

Mais où se trouvait-elle avant d'arriver ici ?

Un flou dans sa tête l'empêchait de se rappeler.

Pourtant sa vraie histoire qu'elle n'avait racontée à personne, elle ne l'avait pas oubliée.

Son village, Fatou Ngouye son amie, Yoro son cousin, ses parents, les parents de Fatou Ngouye, tout cela elle ne l'avait pas oublié.

Ni bien sûr son horrible et terrible tatouage.

Avait-elle perdu une partie de sa mémoire ou à force de se croire folle elle l'était devenue réellement ?

Non elle savait qu'elle n'était pas encore une vraie folle.

Elle ne serait pas folle, entièrement folle, tout à fait folle, tant qu'elle n'aurait pas raconté son histoire, car cette histoire, elle en était convaincue à présent, elle devait la raconter à quelqu'un. Depuis qu'elle était ici, elle en avait pris la décision.

Mom Dioum avait l'habitude tous les après-midi de rester dans la cour des femmes. Tout le monde s'était habitué à elle, dès le premier jour. Personne parmi les femmes n'était choqué ou intéressé par sa lèvre pendante, par son visage déformé.

Peut-être ces femmes aussi avaient-elles connu ou connaissaient-elles des choses plus monstrueuses que le visage défiguré de Mom Dioum ?

Ces femmes recevaient parfois les visites de sociologues, de psychologues, qui venaient discuter avec elles pour appréhender avec elles, les raisons profondes des affections de certaines d'entre elles qui n'étaient autres que des névroses dont les origines étaient dans leur propre environnement. La plupart de ces femmes n'étaient pas folles comme on pouvait le penser. Elles souffraient de situations qu'elles n'osaient pas exprimer, qu'elles n'osaient même pas reconnaître sous prétexte que ce

n'était pas possible de souffrir de tels maux. Avec les visites des sociologues, après les premières réticences dans la confession, elles se dévoilaient au fur et à mesure.

Qui avait versé de l'huile bouillante sur sa rivale.

Qui sur son mari.

Qui sur la domestique.

Qui avait étranglé son nouveau-né et l'avait jeté dans la fosse.

Qui avait empoisonné son mari.

Qui sa belle-mère.

Qui avait mis le feu dans la concession.

Pour quelles raisons ?

La folie.

La jalousie.

La souffrance.

Le désespoir.

Certains cas étaient traités avec les guérisseurs traditionnels.

Une femme qui n'avait pas pu faire un enfant parfois se trouvait dans ce genre de situation.

On ne parlait jamais d'une mal-aimée.

Et pourtant, que de malheurs de ce côté-là !

Mais Mom Dioum n'était pas dans tous ces cas-là.

Mom Dioum n'était pas encore dans une quelconque catégorie. Son cas intriguait plus d'un. Elle était laissée sous surveillance en attendant qu'elle-même se dévoile. Elle parlait souvent de choses et d'autres avec la sociologue, notamment du temps, de la pollution atmosphérique, de l'érosion des côtes dans le golfe de Guinée, du devenir de ces pays dans quelques années et dans quelques siècles.

Ce fut au cours d'un de ces après-midi avec l'arrivée de la sociologue qui tenait une radio à la main en entrant dans la cour des femmes, que la mémoire lui revint et elle se rappela. Dès que son regard tomba sur la radio, elle leva la tête et regarda le ciel.

La vieille sous le tamarinier.

Le cheval blanc.

Un village.

Des enfants.

Son pagne.

Le choix.

La folie ou la mort.

La marche.

Le fromager.

Dormir.

Et Mom Dioum se rappela.

Quand elle avait quitté le village où elle avait fait son choix et son fameux rêve, elle avait marché pendant des jours et des nuits.

Elle s'arrêtait dans un lieu habité quand elle sentait la fatigue ; elle s'installait sous un arbre et là naturellement des gens lui donnaient à manger et certains même lui donnaient des habits. Elle ne se coiffait plus, et ses tresses s'accrochaient les unes aux autres en touffes. Les ongles de ses orteils avaient poussé et étaient noirs de saleté. Elle tenait toujours son pagne tissé à la main, qu'elle avait pris avec elle depuis cette terrible nuit noire.

Un soir elle était arrivée dans un quartier populaire, dans la zone périphérique de la ville. Il y avait une soirée de danse « taneber » et quand elle avait entendu le battement des tam-tams elle n'avait pas pu se retenir et se frayant un passage au milieu des gens, elle s'était jetée dans le grand cercle et avait commencé à danser. Les gens pensaient qu'elle n'allait pas danser longtemps, mais au fur et à mesure que les tam-tams battaient leur plein, Mom Dioum était en transe. Elle commença à crier, puis à hurler et les yeux exorbités, elle faisait le tour du cercle, presque menaçante et les gens s'agrippèrent à elle et la sortirent de là.

Elle continuait à hurler et tout le quartier fut ameuté.

La police du coin fut alertée.

Sans poser de questions les policiers l'embarquèrent et sans demander l'avis de qui que ce soit la menèrent directement à l'hôpital psychiatrique de la ville où elle se trouvait aujourd'hui.

Il n'y avait pas de recenseurs ce jour-là dans ce quartier et ces policiers n'avaient pas pensé au décret.

C'était dans le même hôpital où se trouvait Yaw qu'elle fut transportée. Elle fut considérée comme une déchaînée et mise sous un traitement qui consistait pour l'essentiel en des injections intempestives de liquides de toutes les couleurs. Et quand cela n'allait pas, c'est-à-dire quand elle se mettait à crier, à délirer, car on ne savait pas toujours ce qu'on injectait aux malades internés, c'était la camisole de force ou alors la chambre noire.

Terrible.

Mais Mom Dioum commençait à tout faire pour se comporter plus sagement, après quelques péripéties entre la camisole de force et la chambre noire. Quand elle s'était rendu compte dans quel état ces traitements la mettaient, elle réalisa qu'il ne fallait pas qu'elle sombre dans la folie bêtement. Entre se faire passer pour une folle et devenir folle, il y avait une différence, à laquelle elle tenait pour le moment.

Car devenir fou, était une étape que des milliers de personnes franchissaient tous les jours dans nos pays.

La dureté de l'existence, les mensonges, la misère, l'injustice. Mom Dioum n'était pas folle et elle le savait. Mais elle n'avait pas d'autre choix que de se faire passer pour une folle et ainsi échapper à la raison des autres et à sa propre raison.

Ah oui, vous ne le savez pas ?

Mais ce sont les autres qui ont raison.

Eux, vous ne les connaissez pas ?

Ce sont tous ces gens normaux qui nous entourent.

Ah ! Ils sont normaux !

Les fous, c'est vous et moi.

Avec raison ou sans raison.

C'est ainsi.

Eh oui ! si vous ne voulez pas supporter cela faites comme les autres. Nous avons eu des compagnons qui eux sont devenus normaux aujourd'hui.

Dans le système.

Ils mangent à leur faim, voyagent dans des avions-appartements, et en contrepartie ils trahissent leurs compatriotes et soutiennent avec vigueur leurs nouveaux amis dans la destruc-

tion de la raison chez les individus et dans la promotion de la mascarade pour la grande parade.

Vous n'avez rien compris ?

C'est mieux ainsi.

Ainsi Mom Dioum joua le jeu pour ne pas se faire détruire la raison.

Il fallait qu'elle conserve en cachette la raison dans sa folie.

La voilà tout d'un coup, toute en sourire, en gentillesse devant les infirmiers et ainsi, elle avait moins d'injections de liquides sans nom précis et parfois même elle aidait à la cuisine de l'hôpital. C'est là qu'elle comprit, elle le savait plus ou moins, comment les budgets des rations alimentaires des hôpitaux étaient détournés et on servait n'importe quoi aux malades quand on leur servait quelque chose.

Sinon les malades devaient avoir des parents pour leur apporter à manger.

Mais c'était connu, les fous n'avaient pas de parents.

C'était déshonorant.

Pourtant dans chaque famille, il y avait toujours un fou, une folle, un homosexuel, une homosexuelle, un menteur, un voleur, un truand, un trafiquant de drogue, un sidéen.

Mais ces « tares » là personne ne voulait les gérer.

Il fallait être normal pour être dans le système.

Chut !

Nous ne parlons pas du système.

Nous sommes à l'hôpital psychiatrique.

Un après-midi donc, dans la grande cour de ce même hôpital psychiatrique, Yaw était assis sur un banc en ciment comme d'habitude à ces heures-là avec Mom Dioum et son éternel pagne tissé à la main. Leur couple était connu dans l'hôpital. On les avait autorisés à se promener ensemble. Yaw venait la chercher dans la cour des femmes. Parfois aussi Mom Dioum pouvait aller voir Yaw dans la cour des hommes, mais elle n'y allait pas souvent, sauf quand l'envie de raconter sa vraie histoire la prenait. Mais arrivée devant Yaw, elle y renonçait toujours.

Parfois on les voyait marcher longtemps ensemble dans l'hôpital. Ce n'était que le soir qu'ils se séparaient. Ils ne suivaient

pas un traitement spécial. Les médecins avaient étudié leurs cas, réfléchi là-dessus et étaient incapables de faire un diagnostic exact. Ils faisaient partie de l'hôpital et les étudiants en psychiatrie, en psychopathologie, les stagiaires pouvaient étudier leurs cas, discuter avec eux.

Ils étaient devenus des cobayes.

Des malades étranges.

Des fous sans folie.

Des fous pas comme les autres.

Donc ils étaient là sur ce banc en ciment quand un homme qui marchait d'une de ces démarches désordonnées, se présenta devant eux et sans les saluer, dit :

– Où se trouve le pavillon des fous, je cherche un fou.

Yaw se leva et lui dit :

– Quand vous arrivez devant des personnes, il faut les saluer d'abord. Ensuite vous leur demandez gentiment ce que vous cherchez à savoir. Je voudrais aussi vous dire une chose. Ici il n'y a pas de fous. Si vous prenez les gens qui sont ici pour des fous, ils vont se comporter comme des fous et vous allez voir. Yaw s'approcha du type, le prit par le collet et lui pointant les yeux dans les siens, si près que leurs bouches se touchèrent presque, il lui dit :

– Tu vois, je peux vous tuer ici et tout le monde dira que je suis fou, puisque vous-même vous dites que c'est l'hôpital des fous. Alors qu'en dites-vous, mon très cher ami ?

Yaw relâcha le type sous la pression de Mom et se rassit sans le regarder. Ce dernier ne demanda pas son reste et détalà à toute vitesse vers les autres bâtiments de l'hôpital.

– Yaw, tu as été un peu dur avec lui, tu lui as fait peur, dit Mom.

– Non je n'ai pas été dur avec lui, pas assez.

Tu as entendu ce qu'il a dit ce type ?

Tu as vu comme il s'est comporté ?

Ce n'est pas normal, tu le sais.

Mais lui il est normal.

Ce n'est pas ainsi qu'on devrait traiter les malades mentaux.

Ils sont des malades comme tous les autres malades.

Que veut dire être fou ?

Qui est fou et qui ne l'est pas ?

Que veut dire la folie ?

Pourquoi tout ce mépris ?

La folie peut être un choix, une approche de la liberté. Oui la liberté.

La folie choisie, c'est cela la liberté.

Il faut être fou pour être libre, pour dire la vérité.

Sinon comme le dit ce proverbe du Continent : « Celui qui veut dire la vérité doit avoir un bon cheval pour s'enfuir. »

Mais le fou lui, il peut dire ce qu'il veut, à qui il veut.

On l'enferme ?

Ce n'est pas un problème.

Il aura dit la vérité et cela fera réfléchir certains.

Quand il y aura plus de fous, la vérité éclatera.

Faisons les fous et dénonçons tout.

– Yaw, y aurait-il un moyen de choisir sa folie ? Ou bien ne sommes-nous pas en train de parler d'une folie inéluctable, d'une folie à laquelle nous ne pouvons rien faire que de l'accepter, que de l'adopter car nous n'avons pas d'autre choix, dit Mom Dioum.

– Comment n'avons-nous pas d'autre choix ?

– Nous avons toujours la possibilité de faire un choix.

Quelle que soit la situation il faut faire un choix.

Donc la folie serait un choix, répondit Yaw.

Parce que nous n'avons plus le choix peut-être.

Parce que nous n'avons pas les moyens de choisir autre chose.

– Ah ! Si, peut-être la mort, poursuivait Mom Dioum.

– Que dis-tu ?

– La mort ?

– Comment choisir la mort ?

– Pourquoi cette lâcheté déguisée en bravoure, en héroïsme, en dépassement, en sacrifice ?

– Pour que le monde soit meilleur !

Serais-tu là pour en être sûre ?

Et l'autre dirait :

Sinon à quoi ont servi tous ces morts pour la patrie, pour les amis, pour les siens, pourquoi tous ces millions de morts ?

Et les milliers d'amputés des sordides et absurdes guerres de la Sierra Leone, du Libéria pour ne pas parler du million de morts pour rien du Rwanda, des guerres du Soudan, de l'Angola, de l'Érythrée ?

Alors tu vas me dire qu'il y a des morts qui ont servi à quelque chose.

À la radio aujourd'hui :

« Cent mille morts dans un pays. Et il fallait que le peuple décide, qu'il vote pour la paix, la concorde nationale. »

C'était bien la paix.

Fallait-il cent mille morts ?

Les gens vont continuer à mourir pour quelque chose jusqu'à la fin des temps et le monde n'en sera pas meilleur.

– Un monde qui a besoin de millions de morts pour être meilleur, de ce monde-là je n'en veux pas.

– Donc s'il te plaît ne me parle plus de choix.

Yaw était en furie.

Il s'était levé, allait et venait, se passant la main sur la tête en avant en arrière comme s'il réfléchissait.

Il reprit :

– Pourquoi je suis enfermé ici ?

Parce que j'ai dénoncé une mascarade.

Je suis en sursis, je suis condamné à mourir parce que j'ai dit la vérité.

Ce que j'ai vu je ne l'ai pas rêvé, je l'ai réellement vu.

J'ai vu la mascarade, les assassinats, les têtes coupées des enfants pour le Timonier.

Je n'ai pas rêvé.

Pourquoi dois-je mourir ?

Le monde ne serait-il que mascarade et chacun devrait y jouer un rôle ? Pour te parler franchement je ne pourrais pas.

Maintenant tout cela est bien loin pour moi.

Je suis condamné et je dois mourir.

Alors que je ne veux pas mourir.

J'aurais préféré la folie.

Je choiserais la folie parce qu'elle me libérerait.

Mais même un fou condamné à mourir ne peut rien contre la

furie des autres. Ils m'ont déjà tué, ils m'ont tué avant que je ne choisisse la folie.

Excuse-moi, Mom je dis n'importe quoi.

C'est la première fois que je vois la mort en face.

Yaw s'assit à nouveau à côté de Mom et tint sa tête dans les deux mains.

– Tu sais Yaw, j'ai un ami qui s'appelle Efui. Il m'a une fois parlé d'une chose terrible.

C'était quelqu'un qui se trouvait dehors, devant la grille fermée d'un asile et qui la secouait de toutes ses forces en disant : « Ouvrez-moi la porte, je veux sortir », dit Mom Dioum après un instant de silence.

Cette histoire m'avait bouleversée car j'avais trouvé que c'était le meilleur résumé de notre existence cruelle dans cette mascarade dans laquelle nous vivons et où des millions de personnes tournent en rond et ne se rendent même pas compte de ce qui se passe, car ils sont les acteurs, les défenseurs, les pourvoyeurs, les maîtres, les metteurs en scène de cette mascarade. Pendant que des abrutis sont là en spectateurs.

Et c'était cela qu'il fallait appeler une vie, la vie.

Que faut-il faire Yaw ?

– Pour moi la solution est toute trouvée : je choisis la folie. Je ne peux pas choisir la mort car je suis condamné, tué par mon peuple. Je suis déjà mort. Où qu'il me trouvera, mon peuple me tuera. Chaque génération mettra au monde mes bourreaux jusqu'à la fin des temps. Si l'un d'eux me trouvait dans cet hôpital, il me tuerait quel que soit ce qui pourrait être fait pour me protéger.

De toutes les façons c'est trop tard, je suis déjà mort.

Je choisis la folie pour rester ici avec toi, pour être avec toi.

Ce choix c'est pour toi que je l'ai fait.

– En es-tu sûr ? lui dit Mom.

Je n'ai pas fait le choix parce que je veux vivre.

C'est uniquement pour toi.

Combien de fois je dois te le répéter ?

– Vivre dans la folie. Tu sais, le système tue les fous qui font

des choix, ajouta Mom Dioum, son pagne tissé à la main sur les épaules et elle dit encore :

– Tu sais, quand tu parles, j'ai l'impression que tu prends les autres, le système, pour des gens intelligents, des gens qui réfléchissent. Non, ce sont des abrutis, des idiots, des tarés. Ne parle pas d'eux comme s'il s'agissait d'êtres humains normaux. Ils sont tous malades. En tout cas ne fais part de ton choix à personne.

À personne.

Pour les autres fous qui n'ont pas choisi, personne ne leur prête attention, personne ne les écoute, personne ne les croit. Ils sont considérés comme des fous. Alors que les fous qui ont choisi, ils deviennent dangereux pour le système. Tu sais je te l'ai dit, le système est terrible.

Ou tu meurs ou ils te tuent.

Un infirmier en blouse d'une couleur passée, vint les chercher.

– Vous n'avez pas vu qu'il fait nuit et qu'il faut aller manger et se coucher.

Vous m'étonnez tous les deux, toujours en train de discuter.

De quoi parlez-vous ?

Mais les amoureux ont toujours quelque chose à se dire.

Il riait de bon cœur et il ajouta :

– Yaw, le quartier des hommes c'est à droite et non à gauche, à moins que tu ne te déguises en femme, allez à tout à l'heure. Yaw et Mom se regardèrent quand l'infirmier s'éloignait d'eux.

Oui les amoureux ont toujours quelque chose à se dire.

N'est-ce pas ?

Pardon ?

Rien.

Yaw et Mom se séparèrent vers la cour des femmes.

Dans cette cour il y avait la radio qui fonctionnait à toute heure. Cette radio avait été apportée un jour par une sociologue qui venait pour les séances de discussions avec les femmes. Elle l'avait remise aux services de l'hôpital qui lui avait dit de la laisser dans la cour des femmes, puisqu'il y en avait déjà une au pavillon des hommes. La sociologue avait expliqué que quand elle était allée au marché le lendemain du

jour où la femme enceinte avait été brûlée, quelqu'un lui avait subrepticement glissé cette radio dans les mains en lui disant : « C'était sa radio », en parlant de la femme qu'on avait brûlée. La personne avait disparu en même temps. La radio était en marche quand elle l'avait eue entre les mains et diffusait ceci, au même moment, en direct :

« Le marché, notre grand et beau marché est en flammes depuis hier nuit. Il y a de la fumée partout. Les véhicules ne peuvent plus circuler ainsi que les taxis-motos. Quel terrible dommage ! Ce marché était notre fierté nationale. C'était le plus beau et le plus grand marché de la sous-région. C'est notre Timonier national qui l'a inauguré en grande pompe avec le ministre des marchés. La cause de l'incendie est encore inconnue. On parle d'une femme qui aurait mis le feu et avait pris feu elle-même. Nous attendons d'en savoir plus et nous vous informerons. Pour le moment nous arrêtons le reportage sur l'incendie du marché et vous rappelons que le décret est toujours en vigueur. Vive le Timonier. Il va construire un autre marché ininflammable et il va l'inaugurer avec les chefs d'États amis de la sous-région. Merci de votre attention. »

La sociologue ne savait pas ce qu'il fallait faire de la radio et c'est ainsi qu'elle eut l'idée de l'amener à l'hôpital où elle pourrait peut-être servir dans la cour des femmes.

Les femmes internées commentaient les programmes de la radio diffusés dans les langues vernaculaires et appréciaient les programmes musicaux avec Cheikh Lô, Papa Wemba, Coumba Gawlo, Myriam Makeba, Cesaria Evora, Biso na Biso, Angélique Kidjo, Sagbohan, Ismaël Lô, Omar Pène, Tohon Stan, Denagan Janvier Honfo, Aïcha Koné, Salif Keïta. Mom Dioum n'était pas une fanatique de la radio, contrairement aux autres. L'histoire de la jeune femme enceinte qui avait été brûlée au marché, était passée à tous les programmes. Mom Dioum l'avait entendue, mais n'y avait guère prêté autant d'attention que les autres et elle n'avait pas beaucoup participé aux débats soulevés.

De telles nouvelles étaient tellement courantes dans nos pays. Tous les jours un lot de violences, d'injustices, de mensonges

se déroulait dans nos pays, tant et tant que c'était devenu la soupe populaire. Quelqu'un pourrait faire cuire l'enfant d'un voisin qui lui aurait tiré la langue ou ne serait pas de la même religion que lui.

Et tout cela dans l'impunité totale.

Le chef de quartier de Kpota Sandodo les réconcilierait, car nous étions tous des parents, des frères.

Ce fut ainsi que Mom Dioum n'avait pas suivi la diffusion à la radio de la pièce de théâtre qui avait soulevé tant de débats.

La pièce était ainsi présentée :

Une cour.

Sur la scène, le Symbole.

Une femme. Devant elle : une pelote de fils de toutes les couleurs à démêler.

Trois masqués.

Des personnages.

La radio.

Trois masqués s'arrêtent, regardent le symbole avec curiosité, échangent des signes, exécutent un ballet, vont et viennent.

La radio est en marche :

« L'arrivée des Arabes

L'arrivée des Portugais

L'arrivée des Français

L'arrivée des Anglais

L'arrivée des Hollandais

L'arrivée des Belges

Esclavage - Colonisation - Décolonisation - Indépendances -

Pouvoirs - Coups d'État Sanglants - Guerres - Biafra - Tchad

- Rwanda - Apartheid - Mandela - OUA - Cedeao -

Modernisation - Désillusions - Frères-Cabral - Revendications

- Dictatures - Prisons - Diète Noire - Diallo Telli -

Enrichissements Illicites - Grand Ecart - Pauvreté - Misère -

Désordre - Menace - Déchirure - Mère - Chaos - S'accrocher -

Inéluctable - Résister - Tuer - Symbole - Folie - Mort. »

- Hé ! Grand, ça va ?

- Et les affaires ?

- *Donne-moi une cigarette.*
- *Alors de quoi parlez-vous ?*
- *Des autres. Les autres.*
- *Je me demande parfois si vraiment les autres sont une nécessité.*
- *Parce qu'ils se méprennent sur le sens du rapport ?*
- *Moi je ne veux pas entendre parler d'histoires du Continent comme une idée autour de laquelle on doit se pencher, Continent de magie avec intentions humanitaires, ethnologiques etc.*
- *Le Continent c'est une réalité comme la Chine ou le pays Inuit.*
- *Je comprends ce que tu veux dire, mais l'essentiel est que si nous, nous comprenons.*
- *Il ne s'agit pas de savoir. Il s'agit d'être.*
- *Il ne faut pas non plus s'enliser dans l'idée de celui qui sait et laisse faire. Ce compromis ne nous porte que préjudice. Un préjudice que nous rejetons dans le subconscient et assimilons à la problématique de l'ingérence.*
- *Ce n'est pas la peine de jouer à ce jeu mélodramatique.*
- *Oui, oui, bien sûr, mais tu sais, chacun obéit à son raisonnement.*
- Alors s'il est dit que nous n'avons pas de raisonnement, obéissons à notre instinct, notre instinct d'être, notre instinct de survie, à notre émotion puisque c'est de cela qu'il s'agit dans nos particularités.*
- *Ah les odeurs et les couleurs de la cour, comme j'en avais la nostalgie !*
- *Ah ma grand-mère, que de souvenirs !*
- *Odeurs, couleurs, quoi encore ?*
- *Vous m'étonnez, vous, vous en faites partie...*
- *De quoi ? Va jusqu'au bout de ta pensée. Qu'est-ce qui te fait rire ?*
- *J'étais dans la pensée. La pensée n'a pas de bout. Aller jusqu'au bout de la pensée. Quelle expression !*
- Je disais seulement que vous faites partie de cette nouvelle race...*

- De quelle race ? Je suis un Peul authentique moi.*
- Le Continent aujourd'hui cherche des racines. C'est incroyable. Après l'inconscience, la tragédie de l'homme noir, son martyr, l'exotisme maintenant ; le Continent authentique des lacs taris, des montagnes inertes et des forêts vidées.*
- Non, mais c'est vrai, de par mon père, j'ai des parents peuls.*
- C'est le genre de causeries qu'il faut tenir chez les autres ; vous nous cassez les oreilles avec vos histoires d'origines. Tu es quoi toi ? C'est sûr que tu as un ancêtre.*
- Ne vas pas me chercher des ancêtres. Mes ancêtres ce sont ceux que j'ai connus et ici, le Symbole, les symboles, cette pièce dans laquelle je suis née, les odeurs de cette cour.*
- Ah que je suis fatigué. J'en ai marre avec toutes ces histoires de culture, d'art moderne, du Continent, de symbioses, de civilisations.*
- Qu'est-ce que tu racontes avec l'art, tu es un artiste n'est-ce pas ? Donne-moi une cigarette.*
- Je vais à la maison.*
- Tu n'oses pas, reste manger. Ici tu es chez toi, ta grand-mère et la mienne avaient été ici ensemble...*
- Holà ! Ce n'est pas la peine d'énumérer tout ce qu'elles ont fait ensemble, surtout pas.*
- Et vous cherchez des racines et des origines, vous voulez l'authenticité. Eh bien voici votre culture. Ce rapport est plus authentique que d'aller chercher des ancêtres chez les Noubas de Kau ou les Lobis d'ailleurs.*
- J'y vais, vous cherchez des histoires.*
- Moi aussi j'y vais.*
- Toi aussi tu y vas ?*
- Oui je dois passer chez quelqu'un chercher quelque chose.*
- Quelle chose ?*
- Ton esprit est tordu. Les colonisés analysent trop. Dès que tu ouvres la bouche, ils ont déjà parlé à ta place. Ils analysent le comportement, la forme du visage, la couleur des yeux, n'importe quoi.*
- Tu es mon grand toi aussi. Tout ce que tu penses que je ne sais pas, je le sais. Je fais l'idiot. C'est plus reposant.*

- Chut !
- *Le Symbole ne dit rien mais il sait tout, il sent tout.*
- *Que comptes-tu faire maintenant ?*
- *Vivre, vivre encore, vivre, vivre toujours.*
- *Ecoute ce que je te dis ; d'ailleurs tu comprends bien ce que je te dis. Je me demande à quoi t'ont servi toutes ces années passées dans le système ?*
- *Je n'y ai rien appris qui puisse me permettre d'en tirer quelque chose conforme à mes origines, à ma culture, à mes croyances, à mes convictions, à mes passions. Je veux être moi-même et non ce que les autres veulent faire de moi.*
- *Tout ce que tu dis là, n'a pas de sens. Tous ceux qui étaient avec toi sont maintenant dans le système. Ils sont bien à présent.*
- *Je ne veux pas leur ressembler. Je rends grâce à Dieu d'être telle que je suis là, en train de parler.*
- *Tu sais tu es mon amie, mais tu n'es dans rien.*
- *Tu parles pour toi-même. Je me sens bien ainsi.*
- *Reste là. Tout le monde cherche.*
- *Moi aussi je cherche en abandonnant complètement le système, le stéréotype. Je cherche dans mes structures propres, ma dimension propre. Je suis née dans cette cour et nulle part ailleurs.*
- *Ah ! mes genoux, ils me font terriblement mal.*
- *Nous souffrirons encore plus si nous ne restons pas dans la cour. En dehors des mutations naturelles, il y a tous ces comités de soutien contre la famine, la sécheresse, la maladie, qui sont de véritables comités de cadeaux empoisonnés. Mangez dans la cour, vivez dans la cour, résistez dans la cour avec vos propres forces. Comptons sur nous-mêmes d'abord et sur cette cour.*
- *La radio est à nouveau en marche :*
- *« Le largage des vivres dans les montagnes du Timor où sont réfugiées les populations apeurées a été suspendu par les Nations Unies. Il y avait trop d'accidents. Les nourritures larguées étaient trop fortes en protéines, alors que ces populations n'étaient habituées qu'à la consommation de féculents. »*
- *Les personnages reprennent :*

- *En tout cas tout ce qu'il y a comme plaintes, cela n'existait pas avant.*
- *La vie ne change pas, c'est la façon de vivre qui a changé.*
- *Tout ce qu'il y avait à dire, une vie entière ne suffirait pas. Que Dieu nous Augmente en paix.*
- *Y a-t-il quelque chose à manger ? Je meurs de faim.*
- *Les artistes meurent de tout dans ce pays.*
- *Le vrai artiste ne se plaint pas. Entendons-nous bien sur le terme artiste, créateur, bien sûr au niveau de la dimension humaine. Car le seul artiste, le Seul Créateur, l'Unique est Celui qui A créé les femmes et les fleurs et les couleurs et le jour et la nuit.*
- *Pour le moment je mange. Je discuterai de la création après.*
- *Quand ton ventre sera plein, tu ne souffriras plus et tu ne discuteras plus.*
- *La sagesse même.*
- *Ventre bien plein, voilà le secret du développement : manger à sa faim.*
- *Hé sister, tu avances un peu trop.*
- *Toi, tu dis tout ce qui te passe par la tête.*
- *Non je dis la vérité.*
- *Bon je vais aller régler mes affaires. Nous ne vivons pas la même époque.*
- *Là tu as bien parlé, tu t'es bien exprimé et tu t'es bien expliqué.*
- *Grand donne-moi une cigarette.*
- *Ne te fiche pas de moi, toi. Tu emmerdes la conscience des gens. Tu crois que tu dois vivre par les autres. Le monde te doit-il quelque chose, par ta position dans l'humanité et en fonction d'un phénomène génétique qui te donne un certain privilège ? Ton rôle est incomplet... Voilà, que cela te plaise ou non.*
- *Ces deux-là ne se réchauffent pas au même feu.*
- *Tu veux mourir en héros. Où étais-tu ?*
- *Je démêlais les affaires.*
- *Quelles affaires démêles-tu ?*
- *Mais la sœur, vivre est la grande affaire, avec plein de petites affaires dedans.*

- *Qu'il faut démêler.*
- *Exact.*
- *Bon moi je vais jusqu'en ville écouter ce que dit le peuple.*
- *Parce que le peuple dit quelque chose ?*
- *Où te crois-tu ? Tu peux empêcher le peuple de parler. Pas d'illusions. Sous son air idiot, le peuple n'en pense pas moins et parle.*
- *Laisse mon peuple tranquille toi.*
- *Ce que j'aime chez ma sœur, c'est qu'elle n'est pas sortie de la cour et elle sait de quoi elle parle.*
- *Ah oui ! La sister, elle a un sens de l'analyse, de l'analysé, de l'analytique.*
- *Hé, où vas-tu avec tes mots ? La langue française est trop émouvante, ne te laisse pas emporter.*
- *La sœur, tu devrais former un parti politique.*
- *Hé !*
- *Non je veux dire que tu as des choses à dire.*
- *Qu'on se le dise ici dans la cour, c'est le plus important. Lace bien tes chaussures avant d'entreprendre un long voyage.*
- *Vous, vous voulez m'étonner.*
- *C'est l'effet que je cherchais.*
- *Tu peux me donner une pièce pour acheter un bâton de cigarette ?*
- *Tu veux que je te dise : tu fumes trop. Est-ce par oisiveté, par nervosité ou par collaboration ?*
- *Je ne comprends pas.*
- *Tu vas comprendre. Écoute-moi. Tu fumes trop. Ce n'est pas bon pour ta santé.*
- *Il faudrait vivre alors en regardant le ciel.*
- *Soyons sérieux. Ce qui se passe est une histoire de politique économique et de politique tout court. Dans les pays fabricants, une lutte est menée rageusement pour sauver des vies. Comme ces gros trusts risquent de se casser la figure avec leurs industries toxiques – stock énorme, diminution de la production, chômage, faillite à la queue leu leu, grogne des syndicats et du patronat jusqu'aux enfants petits-bourgeois qui ne*

pourront plus aller à la montagne, pendant que leurs semblables sautaient sur des mines en Angola et ailleurs dans le monde, jusqu'à Madame la marraine de la société philanthropique Tralala qui ne pourra plus entretenir son gigolo...

– Quelle méchanceté !

– Non, je te jure que c'est ainsi que cela se passe chez eux. Donc que faire ?

– Aller chez les autres, quelle bonne idée.

– Chez les noirs, les rouges, les verts, les jaunes, les ocres, écouler les stocks avariés, trouver un circuit de marché, un terrain de surintoxication, c'est déjà intoxiqué, avec une publicité énorme. Tu sais l'autre jour en ville, j'ai vu des filles de teint blanc en petites tenues et bottines blanches avec la chaleur qu'il faisait. Ces filles faisaient le tour de la ville perchées sur des voitures et distribuaient gratuitement cigarettes, allumettes, cendriers et tentation. La femme au teint blanc sert toujours. Ah ! Que j'avais envie de hurler jusqu'à la faire vomir par le subconscient de l'autre.

– La sœur, ne sois pas raciste.

– Non ce n'est pas du racisme. Ce sont des vagues de résistance qui la secouent de temps en temps.

– Alors refuse d'abord de soutenir cette politique capitaliste. Tu n'as pas besoin de te remplir de fumée toxique. Tu as besoin de bouffer du mil et du manioc.

– Ah oui bouffer, c'est ce qui est important. D'ailleurs j'ai un peu faim. Mais que vais-je fumer ?

– Tu fumeras ce qui pousse chez toi. Tu mangeras ce qui pousse chez toi. Tu boiras ton eau, tu respireras ton air.

– Tu m'as convaincu, syster. Je vais encore réfléchir.

– Et si tu fumes parce que tu t'ennuies, là c'est grave. Je pense que tu ne t'ennuies pas. S'il s'agit d'oisiveté mentale, c'est encore plus grave.

– Tiens mon frère, bonne arrivée, passe-moi une cigarette.

– Fous-moi la paix. Je crois que tu joues un rôle préfabriqué. Les autres ont fait de toi un personnage dont ils ont besoin pour assouvir leurs propres fantasmes. Tu as accepté le rôle pour sortir d'un anonymat supposé ou pour subjuguier cer-

tains états. Te voilà pris jusqu'au cou. Tu ne peux plus échapper et tu es complètement hors de toi. Je reconnais que c'est une raison et une bonne raison de fumer à tort et à travers.

– C'est difficile la vie. Je n'y avais jamais pensé.

– Moi je dis que vous deux vous devriez faire de la politique.

– Nous allons au mariage du neveu du Timonier. C'est une cérémonie publique au stade Timonier. On veut que le peuple voie comment on se marie dans la famille même éloignée du Timonier. On a déplacé la banque centrale au stade pour éviter les ruptures de liquidités. Bien que tous les coffres des banques soient déjà vidés.

– Le système reste le même. L'offre et la demande et ses élucubrations conjoncturelles. Moi je n'en veux pas aux gens qui ont les moyens. J'en veux aux bandits qui pillent le pays sous nos yeux.

– Le noir et le fric, c'est toute une saga d'exorcisme. Le noir ne s'aliène pas avec l'argent, il se défoule avec. Pour lui le fric est magie.

– Tu as peut-être raison, sinon on ne comprendrait pas comment dans nos pays les riches et les pauvres cohabitent si facilement. Les pauvres s'adossent contre les fortunés, en loques, en haillons, sales, affamés, agonisants, avec des enfants sacrifiés pour mendier, et sans rancune.

Hé toi tu m'écoutes ? Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas en forme ?

– Je réfléchis.

– Fais attention à la réflexion.

– Je réfléchis pour trouver une voie, un chemin, une ligne de vie pour vivre bien.

– Pour toi c'est dans la cour ici, la cour de cette maison, les tiens, les odeurs, les couleurs. C'est dans cet environnement que tu dois plonger. Sinon réflexion sur réflexion, tu ne trouveras rien, tu vas t'user en vanités.

– Bon je vais aller me changer. À bientôt.

– Ah tiens, salut !

– Comment va la syster, yeah !

– Ça va.

- Tu ne dis pas mon frère, je suis ton frère.*
- Je ne suis pas ta sister, je ne suis pas celle-là, sister, qu'est-ce que cela veut dire ?*
- Bon je te laisse.*
- Non tu n'es pas dans ce que je te dis, dans ce que je veux te faire comprendre.*
- D'accord, d'accord.*
- Te rends-tu compte de ce qu'ils ont fait de toi ?*
- Toi, tu es grave aujourd'hui. Tu veux m'étonner sister.*
- Non mais c'est vrai, tu m'échappes, ma sœur, la sœur, mon brother, sister, ce n'est pas notre langage. Je suis ta sœur, c'est vrai, mais nous n'avons pas besoin de nous le dire à tort et à travers. Prends ce que je te donne et je te donne tout. « Sister », ne m'appelle pas ainsi, ne m'appelle pas ma sœur. C'est tragique.*
- As-tu lu Antigone : « Ismène, ma sœur, ma chérie » ?*
- Intello !*
- Je te parle d'histoires de chez nous, notre composition, notre être affectif social humain. Le rapport. L'atmosphère. Ne pas faire cause commune avec les siens. Voilà l'un des maux dont souffre notre pays en ce moment. Prends-moi telle que je suis avec tout ce que je représente dans la cour, mais ne me transpose pas, ne me recrée pas, ne me fabrique pas. Je suis déjà.*
- Où voulez-vous en venir ? Que racontez-vous ? D'accord, d'accord, je vous laisse. Vous êtes trop grave.*
- Tiens, tiens, bonne arrivée. Depuis quand ?*
- Depuis hier. J'étais allé à New York via Paris où j'avais laissé ma femme. J'avais une réunion sur les projets d'aménagement de certaines zones dans le Sahel pour la sédentarisation des nomades. Je te dérange avec mes projets.*
- Tu as failli presque avoir raison. Cela ne m'intéresse pas dans la mesure où cela n'empêche pas le peuple de continuer à lutter pour survivre. Mais comme j'ai un rapport à entretenir avec toi, j'ai besoin de te situer.*
- Chacun est libre de choisir, de mener sa vie comme il l'entend.*

– Il ne s'agit pas de choix, il s'agit de vivre. On choisit pour vivre et non vivre pour justifier le choix. Ou alors les deux. Ici nous parlons de liberté, de vie, de paix.

– Grand donne-moi un « smoke ». Est-ce vrai ce que j'ai entendu au sujet des gens du gouvernement ?

– Hé, tu sais, aide-nous, nous ne voulons pas d'histoires ici, si tu veux parler du gouvernement, va dans la brousse rouge.

– Mais je suis un citoyen, ah oui citoyen.

– Je veux bien mais citoyen de ton pays, de cette cour, de la liberté.

– L'histoire vous a eus. Vous avez de sérieux problèmes. Vivez et fichez-nous la paix.

– Là tu enlèves la carapace de la bête, mais tu as peut-être un peu raison. On dirait qu'à chaque fois on se découvre, c'est tragique comme situation. Arrêtons de nous faire des grimaces.

– Pardon, tu n'as pas une cigarette ?

– Toi je te cherche partout. Je suis fatigué. Quel sale pays !

– Ne nous casse pas les oreilles. Un pays n'est pas sale, il est sali. Ce sont toujours ceux qui n'arrivent pas à s'adapter, à s'intégrer qui dénigrent le plus le pays.

– Vous êtes graves.

– Qui ?

– Vous !

– Nous luttons. Chacun à sa façon, mais la lutte est permanente.

– Écoute, en dehors ici, de cette cour, toute lutte est vaine.

– Vous êtes des farceurs. Tous les discours, toutes les palabres, toutes les promesses, tout cela pour intégrer. Tout le bruit, résultat, on fait comme tout le monde.

– Si lutte il y a, elle ne peut servir que d'alibi.

– Quel alibi ? Mais que racontez-vous ?

– Tu as entendu, ils m'accusent.

– Nous causons seulement, nous n'accusons personne, nous avons tous à faire. Il n'y a aucun mal à se dire la vérité entre nous.

– Le noir, il aime les trucs de magie.

– *Exorciser les assauts de l'histoire dans la piraterie, dans la clandestinité.*

– *Et puis faire le malin.*

– *Faire le malin avec l'histoire, c'est aussi une façon magique d'absorber les paradoxes et les contradictions.*

– *Le processus dialectique revu...*

– *Oh là, mais où vas-tu ?*

Attention grand, je refuse cette démarche, je ne suis pas judéo-chrétien. Ah oui ! Je refuse. La forme de clandestinité dont nous parlons, c'est au niveau de l'être lui-même.

La seule clandestinité qui nous concerne est culturelle, mais notre culture est tout pour nous. Il faut que nous retournions dans la cour. Chacun honnêtement est en mesure de reconnaître aujourd'hui que le Continent ne pouvait pas être une idéologie. Les jeunes loups formés dès les aubes des indépendances à tous ces appâts furent des magiciens. Le Continent les accueillit en sorciers. Ils se cassèrent la figure dans le sang, dans les larmes et à nouveau le Continent sacrifia aux esprits les nouveau-nés et la jeunesse.

– *Le Continent est, ce n'est pas une idée, c'est un quotidien. Yeah !*

– *Avec toutes les poussées sanglantes, les impérialismes, le Continent a tout récupéré en magie et sorcellerie. Des épopées où l'homme du Continent trouve un exutoire pour refouler l'histoire. Mais la naissance du pouvoir, la magie du pouvoir, l'appât du pouvoir, nous brisèrent. Le pouvoir détourne du rêve. Le pouvoir n'a pas sa place ici.*

– *Où sont les symboles, où est le Symbole ? Symbole, viens nous parler, viens réveiller en nous le rêve.*

– *Tout ce dont vous avez parlé, ce sont des anecdotes que vous seuls connaissez, que vous avez vécues, analysées, etc. Le Continent n'est pas au courant, le Continent c'est le vécu et le rêve. Demeurez dans la nostalgie. Restez dans la cour. Voilà le Continent.*

– *Moi aussi j'ai vécu dans la cour, tout le monde a un ancêtre, chacun a un symbole, n'est-ce pas ?*

– *Ancêtre, symbole, chacun peut s'en fabriquer. Je crois que*

c'est ce que vous appelez dialectique et historicité qui faussent de l'essentiel. Nous parlons de nous-mêmes, si tu veux même scientifiquement. Une idéologie ne peut pas avoir un découpage scientifique, alors que toi on peut te découper scientifiquement, jusqu'à l'odorat, jusqu'au goût.

– Mais vous n'avez rien compris, moi je vous parle de technique pour vous sortir du sous-développement, pour nous débarrasser de l'aliénation, pour nous débarrasser de l'histoire

– Hé grand quelle histoire ?

– Ah oui l'histoire existe.

– Moi j'ai une histoire, l'histoire de ma famille, de mon pays, de mon peuple.

– Il dit qu'il nous parle de technique, de sous-développement, alors que nous n'en sommes pas là. Le sous-développement en tant qu'idéologie n'existe pas. L'exploitation, l'impérialisme, la loi du plus fort, le parti unique, le culte de la personnalité, la dictature, le terrorisme, l'abus de pouvoir, la corruption, la grande gangrène, oui, mais le sous-développement, non. L'être humain a été créé avec un mental, une atmosphère, une cour et le rêve. Il ne peut pas être sous-développé. Tant qu'il y a le rêve...

– Nous parlons d'aujourd'hui. Les anciens ont fait ce qu'ils avaient à faire en restant dans la cour. Aujourd'hui avec tout ce qui se passe à tous les niveaux comme bouleversements de mentalités et de structures, la faute en incombe à qui ?

Les serviteurs et valets au niveau du pouvoir, de la bureaucratie.

Les soi-disant intellectuels se complaisent dans une nouvelle forme d'impérialisme, entre frères, chez eux.

C'est incroyable.

Quelle misère.

– Mais que racontez-vous ainsi ?

– Les serviteurs !

– Je suis optimiste malgré tout. Bientôt tout cela va s'arranger. Laissons les serviteurs s'embrouiller de plus en plus, ici c'est le Continent. La magie est là, toujours magique. Pendant

qu'ailleurs un petit vent fait agoniser des milliers de personnes, pendant que d'autres se font construire des bunkers ou achètent des propriétés sur la lune pour fuir la grande bombe qui tue mais ne détruit pas, et la radioactivité, pendant que des commissions se font et se défont, pendant que l'homme n'a plus le temps de vivre tant il court à gauche et à droite – conjoncture –, tant qu'il se cogne la tête contre les portes vitrées – coopération internationale –, tant qu'il cherche comment faire pour avoir la peau de l'autre, tous les mensonges, tous les crimes, tous les discours, le Continent survit dans le sacré quotidiennement. Les termes de l'échange se détériorent, mais le rêve ne se détériore pas.

– Vous êtes des rêveurs. La réalité est tout à fait différente. N'est-ce pas Symbole ? Ils ne se rendent pas compte de tous les efforts fournis par les autorités pour le peuple, son bien-être, son développement en général.

– Vous ne connaissez pas les maux dont souffre le peuple et vous voulez son bien-être.

– Regardez le Symbole, il est toujours là !

– Oui c'est vrai, il est toujours là !

– Tout ce que vous dites là est bien vrai mais je veux seulement savoir ce que j'ai à voir là-dedans. Vous me traitez de serviteur, de façonné, de travaillé, de récupéré, de faire partie du système et maintenant vous semblez insinuer que je veux tuer le Symbole. Qu'ai-je fait ?

– Hé vous !

– Vous oui !

– Serviteurs, serviteurs, serviteurs !

– Vous cherchez des prétextes et des alibis. Si vous avez des difficultés à être, c'est autre chose. Mais le pays est là, altéré, mais il est encore là. Si vous voulez vous marginaliser, faites-vous remarquer. On ne se marginalise pas pour vivre à l'envers.

– La récupération entraîne un traumatisme mental grave.

– Cela est vrai. Voix, donne-moi une cigarette.

– Vouloir se faire reconnaître et se présenter enchaîné, je refuse. Et tu as constaté, ce sont toujours les autres qui nous découvrent. Mais quand la conscience surgit de partout, je

suis moi-même et je dévoile en moi les sens primitifs de la liberté. Cette aisance, ce plaisir d'être soi-même, d'être vrai. Pourquoi se cacher, pourquoi avoir honte d'être libre ? Et le comble c'est chercher à se transposer. La différence dans la référence est le premier pas vers l'affirmation du soi véritable. Je ne peux pas être celui qui est en face de moi. Sinon nous ne pourrions pas être ensemble et composer.

– Récupérés. Vous, oui...

– Ah non je ne suis pas récupéré, je refuse.

– Toi tu es l'image même de la récupération.

– Vous jouez aux héros et vous n'apportez rien.

– L'apport, la cour, l'humain.

– Voilà le genre dont le Continent n'a pas besoin. Ceux qui n'ont de bases nulle part, qui ne vivent que de situations. Des êtres de contexte. Et ils veulent créer. La misère n'engendre que la misère.

– Chacun a raison.

– Nous n'en sommes pas à chacun. Nous en sommes à nous. Nous ne pouvons pas créer sur la misère.

– Ah oui, tu as raison, passe-moi une cigarette.

– Ah non, non, débrouille-toi, fais quelque chose.

– Pour pouvoir crier à la liberté, donc pour être, il est impérieux de se débarrasser des idéologies qui obstruent ton propre système et cloisonnent ta propre démarche. Il faut être libéré de l'arbitraire. Il n'y a que l'être confronté au rêve. Il ne faut pas s'égarer. Refusez le maître à penser. Et le maître, et sa pensée, et son idée. Les données ne sont pas chez l'individu, les données sont dans l'esprit et dans le rêve. Les canons que les maîtres définissent comme étant ce qu'il faut respecter, il faut les rejeter. Si c'est prétentieux d'imposer aux gens des formules, ces derniers n'en demeurent pas moins dociles et bornés pour suivre leurs prescriptions. L'hypocrisie qui se dégage de cette politique d'aliénation c'est de chercher à briser les élans des uns et des autres dans la tentative que tout un chacun déploie pour vivre et survivre. Ne brisez pas les rêves des autres. Ne nous sclérosions pas mentalement.

Refusons de nous faire à travers les autres. Nous sommes. Les

autres sont. C'est à la lumière de la liberté que nous devons nous éclairer. Il faut se faire, se révéler à soi-même. Voilà le secret du rêve.

– Retourner dans la cour, moi je veux bien. Seulement que dois-je faire ? Tout abandonner maintenant et aller m'installer dans une case au fond de la brousse et regarder le ciel. L'être humain n'est pas un état.

– L'être humain est un devenir.

– Un devenir dans une voie, une idée, un sentiment. On ne devient que ce qu'on est. Ne suis pas, tu viens de la cour améliorer-la.

– Il faut oser retourner dans la cour.

– En plus le rêve est gratuit.

– Faites rêver vos peuples.

– Où est le mental, où est le fantastique, où est le rêve ?

– Assez de sacrifices, assez de crimes, assez de morts, assez de pleurs, assez de gémissements, assez de dialectique, assez d'analyses. La palabre doit retrouver son sacré.

– En tout cas ça bouge, donne-moi une cigarette grand.

– Inéluctablement il y aura une résistance instinctive qui fera tout basculer.

– Maintenant composez, adaptez-vous à vous-mêmes et à l'autre vous-même, qui est créativité, rêve. Prenez tout. N'ayez pas d'idées, soyez l'idée.

– Ah, oui, c'est ça.

– Mais qui êtes-vous ? Vous voulez tuer le Symbole ?

– Oui, il faut détruire le Symbole, sinon nous ne nous en sortirons jamais.

– Je suis le rêve. On ne tue pas le rêve. Rêvez, partez, loin, toujours plus loin en prenant ce qui vous appartient.

– Prenez-moi.

– Je suis le Symbole, l'inépuisable Symbole.

** Voilà chers compatriotes, grâce aux voyages de notre infatigable grand Timonier, vous avez pu suivre un extrait de cette pièce de théâtre intitulée N'importe quoi, dans le cadre des programmes d'échanges entre les radios des pays de la sous-région. Merci bien.*

Vive la liberté d'expression et de comportement prônée par notre grand Timonier. N'oubliez pas le décret. »

La pièce de théâtre diffusée souleva un tel tollé que le Timonier à vie qui ne l'avait pas suivie, parce qu'il n'écoute pas la radio, en fut informé. Il convoqua le ministre de l'Information, le directeur de la radio, l'animateur de l'émission, le gardien de la radio, le chauffeur ainsi que tous les stagiaires. Il demanda des explications sur cette pièce de théâtre que les conseillers particuliers de son cabinet lui avaient décrite comme une pièce subversive même s'ils n'avaient pas écouté la radio, eux non plus. Mais comme tout le monde en parlait, en lieu et place des décrets du grand Timonier, de ses phrases importantes, de ses discours, du rhume de son petit-fils, de l'anniversaire de la mort de sa mère, de son déplacement dans son village, c'était subversif.

– D'où sort cette pièce ?

– Ce sont des programmes gratuits, offerts par des radios amies suite aux visites que vous avez effectuées dans les pays frères. Nous n'avons pas assez d'auteurs dramatiques, car ils sont tous en exil, morts ou fous donc morts aussi.

– C'est pour cela qu'à part les communiqués, les discours retransmis cinquante fois parce qu'ils sont tellement importants pour nous, les décrets, les avis de décès, l'anniversaire de Son Excellence, le départ de Son Éminence pour son village, nous n'avons pas d'autres programmes. Moi-même je n'ai pas suivi la diffusion de la pièce. C'est le chauffeur qui m'en a parlé. Le peuple a aimé, dit-on. Il paraît que c'est comique.

Le Timonier se racla la gorge, sembla être satisfait des explications de son ministre et de ses collaborateurs et lui fit savoir qu'il n'écoutait pas la radio parce qu'il n'en avait pas.

– Excusez-moi Grand Timonier, en tant que ministre de l'Information, je dois vous offrir une radio. C'est intéressant. Vous allez entendre la manière dont les décrets de Son Excellence, les anniversaires des membres de sa famille, ses inspirations nocturnes, sont transmis au peuple.

Il fit mille courbettes et s'en alla à reculons avec ses collaborateurs.

– Quel idiot ! dit le Timonier.

– Grand Timonier, méfiez-vous des idiots de ce pays. Les fous même sont mieux que les idiots.

Mom Dioum n'avait pas suivi la pièce lors de sa diffusion. Les autres femmes internées en avaient parlé comme d'une pièce comique. Il s'agissait de l'histoire de deux poules et de deux coqs qui se disputaient la cour d'une maison.

Qui avait le droit ?

Qui n'avait pas le droit ?

Qui avait compris ?

Qui n'avait pas compris ?

Qui devait y rester et qui devait aller ailleurs, alors que tous les quatre volatiles passaient la nuit dans la même cour. Mais le jour c'était la bagarre.

Comique hein ?

Mais ne riez pas !

Mom Dioum, quant à elle, ce qu'elle aimait, c'était de rester un peu à l'écart ou alors discuter avec Yaw les après-midi pendant leur promenade dans l'enceinte de l'hôpital. Mais ces jours-ci elle prêtait oreille à la radio depuis que les gens parlaient de la pièce de théâtre, de l'histoire de la femme qui avait brûlé au marché, et toujours du décret, mais qui ne les concernait pas. Le décret était pour les fous en liberté. Le décret était pour ceux qui étaient à l'extérieur, pas ceux qui étaient à l'intérieur.

Eux ils étaient hospitalisés.

Ils étaient dedans.

C'était différent.

Mais Mom Dioum semblait chercher autre chose dans cet intérêt nouveau pour la radio. Elle aimait écouter les nouvelles avant de retrouver Yaw pour leur promenade et leurs discussions rituelles. Peut-être aussi que la radio lui donnait envie de savoir qu'elle appartenait à un monde où autre chose se passait. Il y avait peut-être un désir de se défaire de cette hantise de la

folie et de la mort qui l'habitait depuis sa fuite du lieu de tatouage, depuis qu'elle avait quitté la ville pour retourner au village. Mais elle savait pourquoi elle s'intéressait à la radio.

« Une jeune femme de teint noir, sans cicatrice, recherchée... »

Mom Dioum ne voulait pas raconter son histoire.

Elle savait qu'elle n'était pas folle.

Elle faisait la folle, car personne ne la prenait pour une folle dans cet hôpital.

Elle était considérée comme un cas étrange.

Un jeune stagiaire en psychiatrie lui avait dit que peut-être cherchait-elle un signe, un signalement, que sa mémoire n'arrivait pas à faire revenir, mais que cela pouvait lui revenir brusquement à la vue de quelque chose ou bien par un son qu'elle entendrait, ou par une couleur, ou par quelqu'un. Les seules périodes floues maintenant concernaient seulement tout ce qui s'était passé quand elle avait fui du lieu de tatouage jusqu'au cheval blanc. Et cette période ne l'intéressait vraiment pas. Mais tout le reste ainsi que son histoire, sa vraie histoire, dont elle ne voulait pas parler, elle l'avait dans sa tête, elle ne pouvait pas les oublier.

Elle ne pouvait pas encore en parler.

Elle ne voulait pas.

– Pour quelle raison t'es-tu levée un matin et as-tu décidé de retourner dans ton village ?

– Que s'était-il passé à la ville ? lui demandait souvent Yaw surtout au début de leur rencontre.

Mom Dioum ne pouvait pas dire à Yaw, son ami, ce qui l'avait réellement poussée. Mais arrivée au village elle savait pourquoi elle avait décidé d'aller faire le tatouage des lèvres.

– Tu sais quand je suis arrivée au village, au début je ne savais pas pourquoi j'étais là. J'étais en ville depuis si longtemps, j'avais fait des études universitaires jusqu'à la maîtrise. J'avais voulu comme tous les jeunes gens de mon âge, trouver du travail, m'installer. C'était impossible. La ville s'était montrée à moi tout d'un coup inamicale, méchante, dure. Je ne comprenais rien. Pourtant quand j'y étudiais, je m'en sortais plus ou moins. Par miracle, mais je m'en sortais. J'avais de

quoi payer ma chambre avec des petits travaux effectués à gauche, à droite. Je faisais mon petit commerce à l'université en revendant aux autres étudiants du sucre, du lait, des allumettes, des cigarettes, de la farine que j'allais chercher en ville car le campus se trouvait excentré. Ces petites vies sont communes aux gens de ma génération. Pendant toute cette période cela allait plus ou moins.

Un jour je me suis retrouvée dans le système.

– C'est quoi le système ? interrogea Yaw.

– Tu ne sais pas ce que c'est le système ?

D'où sors-tu ? lui dit Mom Dioum.

– Écoute Mom, moi je viens de mon village, de mon peuple, de mon monde, en pays Vassari. Je n'en étais jamais sorti auparavant. Je croyais que le monde s'arrêtait de l'autre côté de nos collines. C'est la première fois que j'ai quitté mon milieu, et dans quelles circonstances !

Tu te rends compte ?

Je n'avais rien connu moi, rien d'autre que mon peuple et mon village et j'y étais si heureux.

Yaw s'était tu et Mom pensait qu'il pleurait sans larmes.

Yaw reprit au bout de quelques instants de silence que Mom Dioum n'avait pas interrompu :

– Qu'est-ce qui s'était passé ?

J'ai dit ce que j'ai vu.

Qu'est-ce que j'ai vu ?

La mascarade.

– Quelle mascarade ?

Tout d'un coup Yaw s'éjecta de lui-même :

– Toi aussi tu doutes de moi, toi aussi tu me prends pour un fou avant que je ne choisisse la folie pour me cacher et vivre avec toi.

Pourquoi me poses-tu une telle question ?

Je t'ai dit que j'ai dénoncé la mascarade, et c'est cela qui a valu ma présence ici et toi tu me poses des questions comme tout le monde, tous ces gens, les médecins, les infirmiers, les stagiaires, moi-même.

Qu'est-ce que vous avez tous ?

Yaw s'en alla brusquement d'un pas pressé et nerveux et se dirigea vers la sortie de l'hôpital. Mom Dioum s'était levée et l'avait suivi difficilement tant il marchait vite :

– Yaw où vas-tu ?

Où veux-tu aller ?

Arrête-toi s'il te plaît.

Moi je n'ai rien dit qui puisse te mettre dans cet état.

Je voulais seulement que tu m'expliques ce que tu entendais par mascarade. Peut-être cette mascarade, en me la racontant encore, cela pourrait m'aider dans ma propre histoire. Arrête-toi s'il te plaît. Sinon, si les infirmiers te voient, ils vont penser que tu veux t'enfuir et ils vont te mettre la camisole de force, t'injecter ces liquides empoisonnés, te mettre à la diète noire, je t'en supplie, arrête-toi.

Tu ne veux plus que nous soyons ensemble ?

Tu ne veux plus de notre couple ?

Tu veux me laisser seule ?

Alors que je n'ai pas encore fait mon choix ?

S'il te plaît, arrête-toi.

Si tu sors, tu es mort.

Il y a le décret.

Le décret des tiens.

Yaw s'arrêta et regarda Mom Dioum dans les yeux quand elle arriva à sa hauteur :

– Je veux sortir d'ici, je veux aller rejoindre les autres, là où les gens ont choisi la folie au lieu de rester avec vous, avec vos questions stupides. Je pensais me réfugier ici, mais je me suis trompé. Les autres là-bas, savent que j'ai dénoncé la mascarade et ils s'en fichent, car toute leur vie est de la mascarade.

Les miens n'ont qu'à me tuer.

Je m'en fous à présent.

J'en ai assez.

Mom soutint le regard de son ami et lui dit :

– Tu sais Yaw, j'ai une histoire que je n'ai jamais racontée à personne, je vais te la raconter aujourd'hui.

Que tu choisisses la folie ou la mort, tu entendras d'abord mon histoire.

Parce que moi aussi avant d'avoir à choisir une bonne fois pour toutes, je voudrais te raconter mon histoire à toi seul et à personne d'autre. Tu sais chaque fois, je tourne autour. Je ne fais que parler de la ville et des difficultés que j'y avais connues. Ce qui m'était arrivé à la ville en fait, n'avait rien à voir avec cela.

– Avant de me raconter ton histoire je voudrais que nous fassions l'amour, lui dit Yaw.

– L'amour ? dit-elle.

– Ah oui, l'amour ! répéta-t-elle.

– Tu veux ? dit Yaw et il ajouta :

– Car je sais que quand tu finiras de me raconter ton histoire, tu ne seras plus la même. Tu ne seras plus Mom Dioum, dit Yaw soudain solennel.

Comme si c'était la dernière fois qu'il allait voir Mom Dioum, comme si l'histoire qu'elle allait lui raconter allait les séparer ou les réunir pour toujours, comme si lui Yaw devait en finir, comme Mom Dioum aussi qui n'était qu'une illusion dans sa survie, comme si tous les deux devaient à travers l'acte d'amour sceller leurs deux illusions de vie à jamais.

– Oui je veux, tout de suite, souffla-t-elle.

Il l'entraîna vers la morgue isolée, le lieu dont Yaw avait dit qu'il était idéal pour cet acte important de leurs vies sacrifiées aux illusions.

L'Amour c'est ce qu'il fallait pour anéantir le néant.

L'Amour tuait la mort.

L'Amour tuait la folie.

Dans cette morgue où il y avait quelques corps recouverts d'un drap chiffonné, Yaw et Mom Dioum trouvèrent leur coin.

Mom Dioum étala sur le sol glacé de la morgue, son pagne auquel elle tenait le plus au monde depuis cette fameuse nuit noire.

Là, ils firent l'amour pour la première fois et comme pour la dernière fois.

Ces actes d'amour désespérés, intenses, forts, beaux, grandioses, uniques.

Ils se dirent les mots les plus essentiels, les plus importants.

Les mots du commencement, les mots de la fin, les mots de la vie, les mots de la mort, les mots de l'amour, les mots de la cabale, les mots des dieux, les mots des déesses, les mots nus, les mots cachés, les mots dévoilés, les mots de l'au-delà, les mots de l'illusion, les mots de l'allusion, les mots de la désillusion.

Et là dans la morgue sombre et fraîche, le corps repu de plaisir et de bonheur, enlacé dans celui de Yaw ivre aussi de bonheur et de jouissance, Mom Dioum commença son histoire.

– Un jour j'avais fait la connaissance d'un homme dans un supermarché de la ville où je traînais, comme tous ces jeunes désœuvrés, devant les rayons achalandés de tous ces produits importés de tous ces pays exportateurs dont tous les jeunes rêvaient.

Donc, dans le supermarché j'avais rencontré cet homme et il m'avait invitée sur son bateau amarré pas loin de là, m'avait-il dit, sur le fleuve.

– Vous vivez dans un bateau ? lui avais-je demandé.

Ce n'était pas courant dans nos pays de rencontrer quelqu'un qui habitait dans un bateau.

– Non je suis de passage en bateau et je suis resté quelques jours ici pour régler des problèmes et voir quelques amis.

– Ah bon ! fis-je.

C'est un grand bateau ? continuai-je.

– Non ce n'est pas un grand bateau. C'est un bateau moyen mais il peut aller loin, dit-il.

Cet homme était d'un âge indéfinissable.

Ni trop jeune, ni trop vieux.

Il était bien habillé.

Il était en complet alpaga gris perle, et sur la tête, il avait un chapeau en astrakan noir. J'avais hésité à répondre à son invitation. Mais dans ma vie de l'époque, l'aventure en était une des composantes.

J'avais accepté de le suivre.

Quand nous sortîmes du supermarché, il se dirigea vers le parking. Quelqu'un s'avança dans notre direction, prit les paquets des mains de l'homme et marcha devant nous. L'homme au

chapeau en astrakan noir le suivait, moi je les suivais. Il nous mena droit vers un véhicule. Ce véhicule, était d'un luxe ! C'était un genre de Lexus grand luxe, de couleur noire. Les vitres étaient teintées. Quand notre serviteur ouvrit une des portes derrière le conducteur pour moi et m'invita à entrer, le cuir des sièges geignit avec volupté sous mon poids.

Le tableau de bord était en bois, du merisier ou du palissandre, ou du noyer. Tu sais ces bois luxueux mais tellement beaux aussi. Je me disais que le paradis, on pensait toujours que c'était de l'autre côté, mais un avant-goût était déjà sur terre. L'homme au chapeau en astrakan noir, je ne savais toujours pas son nom, fit le tour et s'installa à côté de moi. Il n'était pas le genre de personnage à qui tu osais demander son nom aussi facilement. Il y avait des gens qui vivaient si bien dans toute cette misère que nous connaissions ! Mais c'était connu, c'était dans la misère, la pauvreté à l'extrême qu'on trouvait des gens qui vivaient au-dessus de tout soupçon de besoin. L'homme au chapeau en astrakan noir ne parlait pas. Quand le véhicule démarra, à travers les vitres teintées, je voyais à présent tout ce qui se passait à l'extérieur. Les gens regardaient le véhicule avec admiration. Un véhicule comme celui-là, il ne devait pas y en avoir beaucoup sur l'étendue du territoire national. L'homme au chapeau en astrakan noir me regardait de temps en temps et souriait avec douceur.

Quel âge pouvait-il avoir ?

Il n'avait toujours pas d'âge.

Il était par contre grand, avait l'embonpoint de ceux qui ne connaissaient pas peut-être le prix des denrées de première nécessité et ne s'inquiétaient pas de leur augmentation quasi quotidienne.

Il avait les cheveux grisonnants sous son chapeau en astrakan noir.

Sa barbe bien taillée était courte et avait des reflets argentés.

Un bel homme.

En tout cas, il était « quelqu'un », lui.

Je m'enfonçai dans les fauteuils en cuir et en oubiai un peu la galère de mes interminables journées.

La voiture roulait sans bruit sur une route longue qui menait vers le fleuve. La ville pouvait être belle en ces moments. Les grandes avenues qui menaient vers le fleuve étaient bien éclairées. Des grandes maisons cossues, étaient alignées de part et d'autre. Je les regardais discrètement, voulant jouer à la fille qui en avait vu d'autres alors que cette partie de la ville je ne la connaissais pas. Et je ne m'étais jamais retrouvée dans une telle voiture, avec un tel homme.

On dirait que le chauffeur était sourd-muet.

On l'entendait à peine respirer.

On dirait une machine.

Assis bien droit, la tête haute, conduisant comme un robot et quelle conduite !

Pas un bruit, pas une secousse.

Tout était en douceur et dans la voiture et hors de la voiture.

À un moment le véhicule emprunta une voie un peu plus sombre et malgré une petite peur à présent, je faisais semblant d'être une femme qui en avait vu d'autres.

Une certaine fraîcheur se devinait à travers les vitres teintées.

La petite peur devenait une petite angoisse qui me serrait de plus en plus la gorge. Je commençais à me rappeler certains films d'horreur que j'avais vus et pensais à Jack l'éventreur, à Frankenstein, à Dracula, au Terminator. Mais ils n'étaient pas aussi beaux que l'homme au chapeau en astrakan noir.

Non, je devais assurer et continuer à jouer à la fille qui en avait vu d'autres. L'homme qui tout à l'heure était un bel homme me semblait tout d'un coup mystérieux. Pourtant il avait toujours son doux sourire quand il se tournait vers moi et j'eus honte d'avoir pensé à toutes ces horreurs et d'avoir eu peur.

La voiture s'immobilisa dans un tel silence que quand le chauffeur descendit du véhicule pour m'ouvrir la porte je croyais qu'il avait sauté dans le vide. Sans attendre que ce dernier lui ouvre la portière, mon hôte était sorti du véhicule et arrangeait avec soin ses vêtements de qualité. Il m'invita par la main à le suivre et nous nous dirigeâmes réellement vers la berge.

Le fleuve était là scintillant et calme.

Un léger clapotis se faisait entendre.

C'était comme de petites vagues d'eau qui s'abattaient sur la coque du bateau qui tanguait.

On distinguait les lumières du bateau qui semblait luxueux.

Dès qu'une ombre à bord nous aperçut, aussitôt elle se mit à marcher vite, descendit avec dextérité la passerelle et se présenta devant nous avec révérence. L'ombre était un homme, un albinos. Il ne fit pas attention à moi mais je sentais qu'il en avait envie. Ayant pris le cartable de mon hôte, l'albinos nous devança sur la passerelle que je montais comme une habituée, alors que de toute mon existence je n'avais jamais pris une chaloupe, ni même mis un pied dans une pirogue.

Le bateau était un peu à l'image de mon hôte.

Élégant, racé et aussi silencieux, aussi calme.

Il n'y avait aucun bruit, aucune musique, comme on pouvait se l'imaginer. Tout était propre et légèrement humide.

Nous nous retrouvâmes dans un salon assez coquet et un peu surprenant pour l'aspect extérieur du bateau. Ce n'était pas un grand bateau disait-il. Pourtant le salon était vaste.

Mon hôte me demanda de m'installer, de me mettre à l'aise, de me détendre.

Peut-être avait-il deviné mon léger tremblement et mon inquiétude ?

Je m'installais dans un grand fauteuil en cuir fauve et croisais mes mains sur mes genoux pour me donner de l'assurance.

Mon hôte s'excusa et entra dans une pièce attenante.

J'en profitai pour jeter des coups d'œil partout.

Les gens vivaient vraiment, me disais-je. Il y avait des rideaux luxueux aux hublots et le plancher brillait. Je remarquai qu'à un certain endroit, le parquet avait la forme d'un cercle. Mon hôte revint et me tira de mes pensées et de mon inspection des lieux. – Tu veux boire quelque chose ? me dit-il.

Je fus surprise par sa familiarité soudaine. Il venait de me tutoyer et cet homme que je prenais pour quelqu'un de distingué parut à mes yeux comme tous les autres.

Et là je commençai à paniquer.

Car seule, sur ce bateau, avec un homme, loin de tout, sur un fleuve, en pleine nuit, ce n'était pas une aventure ordinaire.

Mais je me conseillais de me maîtriser et de garder mon calme.

– Alors tu ne veux rien boire, à quoi penses-tu ?

Tu as l'air soucieuse ?

Y a-t-il un problème ?

Tu as peur ?

Non tu n'as pas à avoir peur.

Tu es en des mains sûres avec des amis qui vont te rendre riche, heureuse, tout ce que tu voudras.

Tu vas être introduite dans le grand monde, dans les grands milieux.

Tu vas connaître la fortune, la gloire, la vraie vie.

Si tu le veux bien sûr.

Tout dépend de toi.

Il parlait comme s'il parlait à lui-même avec des grands gestes de la main, sûr de lui.

Que voulait dire ce type par fortune, gloire, grand monde ?

Qu'est-ce qu'il voulait faire de moi ?

Que me voulait-il ?

Que voulait-il ?

Si je voulais être riche, heureuse ?

Qui pouvait refuser de telles propositions ?

Si je voulais ?

Donc tout dépendait de moi ?

– Je vais lui poser quelques questions, me dis-je.

Prenant le ton d'une fille du milieu déjà, je lui demandai :

– Alors combien va me coûter cette fortune, combien va me coûter ce bonheur ?

Que dois-je faire ?

Il sourit toujours avec cette douceur unique.

– Non chère amie, cela ne vous coûtera rien.

Ne vous inquiétez pas.

Je ne vais pas abuser de vous, personne ne va abuser de vous.

Vous n'allez tuer personne.

Vous n'allez voler personne.

Rien de ce que vous pouvez imaginer.

Ni drogue.

Ni prostitution.

C'est clair maintenant ?

À nouveau il me fit ce doux sourire, mais qui semblait devenir de plus en plus étrange pour moi.

Je n'en croyais pas un mot.

Comment devenir tout d'un coup riche, heureuse, sans rien donner en retour, sans rien offrir, sans rien subir ?

– C'était impossible, pensais-je.

Je jouais toujours à la fille qui n'était pas effrayée, alors qu'au fond je me posais mille questions.

– Mais vous pouvez me dire ce que je vais faire, lui dis-je.

– Ne vous en faites pas.

Voulez-vous boire quelque chose en attendant.

Détendez-vous, n'ayez pas peur.

Je ne vous ferai aucun mal.

Vous ne ferez que ce que ce vous voulez.

Allez je vous propose un jus de gingembre, et il se dirigea vers un frigo bar et appela :

– Mori !

L'albinos se présenta.

Je sentais qu'il voulait me regarder, mais se retint.

Je faillis lui sourire, me retins aussi.

Du jus de gingembre ?

Moi qui m'attendais à toutes sortes de liqueurs.

– Je ne bois pas d'alcool, je n'en offre pas, je n'en ai jamais et on n'en prend pas sur mon bateau, ni chez moi, dit-il en revenant vers moi.

Alors là je n'en revenais pas.

Ce type n'était pas ordinaire.

Je pris mon jus de gingembre servi par Mori, l'albinos qui nous avait accueillis depuis la passerelle.

Je sentais encore qu'il avait envie de me regarder.

– Et la voiture ? demandais-je.

– La voiture ?

Elle est dehors. Il n'y a aucune inquiétude.

C'est avec elle que tu vas être déposée quand tu voudras partir.

Elle te plaît cette voiture ?

Tu pourras t'en payer une bientôt.

– Moi ?

Je ne sais même pas conduire, lui dis-je.

– Tout cela n'est pas un problème, quand vous aurez accepté la proposition que je vais vous faire. Car je suppose que vous devez rentrer chez vous, il se fait tard et si vous êtes d'accord, demain vous reviendrez pour prendre service. Nous allons nous donner rendez-vous au supermarché au rayon des conserves alimentaires.

– Je viendrai vous chercher là.

Je n'en revenais toujours pas.

Mais qu'est-ce qu'il me racontait cet homme ?

Quand j'aurais accepté ?

Accepter quoi ?

J'avais hâte de connaître sa proposition.

– Alors, dites-moi, que dois-je faire ? demandais-je comme une professionnelle.

Il sourit à nouveau avec douceur, s'installa plus confortablement sur le bord du fauteuil, le buste penché vers moi.

Là, tout d'un coup je ne le reconnaissais plus.

– Ecoute-moi, toi, comment tu t'appelles encore ?

– Mom, Mom Dioum, répondis-je.

– Oui Mom Dioum, tu es une belle fille, tu es intelligente, d'après ce que tu m'as dit sur toi, tu as fais des études, tu n'es pas bête, donc voilà. Moi je travaille avec les personnes les plus importantes de la planète. Avec des mirages.

– Des Mirages ?

Des bombardiers ? questionnais-je affolée.

– Non, nous ne sommes pas chez Dassault. Nous sommes ici sur un bateau, sur un fleuve, chez moi. Je parle des mirages, les mirages, tu ne sais pas ce que c'est des mirages ?

Ce sont comme des leurres, dit-il.

– Si, répondis-je pour abrégé, mais je n'avais rien compris.

Et il poursuivit :

– Je veux que tu sois un de ces mirages. Pour le moment c'est tout ce que je peux te dire. Pour le reste, au fur et à mesure, tu verras et tu apprécieras. C'est à toi de voir si tu veux ou si tu ne veux pas.

J'étais essoufflée.

C'était trop.

Servir de mirage.

Être un mirage.

Je demandais des éclaircissements quand même.

Comment je peux être un mirage, moi ?

– Voilà, comme tu veux tout savoir allons-y. Je fais travailler des Européennes, des Asiatiques, des Arabes, toutes sortes de femmes.

Levez-vous, suivez-moi.

Il appela Mori l'albinos qui arriva tout de suite.

Sans attendre, il demanda à Mori l'albinos de se baisser et de soulever la partie du parquet qui était circulaire. C'était comme une écoutille. J'étais angoissée mais je me conseillais toujours de me maîtriser. Quand l'albinos souleva l'espèce d'écoutille, il fit un pas en arrière et nous laissa le passage. D'abord mon hôte descendit et j'entendis qu'il me demandait de le suivre et de faire attention aux marches.

Toujours jouant à la fille qui n'avait pas peur, je le suivis.

Nous nous retrouvâmes dans un superbe salon, plus beau que celui du dessus et plus vaste encore. J'avais l'impression que c'était toute la surface du bateau qui était aménagée. Il y avait plusieurs salons dans ce salon. Des salons en cuir, des salons style oriental, des sofas luxueux recouverts de soieries, des miroirs, des lustres, tout était d'un luxe incroyable. Des frigos bars étaient presque à chaque accoudoir. Mon hôte me fit le tour du propriétaire en tendant les bras autour de tout cela, heureux, et toujours avec son sourire étrangement doux.

– Voilà, c'est ici votre espace. Bien sûr il y a des chambres individuelles avec tout le nécessaire que vous allez découvrir. Venez, n'ayez pas peur. Ici personne ne touchera à un seul de vos cheveux, ni moi, ni quelqu'un d'autre. Vous travaillez, vous êtes payée. C'est tout.

Il prit une clé dans une petite malle en cuivre sculptée et ouvrit une porte cachée par des rideaux.

Je vis pour la première fois de ma vie ce qu'on appelait le luxe. Une chambre à coucher, comme il n'y en avait même pas dans

les films de Hollywood de l'époque. J'étais ébahie et j'en avais la bouche cousue.

– Alors, cette chambre vous convient-elle ? dit-il.

Je n'osais pas répondre.

Je pensais à la chambre que j'avais louée dans une maison où il y avait plus de trente locataires. Une « entrer-coucher » que je ne retrouvais que le soir pour dormir quand les moustiques, et les cafards volants m'en laissaient l'occasion. Le meilleur moyen c'était de se coucher mourant de sommeil et là le festin pouvait commencer sur des corps déjà meurtris par une rude journée de survie.

Je me conseillais à nouveau d'assurer et lui répondit :

– Elle est superbe et elle me convient.

Je vis mon visage furtivement sur le reflet de la grande glace au-dessus d'une coiffeuse.

Il y avait des miroirs partout.

– Asseyez-vous sur le lit.

Il me désigna le lit et tira sous lui un tabouret de coiffeuse et en me fixant dans les yeux il me dit ceci :

– Des chambres comme cela il y en a plusieurs. J'embauche des femmes belles comme vous, des blanches, des noires, des asiatiques, des orientales. Ce que je leur demande, c'est de rester dans leurs chambres respectives, de se faire belles comme elles le veulent et de monter au salon où nous nous trouvons tout à l'heure, dès que je le leur demande. En montant il faut simplement se mettre presque nue avec un cache-sexe parmi la collection de cache-sexes que vous trouverez dans ces armoires. Quand vous arrivez là-haut vous verrez des gens, vous ne leur parlez pas, vous ne les regardez pas. Après un moment, sur mon signal vous redescendez. C'est tout. Parfois nous nous déplaçons avec le bateau et vous pouvez être conduites par pirogue vers des rochers un peu plus loin. Là aussi, à un signal vous sortez, c'est tout. Vous ne parlez pas, vous ne dites rien, vous ne faites rien. Après vous retournez dans le bateau, dans vos chambres. Vous n'êtes pas des prisonnières. Vous partez quand vous voulez.

Je mis du temps pour répondre.

– Alors, vous acceptez oui ou non ?

– J'accepte.

Qu'est-ce qui m'avait pris ?

Il ne faut pas surtout pas me le demander.

Et voilà que je venais de trouver le travail le plus rentable auquel je n'aurais jamais pensé de toute ma vie.

Le salaire proposé ?

Des millions !

Des millions ?

Oui !

Cinq millions pour une apparition sur le bateau.

Dix millions pour une apparition derrière les rochers.

En quoi faisant ?

Pour tout d'un coup apparaître en tenue d'Ève devant des gens que je n'avais jamais vus de ma vie ?

Des gens comme toi et moi.

Mais des gens qui devaient être très, très riches.

Quand même il devait y avoir un petit mystère quelque part ?

Mon hôte avait dit qu'il y avait d'autres femmes, des blanches, des jaunes, mais nous ne nous voyions pas. Chacune était dans ses appartements avec tout ce qu'il lui fallait, me disait-il.

Et le bateau tanguait sur le fleuve.

L'albinos, Mori, me servait à manger et parfois même s'aventurait dans la causerie, ce que n'appréciait pas beaucoup mon hôte. Il lui en faisait souvent la remontrance, quand il le surprenait en ma compagnie.

J'avais libéré mon « entrer-coucher » le premier jour car j'avais pris service en même temps, comme on dit. J'avais expliqué à mon propriétaire que j'avais trouvé du travail dans une autre ville. Il en fut heureux pour moi et me souhaita bonne chance.

Ah ! S'il savait ce qui m'était arrivé !

Pendant deux semaines je n'eus à sortir de ma chambre sur ordre que quatre fois. Il devait en être autrement pour les autres, pensai-je.

Mon problème était maintenant celui-ci :

Comment envoyer de l'argent à ma famille au village ?

Je n'avais jamais envoyé une somme importante chez moi.
J'envoyais des petits cadeaux quand j'étais dans le système D,
D comme « Débrouillardise ».

Les parents savaient que j'étais à la ville, que j'y cherchais du travail comme tous ces jeunes gens et jeunes filles qui se trouvaient à la ville. La plupart des jeunes gens devenaient des domestiques, après avoir essayé d'autres métiers comme gardiens, revendeurs, porteurs au marché, au port, pousse-pousseurs dans les grandes artères commerciales de ventes en gros. Ils finissaient tous ou presque comme conducteurs de taxis-motos.

Le métier de conducteurs de taxis-motos, était devenu le métier préféré des jeunes chômeurs, cartouchards, maîtrisards sans emploi, déflatés de la fonction publique, fonctionnaires encore en service qui prenaient quelques heures à l'État, retraités, anciens cultivateurs, amateurs et amoureux de la ville, et la ville pétaradait de ces taxis-motos. Avec l'essence frelatée, le gasoil, les mélanges de toutes sortes, les taxis-motos empestaient l'atmosphère de la ville.

Les véhicules se démenaient pour circuler entre les taxis-motos. Le spectacle le plus infernal était un feu rouge à la ville.

Une cinquantaine de taxis-motos, pétaradant, dégageant une fumée opaque, encombraient la chaussée et l'air devenait de plus en plus irrespirable. Sur ces taxis-motos, se tenaient des fonctionnaires, des femmes, des femmes avec des petits bébés sur le dos, des écoliers, des jeunes filles, des touristes audacieux, un homme tenant un mouton.

La ville devenait de plus en plus enfumée.

La ville s'enfumait.

La ville devenait de la fumée.

La ville était en fumée.

Irrespirable.

Pollution terrible.

Danger imminent.

Nécessité de prendre des mesures d'urgence.

La plupart de ces jeunes gens oubliaient vite le village.

La ville était possessive.

La ville était ensorceleuse.

La ville était dépensière.

La ville était frivole.

Et les jeunes gens devenaient des citadins, ensorcelés par la ville.

Moi j'étais encore une personne attachée à son village, donc je ne pouvais pas être avalée par la ville sans avertir mes parents.

Comment faire avec tout cet argent que j'amassais ?

Comment faire pour en envoyer aux parents ?

Non, c'était mieux que j'entasse le maximum et après je vais rentrer au village comme une magicienne avec sa corne d'abondance. J'expliquerai au village que j'avais gagné le gros lot à la loterie nationale, non à la loterie américaine, non, au loto sport, non, au PMU. Le gros lot.

Tout le pays était dans les jeux.

Il n'y avait pas d'emplois, rien, donc vive le jeu !

Les ménages dépensaient l'argent du ménage au jeu en espérant le gros lot.

Les femmes en allant au marché passaient miser sur des chevaux qu'elles ne connaissaient même pas. Des chevaux qui habitaient dans des pays lointains. Donc elles posaient des questions aux voisins, demandaient aux enfants, achetaient et faisaient lire le journal. Arrivées au marché pour les provisions, le porte-monnaie était bien allégé par la mise, et les enfants à la maison devaient se contenter de ce qu'il y avait.

Et qu'y avait-il ?

Il n'y avait plus grand-chose dans les marchés.

Tout était vendu aux autres.

Le poisson, les crevettes, les crabes, les langoustes, le cacao, le café, les haricots, l'ananas, la viande et nous, nous mangions du plastique.

L'eau était dans du plastique.

Le lait était dans du plastique.

La farine, dans du plastique.

Le vinaigre, dans du plastique.

Le sucre, dans du plastique.

Le poivre, dans du plastique.

Et de là, la machine s'enclenchait.

Les enfants affamés se retrouvaient dans la rue, et quand le ventre était creux, les oreilles n'entendaient plus rien.

Bonjour la délinquance.

Bonjour la rue.

Qui donnait du travail maintenant à des ong pour s'occuper des enfants de la rue !

Quand allait-on apprendre à soigner le mal à la source ?

Prévenir, prévenir.

Ou bien certaines ong n'auraient plus de boulot, si tout allait bien ?

Enfin !

Avec cette décision de garder mon argent, j'étais rassurée et commençais à faire mes calculs.

Un jour Mori, l'albinos était resté un peu avec moi pour causer, ce que mon hôte n'aimait pas. Il m'aimait bien je crois cet albinos. Il a même dit un jour qu'il me trouvait jolie, que j'étais le genre de fille qu'il aimerait épouser s'il pouvait.

En riant je lui avais dit :

– Pourquoi pas ?

Il disait qu'il fallait avoir les moyens comme les hommes riches qui venaient voir les filles sur le bateau.

Quand il parlait je me demandais soudain ce que cherchaient ces gens, et qui ils étaient.

Et je sautai sur l'occasion :

– Qui sont ces hommes et que veulent-ils au juste ?

Regarder des filles quelques minutes c'est tout ?

Des filles perchées sur des tables en tenue d'Eve ?

– Oh ! Non, vous n'êtes pas des filles, vous êtes des mirages.

– C'est quoi un mirage ?

– Le patron vous fait passer pour des êtres surnaturels.

– Quoi ?

Mais pour quoi faire ?

– Mais il trompe ainsi les gens riches. Il vous fait passer pour des êtres surnaturels, il leur dit qu'il est en contact avec les djinns et qu'avec ces djinns, il peut donner pouvoir et puissance dans ce monde.

– Quoi ?

Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Et après ?

– Ces gens paient des sommes d'argent faramineuses au patron pour devenir président, pour devenir le plus fort, le plus important. Quand vous allez derrière les rochers et que vous réapparaissiez, c'est comme si vous étiez des êtres surnaturels sortis des entrailles de la mer et ces gens y croient.

– C'est cela le métier du patron alors ? lui demandai-je.

– Non il avait un autre métier.

– Mais attention, celui-là je ne peux pas en parler, c'est interdit.

Tu sais, j'ai échappé à la mort à cause de cet autre métier.

C'est pour cela que je suis ici.

Si je parle je suis mort, dit-il rapidement.

– Tu disais que tu m'aimais bien, que j'étais le genre de femme que tu aimerais épouser si tu avais de l'argent. Moi j'en ai maintenant, tu peux te marier avec moi, lui dis-je pour le flatter et le faire parler.

– C'est vrai ? fit-il, une lueur de joie dans les yeux.

– Bien sûr, viens plus près de moi, tu sais, allez viens, et dis-moi maintenant.

Je l'avais attiré contre moi et j'avais accepté un baiser mal-adept de lui.

Et il commença à parler :

– Tu sais le patron fait ce métier de mirages mais il a aussi le métier avec les albinos et les crânes. Pour les crânes il fait le travail avec son fils. Le patron a un fils, un grand fils. Pour les albinos, il fait le travail avec une autre personne qui se trouve très loin d'ici. Quand il terminera avec les mirages nous allons repartir ailleurs pour les albinos et les crânes. Mais avec les albinos, il se méfie maintenant. Il y a eu des problèmes et c'est pour cela que je suis ici.

Sinon je devais disparaître aussi.

– Des histoires de crânes et d'albinos ?

– Qu'est-ce que cela veut dire ? lui dis-je.

– Tu sais pour trouver de l'argent, beaucoup d'argent, plus que

la banque fédérale des Américains, il faut des crânes humains et du mercure et quand ces crânes et ce mercure sont enterrés dans des zones diamantifères, après quelque temps, ces crânes étaient incrustés de diamants et d'autres pierres précieuses.

– Le patron seul, connaît ces zones.

– Alors que les albinos eux, leur sacrifice donne l'immortalité et il n'y a pas un rêve, un désir plus fort que l'immortalité pour les Timoniers à vie. Après le sacrifice, les corps des albinos servent à fabriquer les talismans qui font devenir président ou ministre ou ambassadeur à vie.

J'étais ébahie.

Je n'en revenais pas.

J'avais entendu une histoire de crânes il y avait plusieurs années mais je n'y croyais pas, de même que les histoires d'albinos. Cela revenait épisodiquement mais comme tout le monde, je n'y croyais pas vraiment et là j'étais au cœur des crânes et des albinos. Moi-même, j'étais une extra-terrestre, un être surnaturel plutôt.

Je servais de mirage.

Mais cela mon hôte me l'avait dit :

– Vous êtes utilisée comme un mirage, avait-il dit.

Que devais-je faire ?

J'étais là à regarder mon ami albinos et au moment où je voulais lui demander comment il avait échappé au sacrifice, mon hôte arriva.

Je fis tout pour rester naturelle.

Il sourit avec cette douceur étrange et d'un ton sec il ordonna à l'albinos de s'en aller immédiatement.

Il y avait une pointe de fureur et de mécontentement dans le ton de sa voix.

– Vous vous plaisez ici ?

Vous vous plaisez ici ?

Il me toucha l'épaule légèrement et je sursautai.

– Vous êtes ailleurs, on dirait, ça va ?

Je ne l'avais pas entendu.

Il reprit :

– Vous vous plaisez ici ?

C'est la troisième fois que je vous le demande.

– Oui, oui, dis-je d'une voix précipitée.

Il le remarqua :

– On dirait que vous êtes troublée.

Je mentis :

– Oui, je pensais à mes parents au village.

– C'est normal. Vous savez, nous allons bientôt partir d'ici. Moi je vais partir, pour être plus précis. Si vous voulez, vous pouvez venir avec moi. Sinon vous êtes libre de partir chez vous et avec l'argent que vous avez gagné, vous allez vivre comme vous l'entendez.

– Oui, je vais réfléchir.

– J'ai l'impression que Mori, cet albinos vous aime bien.

Faites attention à lui. Il peut constituer un danger pour vous.

Au revoir.

Il partit sans se retourner.

Cette nuit-là je ne dormis point.

Je fis un cauchemar terrible.

J'avais vu mon hôte tout nu comme Adam en Eden et il tenait une machette brillante dans sa main droite et de la main gauche, il tenait Mori, l'albinos, mon ami, par la tête comme une marionnette. Au moment où il lui assenait le coup de machette, j'avais surgi avec une horde de filles toutes nues aux chevelures de sorcières et nous avons couru vers lui pour lui arracher la machette en lui tordant le bras avec violence. Il hurla avec une telle souffrance qu'il relâcha Mori l'albinos, mon ami. Il me regarda et en hurlant à nouveau se rua sur moi avec la machette ensanglantée de la première entaille faite sur le cou de Mori l'albinos, mon ami.

Je hurlai.

J'ouvris les yeux, réveillée par mon hurlement dans le cauchemar.

La porte de ma chambre s'était ouverte brutalement et l'albinos mon ami était là et il me demanda de le suivre tout de suite.

– Ne perds pas de temps, viens vite. Le patron va te faire disparaître aujourd'hui. J'ai surpris quelque conversation avec celui qui vous avait conduit le premier jour.

– Le chauffeur ? demandais-je de plus en plus anxieuse et apeurée.

– Il n'est pas chauffeur, c'est le fils du Timonier avec la sœur du patron. Ne demande plus rien. Viens vite. Il n'y a pas de temps à perdre.

Je sautai du lit en chemise de nuit et tenue par la main par l'albinos mon ami, je le suivis encore bouleversée de mon cauchemar.

Nous remontâmes l'escalier en colimaçon et nous nous trouvâmes brutalement sur le pont de l'autre côté. L'albinos, mon ami, connaissait bien le bateau. Il me tira vers une partie du pont arrière et me demanda de sauter doucement dans l'eau :

– Je ne sais pas nager, lui dis-je.

– Ne t'en fais pas. Ici tu as pied. Car le bateau ne partira qu'à la période des crues, qui est pour bientôt.

Saute, marche dans l'eau, si tu entends un bruit rentre la tête sous l'eau, essaie de tenir.

Reste autour du bateau pendant quelques minutes.

Il fait encore sombre.

Ensuite éloigne-toi au maximum.

À bientôt.

Mori l'albinos, était presque en sueur.

– Et toi ? lui dis-je.

– Ne t'en fais pas, j'ai déjà échappé, peut-être échapperai-je encore une fois à la mort.

De toutes les facons, un albinos ne peut pas se cacher.

Dieu Fera.

Je marchai dans l'eau ma chemise de nuit collée à mon corps. Tremblant de peur. Mue par je ne sais quelle force je réussis à gagner l'autre berge et en sortant de l'eau je me cachai derrière un arbre et scrutai le bateau de loin. Mon ami l'albinos se trouvait toujours accroché au bastingage. Tout d'un coup surgit derrière lui mon hôte comme je l'avais rêvé, en tenue d'Adam. Il abattit la machette sur l'albinos mon ami. Celui-ci s'écroula. Il se baissa et je ne voyais plus ce qu'il faisait. Au bout d'un moment il se releva et tenait la tête de Mori l'albinos, mon ami, d'une seule main.

Retenant un cri d'horreur, je ne demandai pas mon reste. Habitée à la brousse de mon village et aux multiples caches que pouvait offrir la nature, je disparus.

Comment pourrais-je raconter la manière dont j'ai pu courir de là-bas jusqu'aux abords de la ville et de là avec ma chemise de nuit collée à mon corps, j'avais pu me faufiler dans la foule ? Personne ne faisait attention à moi, vu le nombre de fous qui circulaient dans nos villes, faute d'asiles, d'hôpitaux, d'infrastructures pour les prendre en charge. C'était tellement fréquent de voir tous ces jeunes gens, hommes, femmes, parfois nus, qui se promenaient dans les artères de nos villes, se frayant un passage entre les véhicules et les taxis-motos, ne respectant ni feux rouges, ni policiers, ni motards, ni voiture présidentielle.

C'était devenu naturel dans nos villes de nos jours.

Sauf quand Sam venait nous rendre visite !

Tous ces citoyens spéciaux étaient cachés, peut-être attachés.

Dès que Sam repartait, ils étaient à nouveau relâchés.

Donc tranquillement je retrouvai la maison où j'avais trouvé mon « entrer-coucher » et quand mon propriétaire me vit il faillit s'enfuir croyant à une vision surnaturelle.

Décidément !

– C'est moi, votre ancienne locataire.

– Mais que, que vous est-il arrivé ?

– Rien, enfin je vous expliquerai plus tard.

– Je voudrais vous demander de me prêter une somme d'argent pour m'acheter des vêtements, lui dis-je tremblant encore d'horreur.

– Je vous donne cet argent, tenez.

Il avait fouillé dans sa poche et m'avait remis des liasses de billets.

Il me regardait, intrigué au plus haut point.

Je le remerciais.

Il m'invita à me laver chez lui et il me trouva même un caftan d'homme pour me changer. Un caftan tout blanc propre et bien repassé. Je fis un brin de toilette et le remerciant à nouveau je partis. Je m'achetai un complet, une paire de chaussures.

Après m'être changée au marché, le caftan blanc oublié sur un étalage, je décidai de partir pour le village.

Sans mes millions.

Laissés sur le bateau.

C'est ainsi que quand je suis arrivée au village j'ai pensé à faire le tatouage des lèvres pour devenir méconnaissable et retourner à mes propres repères, à mon propre monde, à moi-même.

La radio avait annoncé ce jour-là ce qui suit :

« Une jeune femme d'une certaine corpulence, d'un certain âge, d'un certain teint, d'un certain teint noir plutôt, sans cicatrice aucune, ni tatouage, ni balafres, est recherchée pour meurtre sur la personne d'un albinos qui était au service de Son Excellence, le grand gourou du Président de la République, notre cher Timonier, le grand gourou dont la connaissance, la sagesse, la grande foi en Dieu, avaient fait le tour du monde. Toute personne qui aurait des informations à ce sujet est priée de se présenter au premier poste de police ou d'appeler au numéro gratuit suivant : 1147/0587/PR/TOPSECRET. Merci pour votre collaboration. Une forte récompense sera remise à toute personne qui nous aiderait à retrouver cette jeune femme. Prêt pour la démocratie, la transparence, la bonne gouvernance. »

Et c'est le lendemain que le décret sur les fous était sorti.

– Tu me demandes ce qu'est le système ?

Cette mascarade c'est cela le système dont je te parle.

Toi aussi tu as vu, participé involontairement à la mascarade comme des millions de gens dans nos pays.

Tu sais Mori, celui qui était avec les autres, quand je les avais surpris dans les collines, il était albinos.

Yaw s'arrêta et se mit à pleurer sans larmes.

Il tomba dans les bras de Mom Dioum et sanglotait.

– Viens, nous allons rester ici et quand je ferai définitivement mon choix nous verrons ce que nous allons faire, lui dit Mom Dioum en le prenant par les épaules.

– Non Mom, tu n'as pas besoin de faire ton choix, je l'ai déjà fait pour toi à l'instant où je te parle.

Yaw tout d'un coup se détacha de Mom Dioum, lui prit le cou et se mit à l'étrangler de toutes ses forces comme s'il l'étreignait dans un baiser violent.

Yaw était ce jeune homme grand beau et fort venant du pays Vassari.

Sa force décupla dans l'étreinte et quand Mom Dioum cessa de vivre, il la déposa avec douceur sur le sol froid de la morgue.

Il se mit à genoux devant elle en chantonnant une chanson nostalgique du lointain pays Vassari, chanson de l'initié que sa mémoire rejeta avec violence dans sa conscience.

Un initié devait terrasser une bête.

Voilà, il venait de terrasser la bête.

Quand tard le soir, les infirmiers qui les cherchaient les trouvèrent dans la morgue de l'hôpital, Yaw souriait de toutes ses belles dents et continuait à chanter, devant le corps refroidi de Mom Dioum recouvert de son pagne tissé à la main auquel elle tenait tant.

Il se laissa mener sans résistance aucune.

Il continuait à chanter et à sourire.

On pouvait lire dans son regard une joie surnaturelle.

Il fut enfermé pendant deux jours avec camisole de force et tout le nécessaire pour le neutraliser.

Il n'avait pas besoin d'être neutralisé.

Il était déjà neutralisé.

Il était devenu doux comme un agneau quand il avait fini de tuer Mom Dioum son amie, son amour, sa compagne.

Le médecin-chef de l'hôpital, dès qu'il apprit la nouvelle, avait donné des instructions.

Un matin deux mastodontes d'infirmiers vinrent chercher Yaw dans sa chambre noire.

Il avait terriblement maigri, à cause de la diète noire à laquelle il avait été soumis.

Le médecin-chef de l'hôpital était assis dans son bureau entouré d'un état-major de stagiaires, d'internes, de psychiatres, de sociologues, de médecins traditionnels, de chercheurs.

Quand Yaw arriva devant lui, il avait toujours dans ses yeux et à présent sur ses lèvres ce même bonheur.

Le médecin-chef le fit asseoir et demanda aux mastodontes d'infirmiers de les laisser seuls.

Ils hésitèrent et le médecin le somma de partir :

– Il n'y a pas de problème, vous voyez bien que ce jeune homme est très calme, n'est-ce pas ?

Les deux mastodontes d'infirmiers s'en allèrent lourdement.

Ah ! C'est Yaw, oui c'est ça, dit-il en fouillant machinalement le dossier de Yaw posé devant lui.

– Alors raconte, qu'est ce qui s'est passé avec cette femme, cette Mom Dioum, oui Mom Dioum ton amie, pourquoi l'as-tu tuée ?

– Il le fallait, dit Yaw avec sérénité.

– Comment il le fallait ? demanda le médecin.

– Mom avait choisi la mort, poursuivit-il.

– Elle te l'avait dit ? continua le médecin.

– Non, mais je savais que c'était la mort qu'elle avait choisie. Elle n'avait pas d'autre choix.

Mais elle n'arrivait pas à l'exprimer, à le dire, elle n'arrivait pas à le vouloir vraiment.

Mom n'avait pas commis de crime.

Elle ne pouvait pas seulement composer avec le système.

Elle avait voulu devenir autre chose et elle avait échoué.

Que fallait-il faire ?

Retourner dans le système ou se suicider ?

Non c'était trop lâche le suicide.

Il fallait mourir.

C'est pour cela que je l'ai aidée dans son choix, ce choix dont elle n'avait pas conscience, ce choix qu'elle refoulait constamment et c'était d'une telle évidence. – Yaw avait parlé sans hésitation.

– Mais vous savez que vous venez de commettre un meurtre ? lui dit le médecin.

– C'est quoi un meurtre ?

Ce que j'ai fait, c'est un meurtre ?

Vous plaisantez.

Si je pouvais, je tuerais ces millions de personnes de ce pays

qui sont tous dans le système, qui n'arrivent pas à s'en sortir, qui sont écrasés, malmenés, détruits.

Des zombies, des gens qui n'ont pas d'opinions, d'idées, de vœux, de souhaits, d'envies, de désirs.

Des gens ignorants, maintenus dans l'ignorance, endoctrinés, terrorisés.

Quelques individus manipulent l'existence d'un peuple entier, de peuples entiers pour leur seul plaisir.

Les gens ne peuvent pas faire de choix.

Ils n'ont pas de choix.

Il faut assassiner le peuple pour que le système se désintègre.

Sans peuple, qui va instaurer, instituer le système ?

Pour qui ?

Tuons le peuple et laissons le système s'autodésintégrer et le monde subira un big bang qui fera ressortir une nouvelle race d'hommes.

Yaw avait encore une fois parlé d'une seule traite.

Le médecin-chef avait regardé tous ses collaborateurs et leur avait posé solennellement cette question :

– À votre avis, cet homme est-il fou ou est-il normal ?

L'un des collaborateurs se racla la gorge et dit :

– Pour moi, il est normal, il n'est pas fou.

L'autre dit :

– Vous avez en face de vous un cas pathologique d'une extrême rareté, cet homme est fou.

Cette folie rare à vrai dire est de la catégorie des pathologies psychologico-pathologico-socio-mégalo-anthropo-métaphysico...

– Bon, merci, nous sommes en train de diagnostiquer un cas spécial, mais nous n'avons pas besoin de cet inventaire clinique, dit un autre.

– Cet homme est un criminel, un criminel dangereux, capable de commettre des crimes en série, d'ailleurs il le dit lui-même.

– Alors vous voulez que nous perdions notre temps à l'écouter, à lui poser des questions.

On ne diagnostique pas un criminel.

Un criminel il faut l'anéantir et tout de suite.

Celui qui venait de parler était en rage et transpirait.

Yaw reprit :

– Je ne suis pas un criminel.

J'ai dénoncé la mascarade.

J'ai vu que le peuple est victime de la mascarade.

Le peuple n'arrive pas à choisir entre la folie et la mort.

J'ai choisi pour lui ce qu'il y avait de mieux.

La mort.

Plus de peuple, plus de caution, plus de mascarade, plus de victime du système.

Voilà c'est tout.

Et vous me traitez de criminel ?

Ce n'est pas sérieux.

Vous tous ici vous êtes des victimes.

Vous êtes dans le système jusqu'au bout et vous ne voyez pas toute cette mascarade ?

Vous êtes des abrutis, qui vont abrutir les enfants, abrutir les générations à venir.

Non, non, je ne peux laisser faire un tel désastre.

Mourir pour renaître.

C'est ce qu'avait dit Mom.

Le testament de Mom Dioum.

Tout d'un coup Yaw se mit debout.

Aussitôt celui qui avait dit qu'il n'était pas fou, s'éjecta de son siège pour attraper Yaw et le projeter violemment contre le mur.

La tête de Yaw se brisa, avec un sourire sur les lèvres.

Le corps glissa le long du mur et Yaw s'effondra par terre.

Mort.

Cet homme venait de tuer Yaw, le jeune homme du pays Vassari.

– Qui l'a tué ?

– Ce n'est pas moi, c'est lui.

– Mais il est fou !

– Vous êtes fou pardi !

– Attrapez-le et tuez-le.

À ce moment l'homme qui avait tué Yaw sortit de sa poche la casquette de l'officier qui avait amené Fatou Ngouye dans une

maison spéciale, le premier jour de son arrivée à la ville en compagnie de Yoro, le cousin de Mom Dioum.

Dès qu'ils virent la casquette, ils baissèrent tous la tête.

C'était un inspecteur du Timonier.

Un inspecteur d'État du Timonier.

Donc la mort de Yaw était un accident.

Un regrettable accident.

Pendant ce temps la radio de l'hôpital dans la cour des femmes parlait encore ce matin de la femme enceinte qui avait brûlé au marché et de tous les malheurs prédits. Les commentaires allaient bon train.

Une autre nouvelle au journal de treize heures parlait de la découverte du corps sans tête d'un jeune homme identifié comme un client d'un hôtel situé sur la plage, à Popo, sur la petite côte. Ce jeune homme qui venait d'Atlantite avait parlé avec le réceptionniste de l'hôtel Sali, d'une histoire qu'il devait lui raconter, même s'il devait en mourir.

Eh bien ! Il a été retrouvé mort sur la plage et sa tête avait disparu...

« Ne quittez pas l'écoute, je sais que vous ne quittez jamais l'écoute. »

Ah ! Un communiqué vient de nous parvenir dans le studio : Le décret de suppression systématique des fous qui raisonnent et des fous qui ne raisonnent pas, est suspendu jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce que le grand Timonier, dont seul le cerveau fonctionne dans ce pays, trouve une autre stratégie de suppression des fous, qu'ils raisonnent ou pas.

Fin du communiqué. »

– Assez, assez, assez ! hurla une femme qui était pourtant tranquillement assise sous la paillote, dans la cour des femmes à l'hôpital psychiatrique. Elle se leva, saisit la radio qui diffusait à présent un autre communiqué pour les groupes d'animation des sorties du Timonier, et la jeta de toutes ses forces contre le pilier qui soutenant la toiture de la paillote.

La radio se brisa mais continua à fonctionner :

« Ce communiqué émane de la cellule de réflexion dynamique de la présidence de la république. »

Il y a eu une erreur dans le décret.

Ce ne sont pas les fous, qu'ils raisonnent ou qu'ils ne raisonnent pas qu'il faut tuer, mais ceux qui ne le sont pas.

Le Timonier prie son peuple pour la première fois, de bien vouloir l'excuser de cette petite erreur, indépendante de sa raison.

Que les fous qu'ils raisonnent ou qu'ils ne raisonnent pas, tuent ceux qui ne le sont pas.

Fin du communiqué. »

– Ah voilà enfin quelque chose de sensé pour une fois dans ce pays !

– Qui a osé parler ainsi ?

– Moi !

– Tuez-le !

– Attendez d'abord.

Le jeune homme qui venait d'Atlantite était venu me voir un soir.

Nous nous étions rencontrés sur la plage, un matin.

Il était seul et triste.

Je l'avais mis en confiance et il m'avait dit ceci :

« Je sais que je vais mourir.

Je dois parler.

Je vais vous raconter ce qui m'était arrivé.

Quand je pense que j'avais quitté mon village à la recherche de ma cousine et qu'aujourd'hui je suis là pris dans un engrenage infernal ! »

Il pleurait et semblait désespéré.

– Vous savez, je fréquentais un militaire, un officier étranger, un coopérant. Nous nous aimions, c'est ce que je croyais et je crois toujours que c'était vrai. J'étais parti avec lui en Atlantite. Un jour il m'avait demandé de l'accompagner dans une petite ville située à quelques kilomètres de là où nous habitions.

Nous devions y passer la nuit. Cette première nuit, quand nous sommes arrivés, il m'avait demandé après le dîner de l'attendre dans la chambre de l'hôtel où nous étions descendus.

Il disait avoir rendez-vous avec une personne très importante dans le hall de l'hôtel.

Mettez-vous à ma place.

Je l'aimais.

Je commençais à m'imaginer des tas de choses.

Avait-il quelqu'un d'autre dans sa vie ?

Aimait-il une femme ?

J'ai voulu résister à la tentation, mais il n'y avait rien à faire, j'étais trop tiraillé par la curiosité et la jalousie.

Je m'habillai et descendis par des portes de service.

Arrivé au niveau du rez-de-chaussée, derrière une porte avec un hublot en verre, je l'aperçus. Il parlait avec un homme qu'il me semblait avoir vu une fois ou deux au pays.

Que pouvait faire cet homme ici ?

Qui était-il ?

Quelle était sa relation avec l'homme que j'aimais ?

Je réussis à rentrer dans le bar feutré de l'hôtel et je réussis à m'asseoir sur un canapé qui faisait dos à la table où ils étaient assis.

Je baissai mes yeux sur mes mains et me fis tout petit. Quand un serveur vint me demander ce que je voulais boire, je répondis non de la main. Je n'osais pas parler et ce que j'entendis, fut terrible.

L'homme qui était avec lui et qu'il me semblait connaître, disait d'une voix menaçante :

– Le grand Timonier a besoin de ce mercure de toute urgence. Ce mercure est plus important pour le Timonier que les armes que vous lui vendez.

– De toutes les façons, ces armes étaient destinées à la Siléonie. Maintenant il y a un cessez-le-feu et les rebelles coupeurs de mains et de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants vont bientôt siéger au gouvernement.

– Bon et ce mercure ?

Tu sais les crânes attendent.

On en a trouvés pas mal ces jours-ci.

Alors, tu as compris ?

Il nous faut ce mercure rapidement.

C'est bientôt la période des grandes crues et le bateau doit repartir avec le mercure.

Tu as vingt-quatre heures, sinon le Timonier va déclencher la phase Z de l'opération et tu sais le sort qui t'est réservé.

L'homme qu'il me semblait connaître se leva et s'en alla.

Ne pouvant me retenir, je me levai et me dirigeai vers mon ami.

Dès qu'il me vit, il ne put se retenir de crier et l'homme qui s'en allait se retourna, s'arrêta, me vit et revint sur ses pas.

Je tremblais comme une feuille.

– Non je n'ai rien entendu, balbutiai-je.

– De quoi parlez-vous ? dit-il, un éclair brillant dans ses yeux féroces.

– Rien.

Du mercure, des crânes, je n'ai rien entendu.

Je suis un serviteur et un grand admirateur du grand Timonier.

– Que raconte-t-il ?

Il est fou ?

Qui est-ce ? dit l'autre affolé.

Mon ami prit la parole.

– C'est un ami.

Dès que l'autre me vit, il sut que j'étais un compatriote.

Et mon ami poursuivit :

Il va demain au pays.

Il a fait une petite dépression nerveuse ces jours-ci.

Il va prendre quelques jours de repos sur la petite côte, à Popo, à l'hôtel Sali.

Excusez-le.

Il ne sait même pas ce qu'il raconte.

Je vous en prie.

Dans l'avion qui me ramenait au pays, un homme était là, non loin de moi.

Arrivé à l'aéroport, dans le véhicule de l'hôtel qui était venu chercher les clients, un homme était là, non loin de moi.

À l'hôtel, à l'étage où je me trouvais, un homme était là, non loin de moi.

Au restaurant, un homme était là, non loin de moi.

Affolé, j'avais pensé que je devais parler à quelqu'un de mon histoire. J'avais dit au réceptionniste de l'hôtel que je voulais lui parler dès qu'il aurait le temps.

Il était d'accord.

Un homme était là, non loin de moi.

J'ai pris rendez-vous avec le réceptionniste pour aujourd'hui, le soir, après le travail.

Voilà, c'est l'histoire qu'il m'avait racontée.

Et le lendemain matin, le jeune homme qui venait d'Atlantite était trouvé mort sur la plage, le corps sans tête.

– Vous avez fini ?

– Eh bien ! oui.

– Attrapez cet homme maintenant et tuez-le.

– Pourquoi ?

– Le décret.

– Ah ! Non, je ne suis pas fou moi. Pas encore.

– Vous n'avez pas entendu le nouveau décret ?

« Que les fous, qu'ils raisonnent ou qu'ils ne raisonnent pas, tuent tous ceux qui ne sont pas fous. »

– Merde !

Le lendemain matin, celui qui ne se voulait pas encore fou, fut retrouvé dans la rue, mort, sa tête sur les épaules.

Mais et les Tchétchènes ?

« Je les buterai tous jusque dans les chiottes » a dit Vladimir.

– Et toi Sam, qu'en dis-tu ?

Porto Novo, Kpota Sandodo, l'an 1999